

**Naguib Mahfouz**

# **AKHÉNATON LE RENÉGAT**

**Denoël**

roman

Naguib Mahfouz

# Akhénaton le renégat

(AL' A'ISH FIL-HAQIQA)

Traduit de l'arabe par France Meyer



Denoël

Mon désir d'écrire naquit de la découverte d'un paysage frappant. L'embarcation se frayait un chemin à contre-courant d'un fleuve puissant et calme. Nous étions à la fin de la saison des crues. Le voyage avait débuté à Saïs, notre ville, et nous menait vers le sud, vers la ville de Panopolis où était installée ma sœur depuis son mariage. Ce soir-là, nous traversâmes une étrange cité qui s'étendait sur la rive est du Nil, des berges du fleuve jusqu'au sanctuaire de la montagne. Une cité dont les colonnades évoquaient une gloire passée et où la destruction rongait toutes choses avec avidité. Les arbres étaient nus, les rues désertes, les portes et les fenêtres fermées comme des paupières closes. Aucune vie n'y vibrait, aucun mouvement ne l'agitait, le silence s'était abattu sur elle, la mélancolie y régnait, et sur ses pierres se lisaient les signes de la mort. En y promenant mon regard, je sentis mon cœur se serrer. Je me précipitai vers mon père qui, auréolé du poids des ans, sommeillait sur un canapé sur le pont.

« Quelle est cette ville, père ? lui demandai-je. Pourquoi ces ruines ? »

Il me répondit sans émotion :

« C'est la ville de l'hérétique, Méri Moun, la ville impie, maudite. »

Mon regard s'y posa de nouveau, avec une émotion accrue par l'afflux des images du passé.

« Ne reste-t-il aucun survivant ?

— L'épouse hérétique y vit toujours, cloîtrée dans son palais, ou plutôt sa prison, répondit-il d'un ton abrupt, et sans doute y a-t-il encore quelques gardes.

— Néfertiti... », murmurai-je.

Comment supportait-elle sa solitude et le fardeau des souvenirs ? Soudain me revint en mémoire mon enfance passée

au palais de mon père à Saïs, et le dialogue fiévreux des grands de ce monde sur l'ouragan qui avait bouleversé la terre d'Égypte et son empire – ce qu'on avait appelé « la guerre des Dieux » –, et sur le jeune pharaon qui avait déchiqueté patrimoine et tradition et défié les prêtres et le destin. Oui, je me souvenais de ces jours oubliés, de ce qui s'était dit d'une religion nouvelle, du déchirement d'un peuple partagé entre foi et loyalisme, des débats autour d'indéchiffrables vérités, des défaites amères, de la triste victoire. Devant moi gisait donc la ville des miracles, livrée à la mort, avec sa maîtresse prisonnière en proie à la souffrance et à la solitude, et voici que mon jeune cœur palpitait avec violence, assoiffé de curiosité.

« Père, dis-je, à partir d'aujourd'hui, tu n'auras plus à me reprocher mon penchant pour l'oisiveté. Un désir sacré m'anime, semblable au vent du nord, ce même désir qui t'animait au printemps de ta jeunesse, celui de découvrir la vérité et de la sauvegarder. »

Mon père leva sur moi ses yeux las.

« Que veux-tu, Méri Moun ?

— Je veux tout savoir de cette cité et de son maître, de la tragédie qui a déchiré la patrie et perdu l'empire.

— Mais tu as déjà tout entendu au temple ! objecta-t-il avec gravité.

— Le sage Qaqemna m'a enseigné qu'il ne fallait jamais juger une cause avant d'entendre les deux partis.

— La vérité ici est claire, et du reste le parti adverse, l'hérétique, est mort.

— Père, la plupart de ses contemporains sont toujours vivants. Ce sont tes pairs et tes amis. Une simple recommandation de ta part saurait forcer les portes closes et livrer les plus grands secrets. Je cernerais ainsi les contours de la vérité avant qu'elle ne soit dévorée par le temps, comme l'est cette ville. »

J'insistai jusqu'à ce qu'il accède à ma demande. Celle-ci d'ailleurs le réjouit, en raison de sa passion antérieure pour la vérité et de son attachement à la science, qualités qui faisaient de notre demeure un foyer de la spiritualité et du monde temporel, et qui valaient à mon père d'être appelé par ses amis

« l'homme dont la sagesse est aussi rare que sa terre est fertile ». Ainsi notre palais abritait-il cénacles et tables rondes où contes et poèmes fusaient autour d'oies rôties arrosées des meilleurs vins... Il me remit donc plusieurs lettres de recommandation que je devais présenter à ceux qui avaient vécu les événements, ceux qui y avaient participé de près ou de loin, ceux qui avaient goûté la douceur puis l'amertume, ou l'amertume puis la douceur, de ces années-là.

« Tu as choisi ta voie, Méri Moun, me dit-il. Va sous la protection des dieux. Tes aïeux ont opté pour l'armée, la politique ou le commerce. Toi, tu as choisi la vérité. Mais méfie-toi ! Ne provoque jamais un homme de pouvoir et ne te réjouis jamais des malheurs d'un être tombé dans l'oubli. Sois comme l'Histoire qui prête l'oreille à tous les conteurs, qui ne prend parti pour personne, et qui gratifie d'une vérité limpide celui qui la lui réclame. »

Je me réjouissais de secouer ainsi ma nonchalance, de me laisser emporter par le courant de l'histoire. L'histoire dont on ignore la source, dont il n'existe pas de fin, et au flux de laquelle chaque personnage influent vient ajouter une vague nouvelle inspirée de la vérité éternelle.

La ville de Thèbes avait renoué avec une époque florissante, après avoir connu le fiel de l'abandon et le repli sur soi au temps de l'hérétique. Elle était redevenue la capitale, et sur son trône siégeait le jeune pharaon Toutankhamon. Hommes de paix et de guerre y étaient revenus, les prêtres avaient regagné leurs temples, les palais prospéraient, les jardins fleurissaient, le temple d'Amon s'enorgueillissait de colonnes géantes et d'un parc luxuriant. Sur les marchés se pressaient commerçants et badauds, et s'entassaient les marchandises. Tout y respirait la gloire et la stabilité, et ses rues ne désemplissaient pas. Je visitais Thèbes pour la première fois, et je fus ébloui par sa splendeur, sa foule immense, pénétré par son brouhaha, ses clameurs, charmé par son architecture. Par comparaison, Saïs, ma ville natale, ressemblait à un village muet et endormi.

Je me rendis au temple d'Amon au rendez-vous fixé. Guidé par un serviteur, je traversai la grande salle hypostyle, puis empruntai un couloir latéral qui me conduisit vers la pièce où le grand prêtre m'attendait. Je le vis, installé dans un fauteuil de bois d'ébène orné de deux crosses d'or : un homme âgé, le crâne rasé, vêtu d'une tunique longue et ample, les épaules ceintes d'une écharpe blanche. Malgré sa vieillesse, il me semblait jouir d'une grande vivacité, que venait tempérer une âme apaisée. Il rendit hommage à mon père en mettant l'accent sur sa loyauté.

« L'épreuve nous a permis de reconnaître nos fidèles... »

Puis il loua mon projet et ajouta :

« Nous avons détruit les murs et tous les mensonges qui y étaient gravés, mais la vérité doit être consignée. »

Il baissa la tête comme en signe de remerciement, et reprit :

« Aujourd'hui Amon siège sur son trône et se dresse sur la barque sacrée du Saint des Saints, dieu maître des dieux, protecteur de l'Égypte, redouté de ses ennemis, et ses prêtres

ont recouvré leur pleine souveraineté. Il est le dieu qui a libéré notre vallée par le bras du roi Ahmosis, et qui a repoussé nos frontières nord et sud, ainsi qu'est et ouest, par le bras du roi Touthmosis III. Il est le dieu qui fait triompher ses fidèles et qui humilie ceux qui le trahissent. »

Je me prosternai, jusqu'à ce qu'il m'invite à m'asseoir sur un tabouret bas, face à lui. Puis, attentif, je l'écoutai raconter.

« C'est une triste histoire, Méri Moun, qui débuta par ce qui semblait être un innocent murmure. Tout ceci arriva par la faute de Tiÿ, grande reine et mère de l'hérétique, épouse du grand pharaon Aménophis III. Une femme du peuple, issue d'une famille nubienne, et dans les veines de laquelle ne coulait pas une goutte de sang royal. Elle était déterminée et fine mouche, comme si elle possédait quatre yeux avec lesquels elle pouvait voir simultanément dans toutes les directions. En apparence, elle veillait à nous satisfaire et tenait à notre amitié. Je n'oublierai point le compliment qu'elle nous fit un jour où nous célébrions la fête du Nil : « Ô prêtres d'Amon, nous dit-elle, vous incarnez le bonheur et la bénédiction !... » Elle avait coutume de regarder fixement de ses grands yeux les hommes les plus puissants, jusqu'à leur faire baisser la tête et les laisser trébucher d'embarras.

Jamais nous n'avions éprouvé la moindre inquiétude, les pharaons de cette noble famille ayant toujours révééré les prêtres d'Amon. Jusqu'au jour où nous constatâmes que la reine s'employait à élargir le champ des études religieuses pour y intégrer les cultes d'autres dieux, et en particulier celui du dieu Aton. Apparemment, il ne s'agissait que de développer notre connaissance d'une religion que nous respections et vénérions. Nous n'y trouvâmes donc aucune objection. Mais nous étions vexés de voir d'autres dieux jouir d'un tel privilège à Thèbes, domaine d'Amon. Les affirmations de la reine Tiÿ, selon lesquelles Amon resterait à jamais le maître des dieux et ses prêtres régneraient sur tous les prêtres d'Égypte sans exception, n'adoucirent point nos préoccupations. Toutou, le prêtre chantre, s'en ouvrit à moi : « Je pressens derrière cette décision l'ébauche d'une politique nouvelle, qui n'a aucun rapport avec la religion elle-même. »

Comme je lui demandais de s'expliquer, il reprit : « La reine veut obtenir l'amitié des prêtres des provinces, afin qu'ils rivalisent avec nous ; elle bride ainsi l'autorité du clergé et renforce le pouvoir du trône. »

Je répondis, sans que mon esprit soit libéré de ses inquiétudes : « Nous sommes les serviteurs de dieu et du peuple ; nous sommes professeurs et médecins, guides dans ce monde et dans l'au-delà. La reine est sage et il ne fait aucun doute qu'elle reconnaît nos mérites.

— C'est une lutte pour le pouvoir, répliqua Toutou avec dépit. La reine est forte et ambitieuse. À mon avis, elle est plus puissante que le roi lui-même.

— Nous sommes les fils du plus grand des dieux, affirmai-je, comme pour balayer mes angoisses. Nous avons hérité d'un passé plus puissant que le temps... »

Il est peut-être utile que je te parle à présent du pharaon Aménophis III. Son grand-père, Touthmosis III, lui avait bâti un empire sans égal, tant par son étendue que par la diversité de ses races. C'était un roi fort qui défendait ses biens à la première alerte. Il remporta des victoires décisives jusqu'à ce que l'empire fût soumis à une obéissance totale. Son long règne fut baigné de paix et de prospérité. Il moissonna ce que ses ancêtres avaient semé, fruit d'un dur labeur. Récoltes, parures, bijoux ou femmes, tout lui sourit. Il érigea des palais, des temples et des statues, mais il abusa de la nourriture, des boissons et des femmes. La reine, habile, comprit les faiblesses et les atouts de son époux et les exploita de la meilleure manière. Elle l'encouragea à se battre et toléra ses vices, en sacrifiant son cœur de femme pour s'associer à son pouvoir, avec beaucoup de mérite, afin de concrétiser ses ambitions personnelles illimitées. Je ne doute pas qu'elle ait été au courant des moindres détails quant aux affaires de l'Égypte et de l'empire. Je ne doute ni de sa sincérité, ni de sa sagacité, ni de son attachement à la gloire et à la majesté. Mais je lui reproche sa soif d'autorité. Elle voulut exploiter la religion avec finesse et ruse, afin de monopoliser le pouvoir pour le trône seul, en écartant les prêtres. Puis je découvris qu'elle avait d'autres idées en tête. Un jour, venue au temple présenter les offrandes rituelles, elle me devança,

silhouette puissante et trapue, dans la salle de repos, et à peine installée, elle m'interrogea :

« Qu'est-ce qui te chagrine ? »

Je cherchai une réponse appropriée, mais elle me prit de nouveau de court.

« Je sais lire comme toi les secrets des cœurs. Tu penses que j'accrois l'influence des prêtres des provinces aux dépens des prêtres d'Amon.

— Les prêtres d'Amon ont toujours été fidèles à votre glorieuse famille...

— Voici ce qu'il en est, grand prêtre, dit-elle, l'œil brillant. Amon est le maître des dieux d'Égypte. Il se dresse devant les sujets de l'empire, à la fois symbole du pouvoir et de l'asservissement. Mais Aton, le Dieu Soleil, se lève en tout lieu, et chaque être humain peut l'adorer sans honte aucune. »

Y croyait-elle vraiment ou était-ce un nouvel argument derrière lequel elle dissimulait sa seule volonté de rogner nos griffes ? Quoi qu'il en soit, je demeurai sceptique.

« Ma souveraine, ces brutes n'obéissent qu'à la force...

— Et à la douceur ! On ne traite pas les animaux domestiques comme on traite les fauves. »

J'eus la certitude qu'il s'agissait bien là d'une vision de femme, qui pourrait avoir de désastreuses conséquences. Ce que confirmèrent par la suite les douloureux événements. »

Le grand prêtre se tut, et sembla réfléchir ou rassembler ses souvenirs. Puis il reprit :

« Il ne faut pas oublier les souffrances qu'elle endura au début de sa vie conjugale. Elle fut longtemps incapable de procréer et redouta une éventuelle stérilité. Ses origines populaires ne firent que redoubler ses craintes. Et lorsque grâce à Amon et à ses prêtres, grâce aux fertiles oraisons et à la puissante magie, la reine enfin tomba enceinte, elle accoucha d'une fille ! Chaque fois que l'on se rencontrait au palais ou au temple, elle me lançait un regard méfiant, lourd de mauvaises intentions, comme si j'étais responsable de son malheur. Nous, de notre part, n'avions jamais songé à perturber la sérénité du trône, mais elle était de nature mauvaise et avait peu confiance en son prochain. »

De nouveau il s'interrompit, hésitant, avant de poursuivre.

« Enfin, dans des circonstances suspectes, elle mit au jour deux garçons. »

Une fois encore, il se tut, aiguillonnant ma curiosité secrète, puis reprit :

« L'aîné, le plus talentueux, mourut. L'autre survécut et satisfit ses vices en détruisant l'Égypte. »

Décelant dans mes yeux le brûlant intérêt qui me dévorait, il continua.

« Nous, prêtres, savons comment appréhender la vérité, même lorsqu'elle se refuse à beaucoup d'autres. Nous tirons de la magie et de la contemplation notre force. L'hérétique était un bâtard. Il était dépourvu de virilité, affublé de traits discordants et d'une allure efféminée. À l'exemple de son pseudo-père, il épousa une fille du peuple, Néfertiti, qui comme Tiÿ se distinguait par sa basse extraction, son ambition démesurée et son goût de la luxure. Belle, entêtée, arrogante, elle s'élança à ses côtés dans sa politique destructrice. Elle lui donna six filles, conçues avec d'autres hommes. Malgré son apparent amour pour elle, il n'aima jamais en réalité que sa mère qui lui avait donné la vie et ses idées. Si fort était cet attachement qu'il fit siennes sa solitude et ses souffrances, et en vint à haïr son père au point de se venger de lui lorsqu'il lui succéda, en effaçant son nom de tous les monuments, sous prétexte qu'il était associé à celui d'Amon. En réalité, il s'acharna sur lui après sa mort parce qu'il n'avait pu l'éliminer de son vivant. Sa mère lui avait inculqué la religion d'Aton en laquelle elle voyait un instrument politique. Or il adopta réellement cette foi, mais renonça à la politique, discipline qui ne s'accordait pas avec sa nature efféminée. De là, il en vint à la profanation, ce qui désarçonna Tiÿ. Je me souviens malheureusement encore de sa silhouette affreuse. Il n'était ni homme ni femme. Il était faible au point d'en vouloir à tous les forts, qu'ils soient prêtres, hommes ou dieux. Il inventa un dieu à son image, faible et androgyne. Il l'imagina père et mère à la fois, et le dota d'une seule fonction, l'amour. Ainsi son culte fut-il célébré par la danse, le chant et la boisson. Il se noya dans un marécage de folie, négligeant ses devoirs royaux, tandis que les fidèles de l'empire et nos

meilleurs alliés tombaient sous les coups de l'ennemi. Ils l'appelèrent à leur secours, mais jamais il ne leur porta assistance, et ce fut la chute du royaume et la ruine de l'Égypte, les temples furent vidés, la population affamée. Tel fut l'hérétique qui se prénomma Akhénaton... »

Le grand prêtre s'interrompt, en proie à l'émotion et à l'aigreur des souvenirs. Puis il reprit :

« Depuis son plus jeune âge, je surveillais son évolution par l'intermédiaire de mes hommes à la cour, ceux qui étaient dévoués à Amon et à la patrie. Par eux, je sus que le prince héritier était attiré par Aton et négligeait Amon, et que malgré sa jeunesse il se réfugiait dans un lieu retiré au bord du Nil pour saluer le lever du soleil en chantant. Je compris vite qu'il s'agissait d'un garçon bizarre qui menaçait de nous créer des problèmes, et je demandai audience au roi et à la reine à qui j'exposai mes inquiétudes.

« Mon fils n'est qu'un enfant, plaida Aménophis III avec un sourire.

— Tout enfant grandit et garde vivants à l'esprit les idéaux de son enfance.

— Il aspire à toutes les formes de sagesse, en toute innocence, fit la reine Tiÿ.

— Bientôt, ajouta le pharaon, il fera ses premières armes dans l'armée et apprendra à reconnaître ses vrais objectifs.

— Nous n'avons pas besoin de territoires plus vastes, mais de sagesse pour les sauvegarder, renchérit Tiÿ.

— On ne peut les sauvegarder sans être soutenu par Amon et sans recourir à la force, rétorquai-je fermement.

— Je n'ai jamais vu un sage faire aussi peu de cas de la sagesse ! persifla la reine, retorse.

— Je ne méprise pas la sagesse, insistai-je, mais je la trouve futile sans l'appui de la force.

— Nul n'objecte au palais qu'Amon est le maître des dieux, intervint Aménophis.

— Mais ton fils a cessé de fréquenter le temple ! m'écriai-je, angoissé.

— Patience ! m'intima le pharaon. Il assumera bientôt ses responsabilités de prince héritier. »

De cette audience, je ne revins point le cœur apaisé. Nous, prêtres, y trouvions matière à justifier et renforcer nos craintes. Nous reçûmes en outre d'autres informations ayant trait à une conversation entre lui et ses parents, et nous comprîmes que ce corps malingre renfermait des trésors de force et d'entêtement qui pouvaient avoir les conséquences les plus funestes.

« Voilà que même le soleil n'est plus dieu ! » m'annonça un jour un de mes subordonnés.

Comme je lui demandais ce qu'il entendait par là, il m'expliqua :

« On parle à mots couverts d'un nouveau dieu, inconnu de tous, qui serait apparu à l'esprit du prince héritier en l'invitant à l'adorer en tant que seul vrai dieu dans l'univers, unique et indivisible, à l'exclusion de toute autre divinité. »

La nouvelle me foudroya. J'eus la certitude que la mort qui avait emporté l'aîné des deux frères était plus insignifiante et plus clémentine que la folie qui habitait le frère cadet. La catastrophe se matérialisait devant moi sous sa forme la plus vile.

« Es-tu certain de ce que tu racontes ?

— Je transmets ce que chacun chuchote.

— Comment ce prétendu dieu s'est-il incarné à ses yeux ?

— Il n'a entendu que sa voix.

— Ni soleil, ni étoile, ni statue ?

— Rien de tout ça !

— Comment peut-il adorer ce qu'il ne voit pas ?

— Il prétend qu'il s'agit de la seule force créatrice.

— L'insensé sombre dans le néant...

— Il a perdu la raison et condamné ses prétentions au trône !  
se lamenta Toutou.

— Calme-toi ! l'adjurai-je. Il peut bien blasphémer, les dieux n'en seront pas moins adorés par des milliers de fidèles.

— Mais comment un impie hérétique pourrait-il régner ? objecta-t-il avec aigreur.

— Attendons que les rumeurs soient confirmées, répondis-je affligé. Nous devons alors parler au roi. Ce sera la première fois de notre longue histoire que nous débattons d'un tel sujet... »

Le prince héritier épousa Néfertiti, la fille aînée de notre ami, le sage Aÿ. C'était, comme la grande reine Tiÿ, une femme du peuple, mais je me raccrochais à un faible et unique espoir, que le mariage rendît au roi un certain équilibre.

Lorsque j'invitai Aÿ à venir me voir, je le trouvai sur la défensive. Comprenant son embarras, je ne fis aucune allusion à l'hérésie de son gendre. Mais nous nous mîmes d'accord pour qu'il me facilite un entretien avec sa fille.

Le jour venu, je dévisageai celle-ci avec l'extrême perspicacité dont me gratifie l'esprit d'Amon et découvris, sous sa beauté, une force qui me rappelait la grande reine Tiÿ. Je fis le vœu que cette force fût à notre service et non l'inverse, et lui dis : « Accepte, ma fille, ma bénédiction. »

Elle me remercia suavement, et je poursuivis :

« Il est de mon devoir de te rappeler – et de rappeler tu ne devrais avoir besoin – que le trône repose sur trois piliers : Amon le maître des dieux, le pharaon et la reine.

– Bienheureuse qui entend ta sagesse...

– Une reine avisée s'associe au roi dans la sauvegarde de la patrie et de l'empire.

– Ô vénérable prêtre, dit-elle avec assurance, mon cœur est rempli d'amour et de sincérité !

– L'Égypte est la demeure des traditions éternelles, martelai-je, et la femme est le réceptacle sacré des traditions. »

Elle rétorqua avec la même fermeté :

« Mon cœur est tout empreint de son devoir. »

Elle était aussi prudente et réservée qu'une statue sans inscriptions. Elle parlait pour ne rien dire, et moi je ne pouvais me confier davantage. Mais en vérité elle en avait dit plus que je n'espérais. Sa réserve signifiait quelle était au courant de tout et qu'elle ne serait jamais des nôtres. Elle était candidate au trône par un de ces hasards heureux qui peuvent enivrer les plus intelligents. Sa première préoccupation ne serait jamais ni Amon ni les dieux, mais le maintien du pouvoir. Je réunis les prêtres pour réciter l'hymne à la tristesse dans le sanctuaire sacré, puis je les informai du contenu de mon entretien avec Néfertiti.

« Une longue nuit nous attend... », prophétisa Toutou. Puis, me prenant à part : « Ne peux-tu demander à May, le général des armées aux frontières, d'influer à sa manière sur l'avenir ? »

Devinant ce qu'il entendait par là, je répondis avec franchise :

« On ne peut défier ainsi Aménophis III et la grande épouse royale... »

Or il semble qu'au palais les relations entre le fou et ses parents s'envenimèrent. Un décret royal fut bientôt promulgué, annonçant que le prince héritier effectuerait un voyage de reconnaissance dans les provinces de l'empire. Le roi voulait sans doute que son fils connût ses sujets, et espérait qu'en découvrant l'étendue réelle de son pouvoir il reviendrait de son égarement. Je louai secrètement cette décision, mais ma morosité demeurait tenace. Or, en l'absence du prince, d'importants événements se produisirent. La reine Tiÿ donna naissance à des jumeaux, Séménékhkarê et Toutankhamon, puis plus tard la santé du pharaon se dégrada et il mourut. Des émissaires furent dépêchés auprès du prince héritier afin qu'il revînt assumer le pouvoir. Nous, prêtres, délibérâmes de l'avenir de la patrie, et nous mîmes d'accord. Je demandai audience à la reine Tiÿ, bien qu'elle fût endeuillée et fort occupée par le rituel d'embaumement de son époux, et la trouvai affligée, mais forte, résolue, consciente de ses objectifs. Il fallait coûte que coûte que je lui parle avec franchise.

« Je suis venu confier mes soucis à la mère légitime de l'empire. »

Tandis qu'elle m'écoutait, je voyais à ses expressions qu'elle devinait avec sagacité ce que j'allais dire.

« Majesté, l'impiété du prince héritier est devenue notoire. »

Son visage se durcit.

« Ne crois pas tout ce que tu entends !

— Je suis prêt à croire tout ce que dit ma reine, fis-je avec appréhension.

— Le prince est poète, grand prêtre », dit-elle abruptement.

Comme je me réfugiais dans un silence incrédule, elle ajouta avec assurance : « Mais il saura se conformer à son devoir. »

Je rassemblai tout mon courage.

« Votre Majesté imagine les conséquences que le blasphème du roi pourrait avoir sur le trône !

— N'aie nulle crainte en ce qui concerne l'adoration des dieux, dit-elle avec gêne.

— Si la nécessité nous y obligeait, avançai-je avec une audace grandissante, nous aurions une solution, celle de couronner un de vos benjamins, et de confier à Votre Majesté le soin d'assurer la régence.

— Aménophis IV régnera, rétorqua-t-elle avec fermeté, car c'est lui le prince héritier. »

Ainsi l'amour d'une mère l'emporta-t-il sur la sagesse d'une reine. Elle perdit l'occasion de sauver l'empire et permit au destin de frapper son coup fatal.

Le prince héritier, ce fou androgyne, revint. Son père, le pharaon, fut inhumé à la date prévue. Aussitôt, je demandai une audience officielle au nouveau souverain. C'était la première fois que je le voyais de près et je l'examinai avec soin. Il était très brun, grand et maigre, les yeux rêveurs, d'une allure efféminée qui n'échappait à personne. Ses traits incertains provoquaient l'inquiétude. Il avait l'air malingre, méprisable, indigne du trône. On ne pouvait imaginer qu'il fût capable de défier un moustique, et encore moins Amon, le maître des dieux. Je dissimulai mon dégoût et lui présentai mes condoléances en m'inspirant des vers des poètes et des proverbes des sages. Il me jetait des regards troublants où ne perçait ni haine, ni défi, ni sympathie. Son allure me désarçonna à tel point que j'en fus bientôt réduit au silence. Il me dit alors sans détour :

« Tu as provoqué bien des querelles entre mes parents et moi... »

Je retrouvai mon éloquence et répliquai :

« Je n'ai de préoccupations dans la vie qu'Amon, le trône, l'Égypte et l'empire.

— Sans doute as-tu quelque chose à me dire ? » fit-il avec calme.

Je me préparai au combat.

« J'ai entendu d'inquiétantes rumeurs. Cependant, je ne les ai pas crues...

— Elles sont vraies », admit-il avec indifférence.

Comme je demeurais muet de stupéfaction, il continua.

« Je suis le seul croyant dans un pays égaré hors du droit chemin.

— Je n'en crois pas mes oreilles !

— Crois-les au contraire. Il n'est de dieu que le dieu unique. »

La colère m'envahit. C'était ma foi qu'on profanait. Pour défendre Amon et tous les dieux, que m'importaient les conséquences ! Aussi dis-je avec une franchise effrayante :

« Ceci est un blasphème qu'Amon ne tolère de nul être humain !

— Seul le dieu unique est capable de pardon ! répliqua-t-il avec un calme souriant.

— Il n'est rien ! » m'écriai-je, tremblant d'émotion.

Il ouvrit les bras avec tendresse.

« Il est tout. Le créateur, la force, l'amour, la paix, la joie... »

Puis avec un regard perçant qui contrastait nettement avec son corps malingre :

« Je t'invite à croire en Lui.

— Méfie-toi de la colère d'Amon ! l'admonestai-je. Il est aussi capable de donner que de priver, de soutenir que d'abandonner, de sauver que de détruire. Tremble pour tes biens, tes descendants, ton trône et ton empire !

— Je suis un enfant qui fait ses premiers pas dans l'univers du dieu unique, dit-il en conservant son calme. Je suis un bourgeon qui éclot dans son jardin. Je suis son serviteur, j'accepte son pouvoir divin. Il est apparu à mon esprit en l'enveloppant de sa tendresse et l'a rempli de lumière et de chants. Le reste ne m'importe plus.

— Le prince héritier ne devient pharaon que s'il est couronné sous l'égide d'Amon ! argumentai-je avec colère.

— Il sera désormais couronné par les feux du soleil, sous la protection du créateur unique », répliqua-t-il avec dédain.

Nous nous séparâmes dans les plus mauvais termes. À moi Amon et ses fidèles, à lui le legs de sa glorieuse famille, sa dignité sacrée aux yeux de ses sujets, et sa folie indifférente à tout. La guerre déclarée, je m'appliquai à me sacrifier pour mon Dieu et ma patrie. Sans relâche, je me dévouai à ma tâche et répétais aux prêtres, mes fils spirituels : « Le nouveau pharaon

est un hérétique. Vous devez le savoir et le faire savoir au peuple. »

Malgré mon enthousiasme, je me vis contraint de freiner la ferveur du chantré Toutou, et lui proposai de se rallier, en apparence, à l'hérétique, afin d'être notre œil chez lui.

De son côté, le roi ne perdit pas de temps non plus. Le couronnement fut célébré sous les auspices de ce prétendu dieu. Il insista pour lui construire un temple à Thèbes, la ville sainte d'Amon, et prêcha sa religion parmi ses hommes, afin de choisir ses collaborateurs. L'élite de l'Égypte se déclara convertie, pour diverses raisons, mais dans un seul but : celui de concrétiser ses ambitions aux dépens de sa foi. Si ces hommes avaient manifesté leur opposition, le destin aurait pu changer. Mais ils se rabaissèrent comme des prostituées. Le sage Aÿ se considéra comme un membre à part entière de la famille royale, et se laissa enivrer et aveugler par le prestige. Horemheb, le valeureux officier, prétendit avoir la foi quand il ne s'agissait pour lui que d'un changement de dieu qui ne signifiait rien. Quant aux autres, il ne s'agissait que d'imposteurs qui n'avaient qu'une seule préoccupation, le prestige et la fortune. S'ils n'étaient pas revenus de leur égarement au moment critique, ils auraient mérité la mort. Ils jouissent encore de la vie, mais je ne leur porte aucun respect... À Thèbes, la tension s'intensifia. Le peuple était déchiré entre sa fidélité à Amon et sa loyauté envers l'idiot, le descendant de la plus glorieuse famille de notre noble histoire. La reine mère Tiÿ s'alarma de voir que la graine qu'elle avait semée était devenue une plante vénéneuse, et que son fils plongeait vers l'abîme en entraînant dans sa chute sa famille vers l'anéantissement. Elle observa rigoureusement la visite rituelle au temple d'Amon et la présentation des offrandes, en tâchant d'adoucir la violence du soulèvement qui menaçait d'emporter le trône.

« Vous avez tout à gagner de l'allégeance, tout à perdre de la rébellion, me dit-elle.

— Comment pouvez-vous nous demander l'allégeance à un hérétique ! Ah, si vous aviez suivi mes conseils !

— Il ne faut jamais désespérer... »

Son impuissance face à ce fils efféminé, cet enfant gâté, était certaine. Sa force légendaire s'effondra devant la folie secrète de l'impie, et nous n'eûmes plus d'autre issue que de poursuivre le combat jusqu'au bout. Ainsi l'insensé en vint-il à haïr Thèbes, et lorsqu'au jour de la fête d'Amon des clameurs hostiles accueillirent son cortège, il prétendit que son dieu lui avait ordonné d'émigrer vers une nouvelle cité qui serait érigée pour lui. Nous l'avions donc contraint d'émigrer, et il partit, accompagné de quatre-vingt mille hérétiques, pour se cloîtrer dans une prison hantée par la malédiction. Nous eûmes alors toute latitude de livrer notre sainte guerre, et lui tout le loisir d'affûter son impiété et son égarement. La nouvelle capitale devint ville d'oisiveté, d'ivresse, d'orgie et de luxure, vices encouragés par ce dieu sans identité dont les symboles étaient l'amour et le plaisir ! Plus ce fou prenait conscience de sa faiblesse physique, plus il imposait sa loi. Il ordonna la fermeture des temples, la confiscation des idoles, la saisie des legs religieux et la dispersion du clergé. Je dis alors à mes fils, les prêtres :

« Puisque nos temples sont fermés, la vie n'a plus de sens, apprenez à aimer la mort ! »

Nous trouvâmes sous les toits des fidèles un refuge, et dans leurs cœurs les soldats d'une armée en puissance. Ainsi nous continuâmes la lutte avec une ardeur croissante et un espoir qui se concrétisait de jour en jour. L'hérétique persévéra dans son égarement et se rendit dans les provinces, invitant son peuple à la profanation. Indicible fut la souffrance de ce dernier en ces jours obscurs, tant le déchiraient sa fidélité à ses dieux et sa loyauté à son roi, ce roi dont la faiblesse apparente et le physique androgyne le déconcertaient autant que sa belle et vicieuse épouse. Ce furent des jours de tristesse, de souffrance, d'hypocrisie, de regrets, de larmes et de hantise de la colère des dieux. Le message d'amour de ce dissolu produisit ses effets : les fonctionnaires négligèrent leurs devoirs et exploitèrent les gens de la pire manière. La rébellion gagna tout l'empire, les ennemis empiétèrent sur nos terres, et lorsque nos alliés nous appelèrent à leur secours, on leur envoya des poèmes au lieu d'armées ! Ils trouvèrent la mort en défendant l'empire, en maudissant le

traître, l'hérétique, le fou. Les richesses qui affluaient de tous lieux sur la terre d'Égypte disparurent. Les marchés se vidèrent, les commerçants firent faillite, les gens crièrent famine.

« La malédiction d'Amon, l'irascible, s'abat sur nous ! clamaient-ils. Il faut abattre l'hérétique, ou ce sera la guerre civile ! »

Comme je voulais tout mettre en œuvre pour défendre la paix, et ce afin d'épargner au pays les ravages de la guerre, je m'ouvris de mes craintes à la reine Tiï.

« Grand prêtre, m'avoua-t-elle avec ferveur, le désespoir me ronge aussi.

— Je ne suis plus grand prêtre, rétorquai-je, amer. Je ne suis qu'un vagabond pourchassé !

— Je prie les dieux de nous accorder leur miséricorde, balbutia-t-elle.

— Il faut agir. C'est ton fils, et il t'aime. Tu n'es pas étrangère à l'apparition et à l'évolution de ces troubles. Hâte-toi de le conseiller avant que n'éclate une guerre intestine dévastatrice. »

Elle déclara avec gêne, car je venais de lui rappeler sa part de responsabilité dans ces péripéties :

« J'ai décidé de me rendre en personne à Akhétaton. »

Je ne nie point qu'elle fit ce qui était en son pouvoir, mais elle ne put reconstruire ce qu'elle avait déjà détruit. Quant à moi, je ne me laissai pas emporter par le désespoir. Je pris le risque de partir aussi pour Akhétaton. Là, je rencontrai les hommes du pouvoir et leur dis :

« Je vous parle aujourd'hui en position de force. Derrière moi nos fidèles n'attendent qu'un signe pour lancer l'assaut contre vous. Mais je préfère effectuer une dernière tentative pour sauver ce qui peut encore être sauvé sans faire couler le sang et semer la destruction. Je vous accorde un ultime délai de réflexion, afin que vous consultiez vos consciences et assumiez vos responsabilités. »

Je lus sur leurs visages leur secrète approbation. Indépendamment de leurs motivations réelles, ils firent ce que je demandais et épargnèrent au pays bien des malheurs.

Ils sommèrent l'hérétique, le fou, de prendre d'urgence deux mesures, le rétablissement de la liberté de culte et le

déploiement de l'armée pour défendre l'empire. Il refusa, affichant ainsi sa démente au grand jour. Ils lui proposèrent alors d'abdiquer, tout en sauvegardant sa foi et le droit de prêcher à sa guise, mais il refusa de nouveau et il nomma son frère, Séménékhkarê, à la corégence du trône. Nous outrepassâmes ses ordres et choisîmes Toutankhamon pour régner en tant qu'élus. Devant tant d'entêtement, ses hommes décidèrent de l'abandonner et de quitter la ville, et ils proclamèrent leur allégeance au nouveau pharaon. Ainsi eut lieu cette révolution, sans bataille ni destruction. En contrepartie, nous renoncâmes à nous venger du fou, de son épouse et des hommes qui leur étaient restés loyaux.

Les temples rouvrirent leurs portes, les fidèles s'y pressèrent après une longue privation. Le cauchemar se dissipa. Tout rentra dans l'ordre, dans la mesure du possible. Quant à l'hérétique, après s'être enivré de sa propre folie, il fut frappé de maladie et ne tarda pas à mourir, déçu par ce monde et sans espoir d'un au-delà, laissant sa perfide épouse en proie à la solitude, à l'abandon et au remords... »

L'homme demeura un long moment muet à m'observer, avant de reprendre :

« Nous sommes en train de panser nos blessures. Nous devons accomplir un lourd et dur labeur. Nos pertes, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'empire, sont incalculables. Comment tout cela est-il arrivé ? Comment a-t-on pu permettre à ce monstre insensé de nous faire subir tant d'offenses au vu et au su de tous nos sages ? » Il temporisa un instant, puis conclut :

« Je t'ai révélé la pure vérité, sans fioritures ni déformations. Consigne-la fidèlement... Mes hommages à ton père. »

Aÿ le sage, père de Néfertiti et de Mout Nédjémet, et précepteur en son temps de l'hérétique, me reçut dans son palais surplombant le Nil au sud de Thèbes. La vieillesse avait creusé des sillons sur son visage et s'y était installée. Son récit se fit dans le calme, d'un ton feutré, sans que ses traits trahissent aucune émotion. Je fus impressionné par sa décence, par son grand âge et par la richesse du savoir enfoui en son cœur.

« Que la vie est étrange, commença-t-il. Tel un ciel dont tombe une pluie d'expériences contradictoires... »

Il s'abandonna au flot des souvenirs, puis reprit :

« J'entrai dans l'histoire un jour d'été, où je fus convoqué devant le roi Aménophis III et la grande reine Tiÿ. À l'audience, la reine me dit :

« Aÿ, tu es un sage qui connais le meilleur de la vie et de la religion. Nous avons décidé de te confier l'éducation de nos deux fils, Touthmosis et Aménophis. »

J'inclinai mon crâne rasé et répondis : « Bienheureux qui a la chance de servir son seigneur et sa souveraine... »

Touthmosis avait sept ans, Aménophis en avait six. Ils étaient si différents qu'on eût pu les dire opposés. Touthmosis était petit, mais beau et bien bâti ; Aménophis était grand, mais malingre, très brun, les traits androgynes, et il avait un regard à la fois aigu et pénétrant qui marquait profondément l'esprit. Or le plus beau des deux garçons mourut bientôt, tandis que l'autre, le fragile, le bizarre, lui survécut. Cette mort secoua l'enfant d'un choc violent. Il pleura longtemps et, chaque fois que le souvenir de son frère le hantait, il pleurait de nouveau.

« C'était pourtant un fidèle du temple d'Amon ! m'invectivait-il. Il s'y est plié aux incantations et aux exorcismes, or il est mort malgré tout. Pourquoi ne lui rends-tu pas la vie, toi le savant, le sage ?

— L'âme dit au défunt : Défaïs-toi de ta tristesse, ô frère, car je suis éternelle ! »

Cela nous conduisit à discourir de la vie et de la mort, et sa perspicacité, sa sensibilité, m'impressionnèrent. Il était très mûr pour son âge. Quel enfant ! m'émerveillais-je. Jouirait-il d'un don de clairvoyance ou d'une sagesse innée ? Il excellait dans la lecture, la calligraphie et le calcul, à tel point que j'en félicitai la reine Tiÿ.

« Sa supériorité a de quoi intimider son maître ! »

Je m'employai avec fierté, ferveur et joie à son éducation. J'imaginai les merveilles que pourrait engendrer son intelligence s'il accédait un jour au trône de ses ancêtres. Il surpasserait manifestement ses parents, si puissants fussent-ils.

Il est indéniable qu'Aménophis III fut un grand souverain, toujours acharné à défendre son pays, et son règne restera célèbre pour sa prospérité. Cependant, en période de paix, il se tournait volontiers vers la nourriture, les boissons et les femmes. Ce comportement l'affaiblit avant l'heure et le rendit esclave de la maladie. Ses dents se gâtèrent, ce qui perturba la sérénité de ses derniers jours. Tiÿ, elle, était d'une famille nubienne respectable, et le destin lui alloua plus de sagesse et de vitalité que la puissante Hatshepsout elle-même. Comme son époux lui était infidèle, et à cause de la mort de son fils aîné Touthmosis, elle reporta toute son affection sur son frêle enfant miraculé, lui vouant une passion extraordinaire, devenant à la fois mère, amante et maîtresse. Elle aima cependant le trône plus que l'amour et sacrifia son cœur au pouvoir. Les prêtres l'accusèrent à tort d'être la première responsable de l'hérésie de son fils. En réalité elle voulait qu'il fût instruit des religions de tous les dieux de son pays. Elle rêvait de voir Aton supplanter les dieux d'Égypte, lui le soleil qui partout infuse la vie ; elle rêvait d'unir ses sujets par le lien solide de la foi et non seulement par la force. Elle projetait de mettre la religion au service de la politique, pour le bien de l'Égypte. Or Akhéron opta pour la première et rejeta la seconde, contrairement aux souhaits de sa mère. Il se refusait à mettre la religion au service d'une cause quelconque, ou vice versa. Sa mère avait proposé sa politique avec lucidité, en suivant un plan bien précis, mais son

fils avait vraiment la foi et consacra son existence à sa prophétie, au point de sacrifier sa patrie, son empire et son trône. »

Aÿ se tut un moment. Il ajusta son écharpe bleue sur sa poitrine, et son visage me sembla étroit, recroquevillé sous la perruque. Puis il poursuivit :

« Il fut génial dès son enfance, comme s'il était né avec le cerveau d'un prêtre d'âge mûr. C'était un miracle en soi, au point que je me trouvais plusieurs fois discourant avec lui d'égal à égal, alors qu'il n'avait que dix ans. Son enthousiasme jaillissait de sa bouche comme une source chaude. De cette carcasse fragile surgissait une volonté tenace qui ne s'accordait en rien avec sa faiblesse physique. Je découvrais que l'âme de l'homme est plus forte que ses muscles mille fois bandés... Il poursuivit ses études religieuses avec une passion inattendue, mais qui nuisit à la préparation nécessaire à son accession au trône. Il ne s'inclinait devant un argument qu'après d'âpres discussions, et ne cachait jamais ses doutes à l'égard de nombreux préceptes et vérités ancestrales. C'est ainsi qu'il s'emporta un jour.

« Thèbes ! Vous la dites sacrée, quand elle n'est qu'un repaire de commerçants cupides, de luxure et d'impudicité. Qui sont-ils ces grands prêtres, maître ? Ce sont eux qui exploitent les humbles par la superstition, qui obligent les pauvres à leur allouer une partie de leurs maigres biens, et qui séduisent les jeunes vierges au nom de la bénédiction ! Ils ont ainsi fait de leurs temples des lieux de prostitution et d'orgies. Maudite sois-tu, Thèbes ! »

Cette diatribe me troubla, comme si un doigt accusateur se pointait sur ma poitrine, m'apostrophant, moi son précepteur.

« Ils sont l'indéfectible soutien du trône, argumentai-je alors.

— Le trône perd toute dignité s'il repose sur le mensonge et le libertinage ! s'écria-t-il avec colère.

— Le clergé est, comme l'armée, une force à ne pas négliger », l'admonestai-je.

Il répliqua, narquois :

« Les bandits aussi sont une force à ne pas négliger ! »

Jamais son cœur ne s'ouvrit à Amon, le dieu du Saint des Saints. Il penchait plutôt vers Aton, dont les rayons illuminent les hommes.

« Amon est le dieu des prêtres, me disait-il. Aton est le dieu du ciel et de la terre.

— Mais tu dois fidélité à tous les dieux.

— N'avons-nous pas assez de cœur pour distinguer le vrai du faux ? » s'emporta-t-il.

J'essayai de le convaincre.

« Tu seras un jour couronné sous l'égide d'Amon. »

Il ouvrit ses bras maigres.

« Et pourquoi ne me couronnerait-on pas sous les auspices des rayons du soleil, à l'air libre ?

— Amon est le dieu qui conduisit ton grand-père à la victoire. »

Il réfléchit longtemps avant de soupirer.

« Je ne comprends pas. Comment un dieu peut-il aider à égorger ses propres créatures ?

— Sa logique échappe à notre entendement, répondis-je, non sans embarras.

— Le soleil, avec sa lumière, ne fait pas de distinction entre les hommes.

— Mais la vie est un champ de bataille. N'oublie jamais cela !

— Ô maître, ne me parle plus de batailles ! N'as-tu pas assisté au lever du soleil sur les rives du Nil ? N'as-tu pas vu le crépuscule avant la nuit ? N'as-tu pas entendu le chant des rossignols et le roucoulement des pigeons ? N'as-tu jamais saisi cette joie sacrée enfouie au cœur de notre vie ? »

Sentant que les rênes m'échappaient des mains, que l'arbre poussait à sa guise, et que j'allais vers une impasse, je confiai mes soucis à la reine Tiÿ, mais elle ne partageait pas mes inquiétudes.

« Aÿ... Ce n'est qu'un enfant innocent, il finira par comprendre la vie. Bientôt il ira servir dans l'armée. »

Le jeune prince fut incorporé à l'élite des troupes, parmi les fils des seigneurs et des nobles, dont Horemheb. Mais il ne s'y adapta jamais – sans doute n'avait-il pas le physique requis. Il

se mit à haïr l'armée, et l'échec, indigne d'un fils de roi, qu'elle représentait.

« Je ne veux pas apprendre à tuer », disait-il avec amertume.

Son père, attristé par son attitude, l'admonesta.

« Un roi qui n'excelle pas dans l'art de la guerre reste toujours à la merci de ses généraux. »

Le jeune prince me parla des querelles qui les opposaient, et il est fort probable qu'à cette époque-là naquit en son cœur une vague haine envers le souverain, sentiment que les prêtres plus tard dramatisèrent en l'interprétant à loisir. Ainsi l'accusèrent-ils d'avoir voulu tuer une seconde fois son père en effaçant son nom de tous les monuments. Pour moi, il ne le fit que parce qu'il était lié à celui d'Amon, à tel point qu'il renonça à son propre nom pour en prendre un nouveau, celui d'Akhénaton. Puis il se démarqua vraiment du commun des mortels en s'arrachant à toutes ses racines lors d'une expérience curieuse et sans témoin. Cela se passa dans un lieu retiré, dans le jardin du palais qui surplombe le Nil, alors qu'il guettait le lever du soleil. Je n'en fus informé que plus tard, lorsque je le croisai dans le parc. Je crois bien que c'était un matin de printemps, ni humide ni balayé par les vents du khamsin. Il me regarda, le visage pâle, l'œil fiévreux, et dit sans même me rendre mon salut :

« Maître, la vérité s'est fait jour ! »

Son expression me frappa, et comme je lui demandais de quoi il s'agissait, il raconta :

« J'étais seul, peu avant le lever du soleil. La douceur de la nuit m'enveloppait encore et le silence me bénissait. Soudain je devins si léger qu'il me sembla pouvoir m'évanouir dans les ténèbres qui s'en allaient. L'obscurité prit forme humaine, comme un être vivant qui me saluait. Une lumière à l'exquis parfum jaillit en moi et je vis toutes les créatures du monde réunies, chuchotant sous mes yeux, échangeant des félicitations, heureuses de se retrouver dans l'attente de la vérité imminente. Enfin, me dis-je, je triomphe de la mort et de la souffrance ! Des flots de joie me submergèrent et l'univers entier gonfla mes poumons de son doux nectar. J'entendis clairement sa voix : 'Je suis le dieu unique. Il n'est de dieu que moi. Je suis la vérité.

Confie-moi ton âme, adore-moi à l'exclusion des autres. Offre-toi à moi, car je t'ai offert mon amour.' »

Nous échangeâmes un long regard. J'étais réduit au silence. Et au désespoir.

« Tu ne me crois pas, maître ?

— Tu ne mens jamais, lui dis-je, sincère.

— Tu dois donc me croire, insista-t-il avec une ferveur étrange.

— Qu'as-tu vu ? demandai-je avec impatience.

— J'ai entendu sa voix dans le grand spectacle de l'aube. »

J'hésitai un instant puis, sûr de moi :

« Donc, tu n'as rien vu !

— J'ai tout vu, rétorqua-t-il avec foi. C'est ainsi qu'il se matérialise lorsqu'il triomphe.

— Peut-être s'agit-il d'Aton ?

— Ni d'Aton ni du soleil. Il est à la fois en deçà et au-delà d'eux. Il est le Dieu Unique.

— Et où l'adoreras-tu ? m'enquis-je, troublé.

— En tous lieux et en tous temps. Il me donnera la force et l'amour... »

Aÿ se réfugia dans le silence. Je brûlais de lui demander s'il avait cru au dieu d'Akhénaton, mais, me souvenant du conseil de mon père, je m'en abstins. Aÿ avait abjuré avec les autres au moment critique, et sa foi demeurerait sans doute à jamais énigmatique. Soudain il reprit :

« Je n'eus d'autre choix que d'avertir le roi et la reine de ce qui était advenu. Quelques jours plus tard, le prince m'attendait dans le jardin, là où il aimait à se tenir le plus souvent possible, et me tançait en souriant :

« Tu m'as dénoncé, maître, comme d'habitude !

— C'était de mon devoir, prince. »

Il rit.

— Mon père m'a convoqué. Nous avons eu une discussion violente. Je lui ai raconté mon expérience, et il m'a ordonné, la mine austère, d'aller consulter Bantou, le médecin. Et comme je l'assurais être en parfaite santé, il a répliqué sèchement : « Jamais un fou ne se dit fou ! » Puis, d'un ton menaçant : « L'Égypte est le pays des dieux. Le roi doit adorer tous les dieux

de son peuple. Ce dieu dont tu me parles est inexistant. Il ne mérite donc pas de faire partie du panthéon.

— Il est le dieu unique, ai-je rétorqué, très calme. Il n'est de dieu que lui.

— C'est de la démente ! s'est-il écrié. C'est de l'athéisme ! »

Je me suis entêté, tant et si bien qu'il m'a menacé d'un ton rageur : « Je t'ordonne d'abjurer tes idées et de revenir aux traditions de tes ancêtres ! »

Respectueux de sa volonté, j'ai cessé d'argumenter.

« Nous te demandons d'honorer ton devoir sacré, m'a recommandé la reine avec bonté. Ton cœur peut vibrer à sa guise, mais ne t'éloigne pas du droit chemin. »

Voilà, je me suis retiré, abattu certes, mais encore plus résolu.

— Le pharaon est le réceptacle parfait des traditions sacrées, lui dis-je alors avec franchise. N'oublie jamais cela ! »

J'eus le pressentiment que l'Égypte allait connaître des troubles inconcevables, et que cette glorieuse famille qui avait libéré la patrie et assis son empire se trouvait au bord de l'abîme... À cette époque, ou peu avant, je ne suis pas certain de la chronologie, le grand prêtre d'Amon me fit venir.

« Une vieille alliance nous lie, Aÿ, commença-t-il. Que sais-tu de ce qu'on raconte ? »

Je te dis que je ne me souviens pas du jour exact de cet entretien. Eut-il lieu après que s'était répandue la rumeur de l'inclination du prince pour Aton, ou après sa conversion au dieu unique ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, je le rassurai en ces termes :

« Le prince vit un moment critique de sa croissance, mais c'est un excellent garçon. De tels adolescents ont beau être ballottés de gauche à droite par leur imagination, la maturité les remet toujours dans le droit chemin. »

Il s'interrogea avec amertume.

« Comment a-t-il pu se révolter contre ta sagesse, toi, le meilleur des précepteurs ?

— Il est malaisé de dompter un fleuve pendant la crue ! me défendis-je.

— Jamais un homme de ce rang ne doit perdre de vue, serait-ce un seul instant, le sort de la foi, de la patrie et de l'empire ! » martela-t-il d'une voix forte.

Je me mis à réfléchir à ce problème jour et nuit, et à en débattre avec mon épouse Tii et mes deux filles, Néfertiti et Mout Nédjémet. Tandis que Tii et Mout Nédjémet accusaient le prince d'égarement, Néfertiti était séduite par ses idées, et avec une spontanéité exaltante, elle chuchotait à mon oreille : « Père, c'est le prince qui est dans le vrai ! »

Ici, je dois dire deux mots de Néfertiti. Elle avait presque le même âge qu'Akhénaton et était comme lui d'une intelligence supérieure. Mes deux filles reçurent une solide éducation, mais tandis que Mout Nédjémet se contentait d'exceller en lecture, en calligraphie, en calcul, en couture, en broderie, en cuisine, en peinture, en sport, en danse rituelle et en science religieuse, Néfertiti, outre sa maîtrise de tous ces sujets, se plongeait dans la théologie et l'étude de toutes les idéologies, par motivation personnelle. S'ensuivit son penchant pour Aton... Mais le plus curieux, c'est qu'elle crut la première au dieu d'Akhénaton.

« C'est lui qui m'a délivrée de ma douloureuse perplexité », m'avoua-t-elle, sincère.

Cette déclaration provoqua la colère de Tii, sa mère adoptive, et de sa demi-sœur Mout Nédjémet, qui l'accusa d'être parjure.

Il se trouva qu'à cette époque-là le roi célébra le trentième anniversaire de son avènement. Nous nous rendîmes au palais, accompagnés pour la première fois de nos deux filles. Or le destin voulut que Néfertiti séduisît le cœur du prince, et elle finit par épouser Akhénaton, à notre immense stupéfaction. Le prêtre d'Amon me convoqua alors derechef pour me dire d'un ton plein de sous-entendus :

« Te voilà membre de la famille royale, Aÿ ! »

Je sentis qu'il était sur le point de m'accuser de trahison, aussi plaidai-je de mon mieux en faveur du prince.

« De ma vie je ne me suis détourné de mon devoir ! »

— Laissons le temps nous révéler ce qu'il en est », dit-il avec calme.

Il me demanda de lui ménager une entrevue avec Néfertiti. J'acceptai, non sans faire à cette dernière mille

recommandations. Mais, à vrai dire, elle n'en avait nul besoin. Elle lui parla aimablement, sans trahir aucun secret ni rien promettre. Je crois que l'hostilité des prêtres envers ma fille date de cette rencontre.

« Ce n'était pas un entretien, père, me raconta Néfertiti, mais un duel à couteaux tirés. Il prétendait défendre l'empire, quand en réalité il défendait les revenus du temple et son lot de vêtements rituels, victuailles et alcools... »

L'horizon se chargea de nuages. Le différend entre le roi et le prince héritier s'aggrava. Finalement, le pharaon me convoqua et dit :

« Je crois que le prince devrait partir en tournée dans les provinces de l'empire, pour découvrir par lui-même les hommes et la vie. »

J'acquiesçai avec enthousiasme.

« C'est une excellente idée, Majesté. »

À cette époque, le pharaon coulait ses derniers jours heureux en compagnie de sa nouvelle épouse, une jeune fille de l'âge de ses petits-fils prénommée Tadoukhépa, fille de Dushratta, roi du Mitanni. Cette union fut d'ailleurs fatale à sa santé... Akhénaton quitta donc Thèbes, escorté par une délégation composée de l'élite de ses hommes. Ce fut un voyage curieux, riche d'incidents marquants. Il abordait ses sujets dans les champs ou sur les places publiques avec une amabilité et une jovialité qui les abasourdissaient. Eux s'attendaient sans doute à devoir se prosterner devant un prince tout-puissant qui les aurait toisés de la tête aux pieds ou superbement ignorés. Partout il invitait les prêtres à son audience, et n'hésitait pas à discréditer leur foi et à condamner les rituels qui toléraient les sacrifices humains.

Il prêcha son dieu unique, force résidant au cœur de l'univers et créateur de tous les hommes, sans distinction entre les bergers et les nobles. Puis il plaida pour l'amour, la paix et la joie, en rappelant que l'amour est la loi de la vie, que la paix en est le but, et que le bonheur est la reconnaissance de l'être envers son créateur. Partout il provoqua l'émerveillement et suscita de folles émotions. Comme ma peur allait grandissant, je lui dis un jour :

« Prince, tu es en train de déraciner l'empire !

— Quand la foi touchera-t-elle ton cœur, maître ? » me demanda-t-il, souriant.

Je lui répondis avec amertume :

« Tu as attaqué les croyances religieuses que mes ancêtres s'attachaient à respecter. Tu as prêché l'amour, la paix et la joie. Nos sujets vont y voir une porte ouverte à la désobéissance, voire à la sédition ! »

Il réfléchit un instant.

« Pourquoi les hommes sains d'esprit croient-ils au mal avec tant de ferveur ? soupira-t-il.

— Nous croyons simplement en la réalité.

— Maître, déclara-t-il avec un sourire, je vivrai pour ma part dans la Vérité pour l'éternité. »

Mais un émissaire soudain nous apparut qui nous annonçait le décès du grand pharaon Aménophis III... »

Aÿ me raconta alors leur retour, les obsèques du pharaon, l'avènement du prince sur le trône de ses ancêtres sous le nom d'Aménophis IV, et de Néfertiti, associée à lui en sa qualité de grande épouse royale. Il me raconta aussi comment le jeune roi convoqua ses hommes et leur exposa sa religion, comment ils se convertirent, et comment il nomma May général des armées aux frontières, Horemheb chef de la garde royale, et lui, Aÿ, conseiller au trône.

« Le roi hérita du harem de son père, conformément à la coutume, mais, s'il lui accorda sa protection, il s'abstint de le fréquenter. Il ordonna d'alléger les impôts et de substituer l'amour aux châtiments. Puis dans un climat de vive tension entre lui et les prêtres d'Amon, son dieu lui ordonna de construire une nouvelle capitale... »

Aÿ s'appesantit sur la profession de foi et la conversion des hommes d'Akhénaton au nouveau dieu, et ajouta, après un temps de réflexion :

« Tu entendras à ce sujet des opinions contradictoires. Nul pourtant ne connaît les secrets des cœurs... »

J'eus le sentiment qu'il se sentait tenu de confesser les siens, car il reprit :

« Moi je crus en ce nouveau dieu, comme à un dieu semblable aux autres dieux. Mais je considérais qu'il ne fallait pas s'opposer à la liberté de culte. »

Puis il critiqua la politique d'amour du souverain et rapporta la mise en garde qu'il lui avait faite à ce sujet.

« Quand un fonctionnaire se sent à l'abri du châtement, il bascule dans la corruption et inflige aux pauvres les pires souffrances. »

Cependant le roi lui avait répondu avec conviction :

« Ta foi est encore faible. Tu verras toi-même un jour tout ce que l'amour peut accomplir. Mon Dieu ne m'abandonnera jamais. »

Aÿ poursuivit son récit.

« Nous nous installâmes à Akhétaton, la nouvelle capitale. Jamais œil n'en vit ni n'en verra de plus belle. On célébra la première prière dans le temple situé au cœur de la ville. Néfertiti, pétillante de jeunesse et de beauté, jouait d'un instrument à six cordes et chantait d'une voix suave :

*Ô Vivant, ô source de la vie !  
Tu as insufflé à la terre ta beauté,  
Et tu nous as unis par ton amour...*

Nous coulâmes des jours plus doux que les rêves, grisés de bonheur, de gaieté, d'amour et de prospérité. Mais si les cœurs s'ouvrirent à la foi, le roi ne se détourna pas de sa mission, et au nom de l'amour, de la paix et de la joie, il se lança dans la guerre la plus violente que l'Égypte ait subie. Il ne tarda pas à décréter la fermeture des temples, la confiscation des idoles et l'effacement des noms des divinités de tous les monuments. Il alla même jusqu'à changer son propre nom. Il effectua sa fameuse tournée dans le pays et prêcha sa religion, la religion de l'unique, celle de l'amour, de la paix et de la joie. Je fus impressionné par l'accueil enthousiaste que la population partout lui réservait. Son image et celle de Néfertiti étaient gravées dans les cœurs plus profondément que celle de

n'importe quel autre pharaon, bien que les gens ne les connussent que de nom.

Plus tard le malheur s'installa, à pas feutrés d'abord, puis tragiquement lorsqu'il frappa l'enfant la plus chère au cœur du pharaon, sa deuxième fille, la belle Mikétaton. Sa mort le bouleversa, et il la pleura beaucoup, plus encore qu'il n'avait pleuré dans son enfance son frère Touthmosis. Son cœur blessé ne cessait de gémir : Pourquoi mon Dieu, pourquoi ? De sorte qu'il me sembla près de renier sa foi. Puis les rumeurs de corruption au sein de l'administration se répandirent, et les plaintes des nécessiteux nous assourdirent. On nous informa de la rébellion des provinces de l'empire et des provocations de l'ennemi à nos frontières, troubles qui causèrent la mort de notre allié Dushratta, roi du Mitanni et père de Tadoukhépa.

« Majesté, le suppliai-je alors, il faut assainir l'intérieur du pays et dépêcher l'armée au front pour défendre l'empire. »

À mon grand étonnement, je le trouvai confiant, plein d'espoir, déterminé.

« Mon arme, c'est l'amour, Aÿ. Prends patience et attends. »

Comment pourrais-je expliquer ce comportement curieux ? Les prêtres l'accusèrent de folie et certains membres de son entourage se rangèrent à cet avis dans les derniers jours de la crise. Moi j'étais troublé, mais je réfutais cette accusation et je la réfute encore. Non, il n'était pas fou, mais il n'était pas *sensé* au sens où nous l'entendons couramment. Il était d'une intelligence dont j'ignore l'essence. La reine mère Tiÿ nous rendit visite et le roi s'en réjouit au-delà de toute attente. Il l'accueillit avec faste ; jamais la cité d'Akhétaton ne connut pareille réception. La reine séjourna dans un palais qui avait été construit exclusivement pour elle, au sud de la ville, et qui était resté vacant dans l'attente de sa venue. Elle me convoqua en audience. Je m'alarmai de constater que sa santé se dégradait et que les ans l'avaient marquée au point de la faire paraître plus vieille que son âge.

« Je suis venue m'entretenir avec le roi, me dit-elle, mais je préfère faciliter cette entrevue en parlant d'abord à ses hommes.

— Je n'ai jamais failli à mon devoir de conseiller.

— Je te crois, Aÿ, mais je ne peux laisser perdre nos traditions. Je voudrais que tu me parles en toute honnêteté. Resteras-tu fidèle à mon fils quoi qu'il arrive ?

— Sans aucun doute ! répondis-je, sincère.

— Pourrais-tu le quitter à un moment donné, te considérant alors délivré de ton vœu de loyauté ?

— Je suis membre de sa famille, et je ne l'abandonnerai jamais.

— Je te remercie, Aÿ. La situation est très grave. As-tu la même confiance en son entourage ? »

Je réfléchis un instant.

« Certains sont au-dessus de tout soupçon...

— Ton avis m'est précieux, insista-t-elle avec appréhension, surtout en ce qui concerne Horemheb.

— C'est un chef loyal et un ami d'enfance du roi.

— C'est pourtant lui qui m'inquiète, Aÿ, avoua-t-elle affligée.

— Sans doute parce qu'il détient la force, mais il n'est pas moins fidèle que Mérirê... »

L'entrevue entre la reine mère et le pharaon eut bien lieu, mais Tiÿ échoua, comme nous tous, et elle regagna Thèbes déçue. Sa santé se détériora et elle s'éteignit, laissant derrière elle un passé royal d'une immense splendeur.

La situation s'envenima au point que toutes les provinces renièrent leur allégeance au pharaon, et nous nous trouvâmes assiégés dans une prison nommée Akhétaton, nous et notre dieu unique ! Chacun sentait venir la catastrophe, sauf Akhénaton qui ne cessait de répéter avec confiance : « Mon Dieu ne m'abandonnera jamais. »

Mais voilà que le grand prêtre d'Amon prenait la cité d'assaut, en s'appuyant sur une force d'une immense supériorité. Je fus le premier dans le palais duquel il s'infiltra. M'étonnant de le voir déguisé en marchand, je l'interrogeai.

« Pourquoi ce costume, toi qui sais que le roi ne nuit à personne ? »

Éludant ma question, il m'intima d'une voix ferme :

« Fais en sorte que je puisse rencontrer les responsables ! »

Il nous réunit dans les jardins du palais de la défunte reine Tiÿ. Il ne nous cacha point qu'il parlait en position de force et

qu'il nous demandait de collaborer avec lui afin d'éviter un bain de sang. Il nous quitta en nous lançant un dernier avertissement, tel un serpent rampant sous nos pieds... Le comportement de cet homme me désorientait – je ne lui avais d'ailleurs jamais fait confiance. Je pressentais qu'il étouffait une vérité. En réalité, il doutait de la fidélité des armées des provinces et craignait les conséquences d'une violente anarchie militaire qui pouvait se solder par une défaite ou une victoire trop coûteuse. Pour ma part, j'étais convaincu que le danger qui le menaçait n'était pas moindre que celui qui nous guettait, et que dans les deux cas la perdante serait l'Égypte. Lorsqu'il fut parti, nous nous consultâmes ; nous savions tous qu'une décision s'imposait... »

Je l'interrompis pour la première fois, presque malgré moi.

« Lesquels des hommes du pharaon assistèrent à cette réunion ? »

Il plissa ses yeux vides d'expression.

« Je ne me souviens plus. Des années et des années se sont écoulées. Mais il y avait pour sûr Horemheb, Nakht, et peut-être aussi Toutou, le vizir chargé de la correspondance. En tout cas, c'est Horemheb qui fut le premier à prendre la parole.

« Je suis à la fois son ami et le chef de sa garde personnelle... », commença-t-il.

Il promena ses yeux châains sur nos visages et reprit avec calme et détermination :

« “Nous devons en finir de cette situation... Pour sauver la patrie. »

Nul ne fit objection. Nous sollicitâmes une audience officielle et présentâmes nos hommages traditionnels au trône. Akhéaton souriait ; Néfertiti semblait figée, privée de son éclat habituel.

« Vous m'avez l'air bien sombre ! » s'exclama Akhéaton.

Ce fut Horemheb qui parla.

« Nous sommes venus pour le bien de l'Égypte, Majesté.

— J'œuvre pour le bien de l'Égypte, et le bien du monde entier.

— Le pays est au bord d'une guerre dévastatrice. Il faut agir, afin de lui épargner le malheur et la ruine.

— Avez-vous une proposition ? s'enquit le pharaon.

— Deux mesures s'imposent, acquiesça Horemheb, le rétablissement de la liberté de culte, et la mobilisation de nos armées aux frontières pour défendre l'empire. »

Le roi secoua sa tête ornée de la double couronne de Haute et Basse-Égypte et dit :

« Ce serait blasphémer. Je n'ai le droit de promulguer un décret que pour exécuter la volonté de mon dieu, l'unique créateur. »

Horemheb suggéra alors avec audace :

« Il est de votre droit, Majesté, de continuer à croire en lui. Mais dans ce cas, il vous faut abdiquer. »

Le roi s'écria avec ferveur, l'œil scintillant comme un rayon de soleil :

« Arrière ! Jamais je ne trahirai mon dieu en renonçant au trône qui est le sien ! »

Il se tourna vers moi et je sentis que j'amorçais une descente en enfer ; pourtant je renchéris.

« C'est le seul moyen de vous défendre et de défendre votre foi.

— Partez ! Allez en paix... », conclut le pharaon, au désespoir. Mais Horemheb insista.

« Nous t'accordons un délai de réflexion. »

Je quittai la salle du trône avec les autres, en proie à une anxiété qui me hante aujourd'hui encore. De graves incidents se succédèrent en l'espace de quelques jours. Néfertiti abandonna le palais royal et se réfugia dans son palais du nord d'Akhétaton. J'allai l'y voir, intrigué par cette brutale démission, mais elle me dit, brève et ambiguë : « Je ne quitterai mon palais qu'à ma mort. » Et elle refusa d'ajouter un mot... Akhéton nomma son frère Séménékhkarê à la corégence du trône. Mais les prêtres de Thèbes firent allégeance à Toutankhamon, son autre frère, et destituèrent ceux qu'ils considéraient comme des usurpateurs. Il semblait ne rester que deux possibilités, accepter le fait accompli ou déclarer la guerre. Horemheb rencontra de nouveau le roi, mais il le trouva plus déterminé que jamais.

« Je ne trahirai pas mon dieu, et il ne m'abandonnera pas. Je résisterai, fussé-je seul à le faire ! »

Et Horemheb de déclarer :

« Avec votre permission, Majesté, nous allons quitter Akhétaton et retourner à Thèbes. Ainsi la patrie retrouvera son unité, et le spectre de la ruine s'évanouira. Je vous promets que vous serez à l'abri de tout mal pour le restant de vos jours, et au-delà. Seule notre volonté de sauver le pays et de vous sauver nous force à agir ainsi.

— Faites ce que bon vous semble, rétorqua Akhénaton avec fièvre et détermination. Jamais je ne vous reprocherai la faiblesse de votre foi ! Je n'ai nul besoin d'être protégé par quiconque, car mon dieu est avec moi et jamais il ne m'abandonnera. »

Nous nous exécutâmes, consternés, malheureux. Aussitôt la population suivit notre exemple. La cité se vida de tout être vivant, à l'exception d'Akhénaton, reclus dans son palais, de Néfertiti, exilée dans le sien, et de quelques vigiles et esclaves. La maladie ne tarda pas à s'emparer du souverain, lui qui n'avait jamais connu de repos depuis qu'il était né. Il s'éteignit dans la solitude, en murmurant encore, aux portes de la mort :

*Ô toi qui mets la graine au ventre de la femme,  
Ô toi qui crées la semence de l'homme,  
Ô toi qui insuffles la vie à l'enfant à naître,  
Celui qui crie ton nom ignore la solitude,  
Et s'il manque à te reconnaître,  
La terre s'assombrit,  
Comme à l'agonie ! »*

Aÿ se tut, afin de s'arracher au fleuve du souvenir. Puis il me regarda, ému, et conclut :

« Telle est l'histoire d'Akhénaton, celui qu'on nomme aujourd'hui l'hérétique et sur qui pleuvent toutes les malédictions. Je ne peux certes minimiser les pertes qu'il infligea à la patrie ; l'empire éclata, déchiqueté par les discordes... Mais j'avoue que je ne puis chasser de mon cœur l'amour et l'admiration que je lui ai toujours portés. Laissons donc le jugement dernier à la balance d'Osiris, dieu de la vie éternelle. »

Je quittai la demeure du sage Aÿ, convaincu que son propre sort ne serait lui aussi connu qu'au moment où l'on mettrait son cœur sur le plateau de la balance, devant le trône d'Osiris.

De taille moyenne et de constitution robuste, Horemheb respirait la force et la constance. Fils d'une famille religieuse de Memphis, il était issu de la petite bourgeoisie, mais il comptait parmi les siens nombre de médecins, prêtres et officiers. Son père fut le premier de ses parents à être anobli en tant que commandant de la cavalerie à la cour d'Aménophis III.

Des hommes d'Akhénaton, Horemheb fut le seul à conserver son titre de chef de la garde royale sous l'autorité du nouveau pharaon. On lui confia la tâche de combattre la corruption et de rétablir l'ordre sur l'ensemble du territoire. Il remporta un succès considérable. Le grand prêtre d'Amon tout comme le sage Aÿ avaient loué son attitude héroïque au moment critique de la tragédie du règne condamné.

Il me reçut dans la salle de réception attenante au jardin du palais et me parla ainsi de l'hérétique :

« Avant de devenir mon roi, il fut mon compagnon d'enfance et mon ami. Du jour où je l'ai connu jusqu'à notre dernier adieu, je ne l'ai vu occupé de rien d'autre en ce monde que de religion. »

Il rassembla ses souvenirs le temps d'un court silence, puis reprit :

« Je lui ai voué le respect qu'il méritait, ayant été élevé à considérer comme sacré le devoir, et à traiter avec les hommes en faisant abstraction de mes sentiments personnels. Il était le prince héritier et moi son sujet, je devais donc le vénérer. Mais, en mon for intérieur, je le méprisais, à cause de sa faiblesse, et de la féminité frappante de son visage et de son corps. Jamais je n'imaginai devenir son ami, or en réalité je le fus au sens parfait du terme. Je me demande encore comment cela arriva ! Sans doute succombai-je à sa sollicitude délicate et racée, à son charme envahissant. Il avait le don extraordinaire de s'attacher

les cœurs et de captiver les esprits. Son peuple ne le suivit-il pas avec exaltation alors même qu'il l'appelait à renier ses dieux ancestraux ? Nous étions deux extrêmes, or cela n'empêcha pas nos sentiments d'évoluer en une amitié solide, qui résista aux tempêtes, jusqu'au jour où elle buta contre un invisible écueil.

Je l'entends encore me dire en souriant : « Horemheb, ô bête avide de sang, je t'aime ! »

En vain essayais-je de nous trouver un point commun. Lorsque je l'invitais à la chasse, mon sport préféré, il me tançait, réprobateur :

« Ne souille pas l'amour qui vibre au cœur de l'univers. »

Ma tenue d'officier lui déplaisait. Il considérait mon pagne court, ma coiffe, mon épée, et s'étonnait, sarcastique :

« N'est-il pas étrange que des hommes bien nés soient entraînés à tuer pour faire du meurtre leur profession ? »

Au point que j'en vins à le chapitrer.

« Qu'aurait pensé ton glorieux grand-père Touthmosis III de ces propos ?

— Mon glorieux grand-père ! Il a bâti sa renommée sur une pyramide de cadavres de misérables. Regarde son portrait gravé sur le mur du temple, présentant les captifs en offrande au dieu Amon ! Quel glorieux grand-père en effet, et quel dieu sanguinaire ! »

Je songeais que, malgré l'excentricité de ses idées, je pouvais encore le dire mon ami, mais de là à ce qu'il régnât...

Jamais je ne supportai l'idée qu'il devînt pharaon d'Égypte. Je ne changeai d'avis à aucun moment, même aux jours les plus paisibles et les plus heureux. Ces jours-là, il m'apparaissait encore plus éloigné de la dignité des pharaons et de leur gloire éternelle.

Il advint que je reçus la charge de châtier les factieux aux confins de l'empire, chef pour la première fois d'une campagne militaire. Là, je remportai une victoire décisive, et je revins, riche de trésors et de prisonniers, recevoir en récompense le noble hommage de mon seigneur Aménophis III. Lorsque le prince héritier me félicita d'être revenu sain et sauf, je l'invitai à passer en revue les captifs, alors qu'ils étaient alignés, presque nus, alourdis par leurs chaînes. Il les dévisagea longuement, et

eux l'implorèrent du regard, comme s'ils avaient deviné la faiblesse au fond de ses yeux. Un nuage de chagrin assombrissait ses traits, et il leur dit avec douceur :

« Soyez tranquilles, aucun mal ne vous sera fait. »

Cette promesse m'offusqua, parce que j'étais certain qu'ils subiraient toutes sortes de sévices avant d'être rompus à l'ordre et au travail.

Lorsque nous fûmes seuls de nouveau, il me demanda en souriant :

« Es-tu fier de tes actes, Horemheb ? »

Je lui répondis, sincère :

« J'ai le droit de l'être, mon prince.

— Quel dilemme que celui-ci ! » murmura-t-il alors mystérieusement.

Puis, en plaisantant :

« Tu n'es qu'un bandit, Horemheb ! »

Tel était le prince héritier, le candidat au trône. Il m'offrit pourtant son amitié, voire son amour. Il tenta de me convertir à ses idées, lesquelles ne m'influencèrent jamais, mais me semblèrent être plutôt des voix étrangères à ce monde.

Je me demande aujourd'hui encore comment je pus devenir son ami, comment je pus l'aimer. À ce propos je me souviens d'une discussion religieuse que nous eûmes à l'endroit des jardins royaux où il aimait à se retirer. Il me demanda :

« Pourquoi pries-tu au temple d'Amon, Horemheb ? »

La question me surprit, d'autant que je ne possédais aucune réponse satisfaisante. Devant mon silence, il reprit :

« Crois-tu vraiment au dieu Amon et à ce qu'on dit de lui ?

— Pas tout à fait comme tout le monde, concédai-je après un instant de réflexion.

— On a la foi ou on ne l'a pas », fit-il sèchement.

Je répondis avec franchise.

« Je ne m'intéresse à la religion qu'en tant que tradition de notre pays. »

Il s'écria alors avec une alarmante conviction :

« Tu n'adores que toi, Horemheb !

— Dis que j'adore l'Égypte ! répliquai-je avec défi.

— N'as-tu jamais désiré percer le secret de l'existence ?

— Je sais comment refouler de tels désirs, dis-je, amer.

— Hélas, que fais-tu pour le salut de ton âme ? »

Son insistance me gênait.

« Je me consacre à mon devoir, et j'ai bâti ma sépulture. »

Il soupira.

« Je souhaite que tu puisses un jour goûter la joie de son avènement.

— Quel avènement ?

— Celui de l'unique créateur de l'univers.

— Pourquoi serait-il unique ?

— Il est trop puissant et trop grand pour être pluriel !... »

Ce jeune homme chétif qui délaissait le palais pour hanter son jardin, qui adorait les fleurs, les chants et les oiseaux, comme une jeune fille bien élevée, pourquoi n'était-il pas né femme ? La nature s'était ravisée au dernier moment, pour le malheur de l'Égypte. »

Horemheb se tut un bref instant avant de poursuivre.

« Son mariage avec Néfertiti scella son destin. Elle se présenta pour la première fois au palais royal à l'occasion du trentenaire de l'intronisation d'Aménophis III, et éblouit l'assistance par sa beauté et son charisme. Elle dansa aux côtés des filles des nobles, et chanta d'une voix mélodieuse :

*Ô frère, qu'il est doux d'aller au lac  
Se baigner sous tes yeux,  
Pour te révéler ma beauté  
Quand ma fine robe de lin  
Épouse mon corps mouillé.  
Oh, viens me contempler !...*

Aÿ et son épouse Tii avaient sans aucun doute parfaitement réussi à préparer leur fille et lui avaient facilité son accession au trône. N'oublions pas qu'Aÿ était le précepteur du prince et son conseiller, et qu'il eut maintes fois l'occasion d'influencer cet être faible et de le prendre au piège. Donc, ce mémorable soir-là, Néfertiti gagna l'admiration du prince et de la reine mère. Leurs noces furent célébrées sans plus tarder. Je me souviens

qu'au cours de la cérémonie le grand prêtre d'Amon me chuchota :

« Puissent ces noces remédier à ce que l'impétuosité de la jeunesse a corrompu !

— Comme tu le vois, répliquai-je froidement, c'est une fille du peuple qui n'a sans doute jamais rêvé de monter sur le trône, et elle ne se risquera pas à provoquer la colère d'un époux princier. »

Je me demandais si Néfertiti aurait accepté de l'épouser s'il s'était agi d'un prétendant ordinaire. À vrai dire, aucune jeune fille n'aurait voulu d'un tel prince charmant, fut-elle naïve paysanne... Après son mariage, le prince s'acharna à défier la tradition. Apprenant alors, avec quelque retard, les circonstances de la révélation divine dont il avait été l'objet, je vis s'obscurcir l'avenir. Les tensions que provoquaient de tels excès irritèrent le roi Aménophis III qui résolut d'éloigner son fils en l'envoyant parcourir les provinces de l'empire... »

Là, Horemheb me parla longuement des joutes religieuses du prince, de ses réunions avec ses sujets, de son prêche pour l'égalité, l'amour et la religion nouvelle, sans rien apporter de nouveau à ce que m'avait déjà dit le sage Aÿ.

« Pour la première fois, continua-t-il, malgré notre amitié et ma fidélité, j'eus envie de le passer au fil de mon épée, avant qu'il ne nous conduise à la ruine. À vrai dire, je n'éprouvais aucune haine envers lui... Le roi Aménophis III mourut, et le prince lui succéda. Devenu pharaon, il convoqua un à un tous les responsables pour leur exposer sa religion. Lorsque vint mon tour, il me dit :

« Horemheb, qui veut collaborer avec moi doit affirmer croire en un dieu unique. »

Je lui répondis sans détour.

« Majesté, vous savez fort bien ce que je pense des dieux, mais je suis homme de devoir et le serviteur de l'empire. J'affirme croire en ce dieu unique par fidélité au trône et pour l'amour de ma patrie.

— Cela suffit pour le moment, dit-il en souriant. Je ne voudrais pas te perdre... Un jour tu recevras la grâce de la foi. »

Je commençai une nouvelle vie, au service d'un nouveau roi et d'un nouveau dieu, avec une loyauté parfaite, étonnante, simplement justifiée par ma foi en mon devoir. Mais il faut reconnaître que ce roi fit preuve d'une force méconnue. Malgré sa faiblesse physique et sa féminité innée, il émanait de lui une volonté inébranlable, comme une langue de feu empruntée à une source secrète, qui lui permit de combattre son plus puissant adversaire, le clergé, et de briser les traditions les plus enracinées, dont la sorcellerie et l'exorcisme.

Néfertiti prouva qu'elle était née pour être une grande reine, à l'instar de Tiÿ et d'Hatshepsout. Elle géra les affaires du royaume, pendant que le roi se consacrait à sa mission. Cependant elle nous sembla avoir en la nouvelle religion une foi qui hélas dépassait toute imagination. Il est vrai qu'on ne lui épargna aucune médisance. Personnellement, si je répugne à colporter les rumeurs concernant sa vie privée, sa foi me demeure un mystère qui mérite d'être élucidé. Je croyais par moments en sa sincérité, puis mes doutes revenaient me hanter. Se retranchait-elle derrière elle afin de sauvegarder sa position éminente ? Encourageait-elle le pharaon à s'adonner à sa religion pour monopoliser la gérance des affaires d'État ? Son père jouait-il un rôle secret par l'intermédiaire de sa fille ?... Les prêtres la mirent en garde des conséquences de son engagement, mais elle les déçut, ce qui lui attira leur haine jusqu'à l'heure actuelle. Ils étaient convaincus de la faiblesse d'Akhénaton et ne s'attendaient pas à trouver en lui une force de défi, de combat ou d'intervention. Par la suite, ils accusèrent la reine mère Tiÿ d'être l'inspiratrice de ses idées, et Néfertiti d'être à la source de sa ténacité et de sa résistance. C'est une interprétation erronée, on peut en accuser tout le monde et personne, mais les inventions les plus étranges émanèrent sans aucun doute du cerveau d'Akhénaton lui-même.

En émigrant vers Akhétaton, la nouvelle capitale, le pharaon déclara la guerre aux dieux. Il se dévoua corps et âme à la prédication de sa religion dans l'ensemble des provinces. Il y eut comme une trêve durant laquelle nous connûmes le succès, le

bonheur et la prospérité, tant et si bien que je crus ce jeune irréfléchi en mesure de détruire les structures de la société et de les reconstruire selon son propre modèle.

Je l'accompagnai dans les provinces et fus témoin de l'accueil éblouissant du peuple. Il flottait dans l'air une force de nature nouvelle qu'il utilisait avec une compétence stupéfiante. Mais je ne cessai jamais de douter de ce nouveau monde qui naissait comme naît un cyclone et promettait de tout balayer sur son passage. Saurait-il résister au temps ? Les affaires d'État s'équilibreraient-elles sur la simple base de l'amour, de la paix et de la joie ? Que ferait-on des réalités de la vie et de leurs conséquences ?

Néfertiti, perspicace, me rassura.

« Il est inspiré. Son dieu l'a comblé de son amour et ne l'abandonnera jamais. La victoire sera nôtre. »

Un jour où je rencontrai le vizir Nakht lors d'une réunion informelle, je l'interrogeai – j'étais et suis encore convaincu de ses compétences politiques.

« Crois-tu vraiment au dieu unique, dieu de l'amour et de la paix ?

— Oui, me répondit-il calmement, cependant je m'oppose au reniement des autres dieux.

— Voilà un bon compromis ! Lui en as-tu parlé ?

— Oui, mais il considère que c'est une hérésie.

— Et Néfertiti ?

— Hélas, elle tient le même langage !... »

Horemheb me conta alors par le menu la dégradation de la situation à l'intérieur et à l'extérieur du pays, sans étoffer toutefois le récit du grand prêtre d'Amon ou du sage Aÿ.

« Je lui conseillai de changer de politique, poursuivit-il, mais il refusa de faire machine arrière, et s'écria, ivre d'enthousiasme :

« Il faut mener cette croisade jusqu'au bout. Elle n'aura qu'une issue, la victoire ! » Puis il ajouta en me tapotant l'épaule : « Ne parodie pas ces êtres pitoyables qui s'obstinent à chérir leur propre malheur !... »

Lorsque la situation se détériora, je souhaitai de nouveau le tuer de ma main, pour sauver la patrie des affres de sa démence. Je souhaitais l'éliminer au nom de l'amour et de la loyauté. Je me rendais compte que ce qui semblait être une force colossale émanant de son corps chétif n'était qu'une folie qu'il fallait cerner et brider.

Au plus fort de la crise, la reine mère Tiÿ nous rendit visite et me convia à une entrevue dans son palais, au sud d'Akhétaton. Elle projetait de s'entretenir longuement avec le roi.

« Espérons que tu réussiras là où nous avons échoué », lui dis-je avec franchise.

Elle me décocha un regard perçant.

« Lui as-tu donné une nouvelle opinion de la situation, à la lumière des événements présents ? »

Connaissant sa manière d'interpréter la moindre hésitation, je répondis à la hâte.

« Je lui ai proposé, Majesté, d'altérer sa politique intérieure et extérieure.

— Je n'en attendais pas moins d'un homme de ta loyauté, fit-elle, soulagée.

— Il est mon roi et mon ami, vous le savez, Majesté. »

Ses yeux se rivèrent aux miens.

« Me promets-tu, Horemheb, de lui rester fidèle en toutes circonstances ?

— Je vous le promets », dis-je vivement.

Elle ne me cacha point son soulagement et reprit :

« Ils demandent sa tête. Tu es la force qui le protège. Peut-être, tôt ou tard, essaieront-ils de t'avoir à leur côté ? »

Je renouvelai ma promesse de fidélité et de loyauté. Et je la tins lorsque, convaincu que c'était bien là le meilleur moyen de le défendre, je l'abandonnai. Tiÿ échoua dans ses tentatives, malgré l'emprise qu'elle avait sur lui. Elle quitta Akhétaton, pour s'éteindre, à jamais déçue.

Le piège se resserra sur nous dans la cité du nouveau dieu. J'étais convaincu que ce dieu serait incapable de nous défendre, et à plus forte raison de défendre le cher disciple qu'il s'était choisi. Nous subîmes les privations, et la mort nous menaça de toutes parts. Cela n'affaiblit point sa résistance ; au contraire, sa

ténacité s'en vit renforcée. Sa ferveur religieuse ne vacillait pas, et il invectivait ainsi qui voulait l'entendre : « Homme de peu de foi, mon dieu ne m'abandonnera pas ! »

Plus je voyais son visage épanoui d'allégresse et de confiance, plus j'étais certain de sa démente. Le combat que nous livrions n'était pas une guerre de religion, malgré les apparences, mais le reflet d'une anarchie aveugle qui bouillonnait dans le cerveau d'un homme né auréolé d'extravagance. Vint la visite du grand prêtre d'Amon et son dernier avertissement, à nous tous adressé. Ce jour-là, ce dernier retint ma main avec force et me dit :

« Tu es un homme de devoir et de pouvoir, Horemheb. Sauve ta conscience en agissant comme on peut l'espérer de toi. »

Il est vrai que je saluai son refus de blâmer et de crier vengeance, ainsi que sa volonté d'épargner à la patrie un surcroît de malheur. Nous demandâmes audience au pharaon. L'entretien fut ardu, douloureux et lugubre. Nous reniâmes notre attachement à celui qui n'existait que pour l'amour. Cet homme dont la folie avait enfanté un rêve bizarre, et qui avait voulu qu'on partage avec lui ce bonheur illusoire. Je lui proposai de rétablir la liberté de culte et de s'attacher à la défense immédiate de l'empire. Comme il refusait, je lui suggérai d'abdiquer et de se consacrer entièrement à la prédication de sa religion. Nous le quittâmes en lui accordant un délai de réflexion. Il s'obstina, et associa Séménékhkarê au trône. Néfertiti l'abandonna. Pourtant il ne faiblit jamais dans son entêtement. Nous décidâmes de rejoindre le parti adverse, pour rétablir l'unité de la nation, en nous portant garants du salut du pharaon déchu et de son épouse. Je prêtai donc serment au nouveau roi, Toutankhamon. Ainsi la nuit tomba-t-elle sur la plus grande tragédie qui ait jamais brisé le cœur de l'Égypte... Vois ce que fit la folie de notre glorieuse et antique patrie ! »

Le silence s'appesantit sur cette conclusion. Je rassemblai mes feuillets, mais avant de le quitter je demandai encore :

« Comment expliquez-vous la fuite de Néfertiti ? »

Il répondit sans hésiter.

« Elle comprit sans doute que son égarement la mettait en danger. Elle le quitta pour sauver sa peau.

— Mais pourquoi ne vous a-t-elle pas suivis ?

— Elle savait que les prêtres la tenaient pour principale responsable de ce crime majeur, fit-il, méprisant.

— Comment est-il mort ? ajoutai-je au moment de prendre congé.

— Il était trop faible pour survivre à sa défaite. Sans doute l'abandon de son dieu ébranla-t-il sa foi. Il tomba malade et s'éteignit en l'espace de quelques jours. »

Je repris, après un instant d'hésitation :

« Quelle fut votre réaction en apprenant sa disparition, vous qui fûtes chef de sa garde personnelle ?

— Je n'ai plus rien à ajouter », éluda-t-il, l'air sombre.

Bek, le sculpteur, vivait sur un îlot du Nil, à deux milles au sud de Thèbes, dans une petite maison riante érigée sur une modeste propriété, au sein d'une quasi-solitude. Malgré sa compétence reconnue en son art, on ne l'avait point convié à participer à la construction du nouvel État, à cause de sa loyauté à son précédent maître, et surtout parce qu'on l'accusait de renier les anciens dieux. Il avait aujourd'hui presque quarante ans. Très brun, grand de taille, mince, plein de force et de vivacité, le regard chaleureux obscurci par un secret chagrin... Il sourit en lisant la lettre de mon père, puis il leva les yeux et soupira.

« Depuis sa disparition, l'âme de la beauté s'est éteinte, et la joie s'est vidée de toute couleur et de toute harmonie... Quand je l'ai connu, j'étais encore très jeune, apprenti à l'école de mon père, Men, le plus grand sculpteur du roi Aménophis III. Un jour, nous reçûmes la visite d'un enfant porté sur une litière.

« Le prince héritier », me chuchota mon père.

Je découvris un garçon de mon âge, mince et chétif, doté d'un regard perçant, simple, souriant, amoureux du langage miraculeux des pierres. Il venait pour voir, apprendre et dialoguer, avec une aimable familiarité qui faisait oublier qu'on s'adressait à un descendant des dieux.

Il revint régulièrement, et ainsi naquit entre nous une amitié qui enchanta mon père en flattant sa fierté, et fut pour moi un grand bonheur.

« C'est un homme mûr dans un corps d'enfant », disait mon père.

Et c'était bien vrai. Même le grand prêtre d'Amon reconnaissait cette maturité précoce, quoiqu'il l'interprêtât à sa manière en soutenant que le mal habitait son âme. Mais non, mon garçon, c'est dans le cœur des prêtres que se niche le mal !

Quant à mon seigneur et roi, jamais le mal ne l'habita. Ce fut peut-être la raison de sa tragédie. En grandissant, il se livra avec mon père à d'âpres discussions et, un jour que celui-ci sculptait une statue du roi Aménophis III, il lui dit, en observant son travail et celui de ses assistants :

« Maître, les traditions que vous respectez étouffent toute spontanéité !

— Ce sont ces traditions qui nous font triompher du temps, prince », rétorqua mon père avec fierté.

Mon seigneur s'écria alors avec ivresse :

« Chaque lever du soleil engendre une beauté nouvelle... »  
Puis, en s'approchant de moi et dans un murmure : « Bek, ce ne sera pas une statue fidèle de mon père... Que font-ils de la vérité ?... »

Il vécut et mourut pour la vérité. Dès son plus jeune âge fusèrent dans son esprit les inspirations de l'au-delà, comme si elles avaient éclos avec lui à l'instant où l'avait caressé le premier rayon de lumière. Il me dit un matin :

« Je t'aime, Bek. Étudie âprement pour m'insuffler un jour ta créativité. »

En réalité, je dois tout à mon seigneur et roi, ma religion comme mon art. C'est lui qui guida mon esprit vers le culte d'Aton, puis ouvrit mon cœur au dieu unique et créateur, et à son message de foi et d'amour :

*Ta lumière baigne le monde  
Et les ténèbres reculent,  
Ô Créateur du ciel et de la terre,  
Créateur des hommes et des animaux !*

Je découvris la paix, et lui dis un jour où nous nous acheminions, seuls, entre la carrière et l'atelier :

« Sache, mon prince, que je crois en ton dieu !

— Tu es le second après Mérirê ! s'écria-t-il, exalté. Mais que d'ennemis encore, ô Bek ! »

Plus tard, j'appris que Néfertiti s'était convertie à la même époque, alors qu'elle vivait encore chez son père Aÿ. De temps à autre, le prince me parlait de ce qu'il endurait à cause de sa

mission, ainsi étais-je plus ou moins au fait des événements, malgré mon isolement dans cette carrière, loin de Thèbes. Par ailleurs, ce fut lui qui me guida vers l'art véritable. Si mon père m'apprit le métier, mon seigneur y insuffla une âme. Il se consacrait à la vérité, que ce fût dans l'existence ou dans l'art. Ainsi fut-il rejeté par les hommes de ce monde matérialiste, qui ne pratiquaient que le langage de l'intérêt, qui tournaient souvent leur veste, qui se ruaient à toutes les agapes, comme des vautours et des corbeaux. Mon seigneur était d'une autre trempe. Écoute sa prière à son dieu :

*Ô Créateur du vivant et de l'inanimé,  
Donne à mon regard ta lumière,  
À ma poitrine ta joie,  
Et à mon cœur ton universel et suave battement.*

Écoute encore ses recommandations : « Méfie-toi des notions de l'art dans lesquelles les mortels veulent nous enfermer, me disait-il. Fais de ta pierre le creuset de la vérité. »

Et, lorsqu'il posait pour moi :

« Dieu a créé les choses telles qu'il voulait qu'elles soient, ne les bafoue pas. Transmets-les avec fidélité. Présente-les avec piété. Libère-toi de la crainte, de l'envie ou des faux espoirs. Sculpte tous les défauts de mon visage et de mon corps, afin que la beauté de ton style brille dans la vérité. »

Tel était mon seigneur et mon maître, l'homme qui ne prononçait jamais de formules éculées, qui était ébloui par tout ce qui est nouveau et vivant, qui déracinait les traditions usées, qui évoluait dans un océan d'inconnu, immergé dans le flot ivre de la vérité. Le jour où il accéda au trône, je lui redis solennellement ma foi et j'acquis le titre de grand sculpteur du pharaon. Quand son dieu lui ordonna d'émigrer vers une nouvelle cité, je m'y rendis à la tête de quatre-vingt mille artisans et ouvriers pour construire la plus belle ville qu'ait connue la terre, Akhétaton. Cité de la lumière et de la foi, aux avenues spacieuses, aux immenses palais, aux jardins verdoyants, aux entrelacs de canaux artificiels, chef-d'œuvre

d'art et de beauté qui fut assailli par la haine et devint la proie du clergé et du temps. »

Il se tut, ruminant sa profonde tristesse, songeant au chef-d'œuvre d'une vie qui s'affaissait peu à peu, promis à disparaître dans la poussière. Je respectai son silence jusqu'à ce qu'il le rompît de lui-même.

« Mon maître était artiste. Il excellait dans la peinture et la poésie, et s'essaya à sculpter la pierre de ses doigts longs et minces. Tiens, un secret que peu de gens connaissent : il sculpta un buste de Néfertiti qui était un miracle de réalisme et de beauté. Peut-être gît-il aujourd'hui dans son palais abandonné, à moins qu'il n'ait été détruit par des mains vengeresses... Le départ imprévu de son épouse creusa dans son cœur une plaie incurable. Par déception, il mutila l'œil gauche du buste, mais il épargna le droit, en mémoire d'un amour éternel et d'une foi solide que seul ébranla un ultime instant de désespoir.

Ils furent ensemble le symbole vivant d'un dieu à la fois père et mère. Leur union, qui s'appuyait sur un amour noble, résista aux assauts des événements. Comment Néfertiti put-elle l'abandonner au pire instant ? Pourquoi ne demeura-t-elle pas à ses côtés jusqu'à la fin ? Ses ennemis l'accusèrent de fuir le vaisseau qui coulait, afin de retrouver son rang au sein du nouvel État. Mais jamais elle ne sollicita quiconque, et elle resta cloîtrée de son propre gré, en ce palais qui devint sa geôle. Non, ma reine n'était point de ces opportunistes. Cependant, je crois que sa foi fut ébranlée par l'indifférence du dieu aux événements. Ainsi fuit-elle et le trône et son culte, dans un ténébreux moment de désespoir. Quant à mon maître, il ne changea rien à sa position. Comment en eût-il été autrement, puisque c'est à son esprit que le dieu s'était révélé et s'était fait entendre en l'appelant son fils bien-aimé ? Aucune autre voix ne pouvait l'atteindre, aucune opinion, aucun conseil, comme il se doit d'un homme vivant dans la vérité. Il ne fut pas vaincu. Nous le fûmes. Moi-même fus rongé par le doute, surtout lorsqu'on le pria d'abdiquer, et plus encore au moment où tous décidèrent de l'abandonner. Seul, il observait le drame, dans la sérénité et le silence.

« Tu les suivras, Bek, me dit-il lorsqu'il me vit.

— Nul n'a encore osé m'en donner l'ordre, Majesté, répliquai-je avec humeur.

— Mais tu partiras, Bek.

— Je resterai à vos côtés pour l'éternité, Majesté. »

Il répéta avec douceur :

« Tu partiras, bon gré mal gré. »

Je demeurai silencieux puis, de nouveau assailli par le doute, je l'interrogeai.

« Majesté, le mal pourrait-il triompher ? »

Je vis son visage se fermer, puis s'épanouir lorsqu'il répondit :

« Le bien n'échoue jamais, le mal ne vainc jamais. Mais nous ne voyons du temps qu'une infime portion. La faiblesse et la mort font écran entre nous et la vérité... »

Et il récita d'une voix douce :

*Tu vis en mon cœur,  
Nul ne te connaît mieux que ton fils  
Car tu lui as tout appris  
Et l'univers repose au creux de tes mains.*

Et de même qu'il ne trahit jamais sa foi un seul instant, il ne bafoua jamais sa loi la plus noble, l'amour. Même à l'heure où il vit la pyramide qu'il avait construite s'écrouler pierre par pierre, ses hommes se rallier à ses ennemis, et son épouse bien-aimée le quitter sans un mot d'adieu, même à cette heure néfaste, son cœur ne connut point la haine, lui, le roi qui s'élevait contre tout châtement, fût-il légitime, lui qui était épris des hommes, des animaux et des choses.

Vois ! Akhénaton commença son règne à une époque prospère où un vaste empire et un peuple aimant et obéissant lui étaient soumis. S'il avait voulu profiter du bonheur, de la gloire, des femmes, de la tranquillité, rien ne l'en aurait empêché. Mais il renia tout cela, se consacrant entièrement à la vérité, défiant les forces du mal, de l'égoïsme et de la cupidité. Il sacrifia le reste en souriant. Je lui demandai plus tard, lorsque s'acharnèrent sur son règne le mal et la barbarie :

« Majesté, pourquoi n'avez-vous pas recours à la force pour sauvegarder l'amour et la paix ? »

Il répondit avec un sourire :

« Les criminels n'hésitent pas à trouver mille prétextes pour assouvir leur coupable désir d'oppression et de sang. Je ne suis pas des leurs, Bek. »

Jamais je n'oublierai sa sollicitude lorsqu'il devina mon attirance pour Mout Nédjémet, la demi-sœur de Néfertiti. Il entreprit de nous unir par les liens du mariage, mais, comme elle refusait, il me consola en ces termes :

« Comme un rapace, elle attend son heure, à l'affût de sa proie... »

J'aurais voulu en savoir plus, mais il n'ajouta pas un mot...

À l'heure de la retraite, je décidai de demeurer à ses côtés, bien que toute la ville se fût résolue à fuir, et je trouvai un allié en la personne de Mérirê, grand prêtre du dieu unique. Mais le sage Aÿ s'interposa :

« Nous partons pour enrayer un insurmontable assaut et sauver la vie du pharaon. S'il était permis à quiconque de rester ici, ce serait à moi, son beau-père et son précepteur.

— En restant, ô sage, je ne change rien à rien !

— L'accord passé avec les prêtres stipule que le roi sera protégé de tout mal, à condition qu'aucun de ses fidèles ne reste dans la ville, hormis quelques serviteurs. »

Ainsi fus-je contraint de me joindre au convoi, le cœur déchiré, sentiment qui n'a cessé de me hanter. Le doute me torture encore, malgré les enseignements de mon maître. Il m'arrive d'invoquer mon dieu, mais il m'arrive aussi de cesser de prier.

À sa disparition, mon chagrin renaquit ; je pleurai tant que mes larmes tarirent. J'eus le sentiment qu'il n'était pas mort de mort naturelle, mais qu'il avait été assassiné par le biais de la sorcellerie ou de quelque autre arme perfide. Aujourd'hui je vis sans raison et sans joie, attendant le trépas comme l'attend ma splendide cité, livrée à la merci des prêtres et du temps. »

Tadoukhépa était la fille de Dushratta, roi du Mitanni et fidèle allié du trône d'Égypte de son vivant. Aménophis III l'avait épousée au crépuscule de sa vie, alors qu'il était âgé de soixante ans, tandis qu'elle n'en avait que quinze. À la mort de ce dernier, elle échut à Akhénaton lorsque en accédant au trône il hérita du harem de son père. Elle vivait aujourd'hui dans un palais, au nord de Thèbes, entourée de trois cents esclaves, et ce fut grâce à la recommandation d'Horemheb qu'elle me reçut. Elle se tenait dans une pièce au décor grandiose, campée dans un fauteuil d'ébène incrusté d'or. C'était une femme d'une quarantaine d'années, à la beauté frappante, avec une pointe d'arrogance et de majesté. Elle m'encouragea d'un sourire, puis entreprit de conter son histoire.

« Je vécus peu de temps au côté d'Aménophis III, et dans une atmosphère lourde de jalousie et de haine, médusée par l'auguste rôle que tenait la grande reine Tiÿ, quand des dizaines de femmes tout aussi capables étaient recluses dans le harem de mon père, le grand roi Dushratta. Je fus encore plus stupéfaite à la vue du prince héritier lorsque je le croisai dans les jardins du palais : c'était un être chétif et laid qui suscitait davantage le mépris que la sympathie. Lorsque la santé du roi se détériora, les envieux m'accusèrent d'en être responsable, alors qu'en réalité j'avais lu sa fin prochaine dans la pâleur de son visage flétri, dès la première nuit. Appartiendrai-je bientôt à ce misérable garçon ? m'interrogeai-je. J'étais persuadée qu'il valait mieux vivre auprès de son vieillard de père, car il était puissant et enjoué, et d'une vivacité que démentaient son âge et sa santé. Au sein du harem, nous évoquions souvent le prince héritier, et nous moquions de son engouement pour les arts féminins comme le dessin ou le chant, de son inadéquation flagrante aux affaires du trône et de son abstinence sexuelle

suspecte. Nous eûmes bientôt écho de son hérésie, des soucis que cela créait à ses parents, et des craintes angoissées dont bruissait le clergé. Ces nouvelles nous parvenaient sans toutefois nous affecter profondément, les soucis quotidiens des femmes l'emportant d'ordinaire sur les affaires d'État, sauf lorsque le roi mourut et que nous furent imposés de nouveaux rituels, bouleversement face auquel nous étions impuissantes. La vile créature monta sur le trône, au côté de Néfertiti qu'il avait épousée du vivant de son père, et le harem royal lui échut. Il nous entoura de prévenances, comme si nous étions des animaux apprivoisés, mais jamais il ne nous approcha, si bien que ces femmes venues de tant de différents pays sombrèrent dans la luxure et la perversion.

« Pourquoi nous néglige-t-il au profit de stupides querelles religieuses ? s'interrogeait l'une.

— S'il n'était pas impuissant, il ne s'occuperait pas de telles fadaïses », renchérisait une autre.

Cependant, la haine avait éclos dans le cœur de Néfertiti, et elle décida d'inspecter le harem sous prétexte de faire notre connaissance. Chacune de nous se doutait du véritable objet de sa venue, et c'était de me voir de près, moi dont la rumeur vantait la grâce et la jeunesse dans le palais. J'étais la seule à avoir son âge, à rivaliser de beauté avec elle, et à être mieux née, puisque je suis fille de roi quand son père, Aÿ, n'est qu'un plébéien qui fut le premier à clamer sa foi en la nouvelle religion, et le premier à se joindre aux ennemis du pharaon lorsque son soleil déclina. La nouvelle reine se présenta flanquée de deux rangées d'esclaves et nous salua une à une, par ordre d'ancienneté au sein du harem. Lorsque vint mon tour, et j'étais la dernière, elle me dévisagea d'un regard curieux auquel j'opposai un maintien à la fois courtois et rebelle qui ne manqua pas de l'inquiéter. Aussi en voulut-elle beaucoup à la reine Tiÿ lorsqu'elle conseilla au roi, son malingre de fils, de s'acquitter de son « devoir » envers ses femmes, et plus précisément envers Tadoukhépa, la fille de son allié le roi Dushratta.

Elle ne lui avait pas caché cette intervention, et Néfertiti entra dans une violente colère lorsque le pharaon se plia à la volonté de sa mère bien-aimée et décida de m'honorer de sa visite.

Comme le veut la coutume, je l'attendis dans ma chambre, étendue sur ma couche incrustée d'or, tout à fait nue, ne dissimulant rien de mes charmes les plus secrets. Il s'avança, vêtu du seul pagne court qui lui ceignait les reins, et il s'assit sur le bord du lit, souriant avec tact, arborant un calme contre nature.

« Aimerais-tu me donner un fils ? murmura-t-il.

— C'est de mon devoir, maître ! » répondis-je en luttant contre ma répulsion.

Une lueur chagrine traversa son regard.

« Mon premier et ultime devoir est de trouver l'amour, murmura-t-il.

— Serais-je moins désirable que l'amour ? m'écriai-je avec ferveur.

— Tu n'y es pour rien », éluda-t-il en me caressant doucement la main.

Puis il baisa mon front et s'en fut comme il était venu. Je ne révélai à personne la teneur de notre entrevue, et chacun pensa que Néfertiti avait pour le moins perdu la moitié du cœur du roi... Les jours s'écoulèrent, les passions s'embrasèrent, si bien qu'il fut décidé d'édifier une cité nouvelle, et quelques années plus tard nous nous installâmes à Akhétaton. Si chacun s'en réjouit, le harem, lui, fut relégué dans une aile du palais, livré à une existence oisive et humiliante qui incitait à la dépravation. Lorsque le bruit courut que le souverain prônait l'amour plutôt que le châtiment en matière de répression, officiers et concubines sombrèrent dans la luxure, au mépris de toute autre valeur. L'hérétique entreprit de prêcher sa religion dans les provinces de l'empire, et nous, ses femmes, nous astreignîmes à prier le dieu unique, sans avoir vraiment la foi, au point qu'il me sembla embrasser une religion sans croyants, régnant sur une communauté de faux dévots et d'ambitieux en mal de puissance, de prestige et d'argent. Je n'imaginais pas qu'une telle communauté pût se satisfaire d'un dieu unique, puisque chaque cité requiert une divinité particulière à sa nature, et toute activité humaine une divinité rompue à cette activité. Et comment les relations humaines reposeraient-elles sur l'amour ? Il ne pouvait s'agir que des errements d'un enfant mal

éduqué, corrompu par la passion que lui vouait sa mère. Akhénaton s'adressait à son peuple en lui récitant des odes que sa femme reprenait en chœur, et à notre vénéré trône se substitua une cour de poètes et de musiciens ambulants qui anéantirent la gloire des pharaons. Ce qui devait donc arriver arriva. Les malheurs affluèrent, longue nuit sans espoir de matin, et les drames se succédèrent à l'intérieur du pays comme dans le reste de l'empire. Seul mon père, courageux et loyal, résista âprement, tout en dépêchant plusieurs émissaires pour demander de l'aide, mais il tomba sur le champ de bataille, versant son sang pour défendre un roi stupide. Certains portèrent ce fou aux nues, déplorant que le destin se fût fourvoyé et eût mis sur le trône un talentueux poète. En réalité il s'agissait d'une créature étrange, ni homme ni femme, minée par un sentiment d'infériorité et d'humiliation, qui jeta son peuple dans l'opprobre, et qui en prêchant l'amour attisa au fond des cœurs les feux de la haine et de la corruption, et finit par déchirer la patrie et perdre l'empire. Néfertiti, son habile épouse, l'encouragea dans sa folie afin de s'emparer du pouvoir et d'assouvir ses pulsions libertines dans les bras de ses amants. Elle convainquit les foules qu'elle et son mari formaient un couple idéal, modèle d'amour et de fidélité, et ils s'embrassaient au vu et au su de chacun dans les rues d'Akhétaton ou sur les routes des provinces... Mais toutes les femmes du harem étaient persuadées qu'ils n'avaient jamais eu de rapports conjugaux, qu'il en était incapable, et qu'elle avait assouvi ses impétueux désirs avec Bek, le sculpteur, Horemheb, le chef de la garde royale, May le général, et bien d'autres encore, qui lui avaient donné six filles. Certaines esclaves murmuraient même que le pharaon n'avait jamais eu de rapports sexuels qu'avec sa propre mère, Tiï. »

Elle se tut, devinant ma stupeur, puis reprit :

« Nous tenions cela pour une indubitable vérité, et nous savions aussi qu'elle avait eu de lui une fille, qu'il ne pouvait avoir de relation sexuelle qu'avec elle, que Néfertiti le savait, et que cela fit naître entre les deux femmes une haine amère et éternelle. Le problème est qu'il est malaisé d'imaginer qu'un pharaon comme Aménophis III, un être qui a fait trembler le

monde, ait pu engendrer une créature aussi malingre, dérisoire et insignifiante. C'est pourtant la réalité qu'il te faut savoir et consigner. Si Akhénaton n'avait pas été l'héritier de la plus puissante lignée de notre histoire, il aurait erré, seul et méprisable, dans les ruelles de Thèbes, déblatérant ses fadaïses et s'exposant aux quolibets des enfants des rues. Il n'est pas étonnant de voir un idiot de cet acabit causer la ruine d'un empire, lorsque le hasard le hisse sur le trône ! Quant à Néfertiti, si elle n'avait pas su lui plaire, elle serait allée grossir les rangs des misérables prostituées de Thèbes...

Peu avant la fin, la reine mère vint à Akhétaton pour empêcher le vaisseau de sombrer, mais ses rapports avec Néfertiti devinrent houleux, celle-ci osant l'accuser d'être de mèche avec les ennemis du trône. Akhénaton, blessé par de telles calomnies, défendit avec fièvre sa mère et maîtresse, et Néfertiti, de rage, s'obstina dans ses dires et contre-attaqua au moment décisif en l'abandonnant brusquement, avant même que ses hommes aient décidé de le destituer. Elle tenta ainsi de s'attirer la sympathie du clergé, afin de retrouver une position prestigieuse au sein du nouvel État, et d'épouser peut-être Toutankhamon, mais les prêtres foulèrent aux pieds tous ses efforts, et n'eût été la sollicitude de son ancien amant Horemheb, ils l'auraient mise en pièces...

Tadoukhépa se tut, aux lèvres un sourire méprisant, puis conclut :

Telle est l'histoire de ce fou et de son absurde hérésie ! »

« Jamais je ne reniai mon dieu ni ne rejoignis les rangs des faux dévots et des opportunistes, et si je servis l'hérétique, ce fut avec l'accord du grand prêtre d'Amon, afin d'être son œil perçant au sein du palais, et sa main vengeresse en cas de nécessité. »

Ainsi parla Toutou – ancien vizir chargé de la correspondance sous le règne d'Akhénaton – en se défendant de l'accusation d'hypocrisie qui planait sur les hommes du défunt pharaon. Je l'avais rejoint dans la salle du temple où il était prêtre chanteur, fonction qu'il exerçait déjà à l'époque d'Aménophis III. C'était un homme de religion, au visage poupin, aux yeux protubérants, aux nerfs solides, qui me livra sans la moindre hésitation sa version du drame.

« Cette vieille famille s'est toujours distinguée par la grandeur de ses rois, et son prestige ne se ternit que lorsque Aménophis III associa au trône une épouse issue de la plèbe qui lui donna cet héritier stupide et fou. Ses puissants ancêtres avaient institué avec nous, le clergé d'Amon, une politique nouvelle. Ils avaient reconnu son pouvoir, sa vertu et sa supériorité sur tous les autres dieux, mais ils accordaient simultanément aux prêtres des autres divinités leur protection, afin de se garantir la loyauté de chacun et d'établir entre tous les prêtres de l'empire un équilibre qui affermissait la puissance et l'indépendance du trône. Cette politique ne nous plaisait pas, cependant jamais nous ne la méprisâmes ni ne nous rebellâmes contre elle, car elle n'entachait point notre prestigieuse position. Lorsque l'hérétique accéda au trône, la voie lui était toute tracée, et il aurait pu la suivre paisiblement en respectant la ligne de conduite de ses parents et grands-parents, mais le cafard se crut lion et le drame éclata. Il n'égalait ses prédécesseurs ni en force ni en sagesse. Il était conscient de sa

faiblesse et de la laideur de son androgynie, or nul ne jouit plus d'audace et de malice qu'un être humilié par la bassesse et brûlé par la haine, et il décida de faire table rase de toutes les divinités pour que seule prévalût l'image du roi. Puis il institua un culte qui en excluait tout autre, avec un dieu imaginaire en paravent de ses ambitions. Nous ne cessions d'entendre vanter les miracles de ce jeune prodige à l'intelligence précoce, jusqu'au jour où on nous rapporta l'anecdote du prétendu dieu qui lui était apparu et l'avait sommé de renier toute autre divinité. Je fis alors part de mes inquiétudes au grand prêtre.

« Il s'agit d'un complot qu'il nous faut tuer dans l'œuf ! » lui dis-je.

Mais cette hypothèse lui parut improbable.

« Ce sont la reine Tiÿ et le sage Aÿ qui en sont les instigateurs, insistai-je. Le garçon, lui, n'y est pour rien.

— Je ne récus pas la responsabilité de la reine Tiÿ, admit-il, cependant sa faute reste à prouver... Quant à Aÿ, nous n'avons rien à redouter de lui. »

Un grand prêtre étant par nature infallible, je dus me ranger à son opinion.

« Nous sommes donc confrontés à une créature possédée par Seth, l'esprit du Mal, repris-je, et il nous faut l'éliminer sans tarder.

— L'affaire est encore du ressort du roi et de la reine », tempéra-t-il.

J'étais certain que nous paierions cher le prix de nos atermoiements, et je priai mon dieu de nous secourir.

*Ô Amon, maître des impuissants,  
Toi qui fais taire le cri du pauvre,  
Lorsque dans ma détresse je t'implore,  
Tu viens me sauver.  
Ô Amon, ô maître de Thèbes,  
C'est toi qui délivres ceux qui se trouvent dans l'au-delà  
Lorsque nous t'invoquons,  
Toi l'omniprésent. »*

Puis Toutou fit le récit, que j'avais entendu plusieurs fois déjà, de la tournée du prince en province et de son intronisation.

« Ses hommes, reprit-il, prétendirent avoir foi en son nouveau dieu, afin de se ménager une position influente au sein du nouvel État. Ils churent sans aucune dignité et permirent à l'audacieux malin d'injecter son venin et de dilapider nos possessions. Leur trahison est inexcusable, et chacun d'eux est responsable de notre avilissement.

« Tout crime mérite un châtiment, implorai-je le grand prêtre. Il nous faut détruire Akhétaton et éliminer l'hérétique, sa femme, Aÿ, Horemheb, Nakht et Bek !

— Le pays ne peut endurer d'autre drame, objecta-t-il.

— Seul le sang saura nous gagner les faveurs d'Amon, insistai-je.

— Je sais mieux que personne ce qu'Amon veut de nous », trancha-t-il.

Je me tus, la poitrine bouillonnante de haine, persuadé qu'un crime impuni sanctifierait l'offense dans l'inconscient du peuple, ébranlerait la foi de ce dernier en la justice divine, et favoriserait une recrudescence du mal. Combien je souffrais de voir un criminel jouir d'une immunité tranquille et se mêler aux honnêtes gens comme s'il était des leurs ! Comment pouvions-nous protéger un être qui avait participé à notre déchéance ? »

Suivit l'épisode de la création d'Akhétaton, de l'exode vers la cité nouvelle, et de l'engouement du pharaon pour son rôle de prophète.

« Je vécus à ses côtés, reprit-il, officialai à sa cour, subis comme chacun sa folie, et appris à mieux le connaître. Lui qui aurait pu être musicien ou poète devint pharaon, et ce fut un désastre. Il décida dès le début de compenser son humiliante faiblesse par la fourberie et la malice, et de s'emparer de tous les pouvoirs. Comme s'il voulait prouver au défunt Touthmosis III que, malgré sa force et son habileté stratégique, il lui demeurerait inférieur. Il n'était pas vorace comme certains le crurent, ni fou comme d'autres alléguèrent, mais il jouissait d'une immense malice, don des faibles et des scélérats, et il joua son rôle à merveille. Il s'imagina pouvoir recréer le monde à sa guise, et il

vécut dans un univers qu'il inventa de toutes pièces, sans aucun lien qui le rattachait à la réalité, un monde avec ses lois, ses traditions, son peuple, et le dieu qu'il lui choisit en s'appuyant sur l'emprise que son auguste position exerçait sur les âmes. Voilà pourquoi son pouvoir s'évanouit au premier véritable choc avec la réalité, affaibli par la corruption, la rébellion et les assauts de l'ennemi, et les lâches l'abandonnèrent. On parla de plus en plus de sa prophétie et des incroyables faits et gestes qu'elle suscitait. Moi-même fus témoin de tels égarements lorsque je lui remettais en privé ses messages. Il était habité par une excitation surfaite et passait de l'état de conscience à un état de transe inconnu. Il adressait d'étranges discours à d'invisibles spectres, puis revenait peu à peu à lui, et nous parlait de son dieu qui ne l'abandonnerait jamais. J'observais du coin de l'œil les visages des fourbes qui l'encensaient, dont Aÿ, Horemheb et Nakht, et je me demandais s'ils croyaient vraiment à cette hérésie. Avaient-ils réellement succombé à ses ruses féminines ? Que non, chacun jouait le jeu pour parvenir à ses propres fins, et ils ne se découvrirent que lorsque la mort les menaça de toutes parts. »

Toutou me raconta alors la tension grandissante, la corruption des fonctionnaires, la souffrance du peuple, le déchirement de l'empire, les incursions hittites aux frontières, le sort de Dushratta...

« Une vague d'appréhension me souleva quant à l'avenir de l'empire, reprit-il, et je résolus d'assassiner le pharaon pour arracher le monde et la religion à ses méfaits. Je trouvai sans grand effort un volontaire qui se chargerait de le tuer lorsqu'il se retirerait, seul, dans les jardins du palais, peu avant l'aube, et l'homme serait parvenu à ses fins s'il n'avait été surpris au dernier moment par le chef de la garde qui lui assena un coup fatal et s'attira ainsi la malédiction divine pour l'éternité... J'eus donc recours à la sorcellerie, mais malheureusement pour le pays cela n'eut aucun effet, l'infâme ayant dû user du même stratagème contre moi. »

Toutou enchaîna sur la rébellion des provinces, la visite de la reine Tiÿ à Akhétaton, et la rencontre historique entre les prêtres d'Amon et Akhénaton.

« Lorsque le rusé mâtin désespéra de ses hommes, poursuivit-il, et apprit la décision du clergé d'introniser Toutankhamon, il nomma Séménékhkarê à la corégence. Cependant je parvins à neutraliser l'imposteur en usant de mes propres armes, et le palais résonna soudain de la nouvelle de la disparition de Néfertiti ! Le mal était donc vaincu, mais il avait distillé son venin en tous lieux. Le destin avait en effet conduit le roi à épouser Néfertiti pour notre malchance à tous. Il est vrai que c'était une femme d'une forte personnalité, d'une intelligence supérieure et d'une immense beauté, mais elle était comme lui malade d'ambition, et elle fit semblant d'adopter sa religion, alors qu'en réalité elle était aussi retorse et vicieuse que lui. Je suis convaincu qu'elle ne l'aimait pas, cela lui aurait été impossible, mais elle aspirait au pouvoir et au despotisme absolu. Peut-être est-ce là une autre preuve du rôle secret que joua ce renard d'Aÿ, lui qui recevait à certaines occasions d'importants tributs d'or, qui pleuvaient sur lui et son épouse Tiï depuis la terrasse royale, et que des esclaves transportaient dans des jarres jusqu'à son palais. Mais comment l'intelligente Néfertiti put-elle rester aveugle aux conséquences de la politique de son mari sur le pays et l'empire tout entier ? Crut-elle vraiment au message d'amour et de paix ? En vérité, je ne peux ni concevoir ni admettre une telle hypothèse. Peut-être avait-elle présumé des pouvoirs magiques du trône, en s'imaginant qu'ils la mettaient à l'abri du châtiment, du sabre et de l'armée des opposants. Elle comprit sans doute rapidement son erreur, mais craignant de perdre la confiance de son époux si elle lui révélait ses craintes, elle s'en remit au destin. Lorsque la cour abandonna le roi, elle l'abandonna aussi en se raccrochant à un ultime espoir, celui de se concilier l'appui de ses amants. Je pense qu'Horemheb tâcha de convaincre le grand prêtre de l'accueillir à Thèbes, mais il refusa et s'obstine toujours dans son refus. L'hérétique n'est plus, mais la reine respire encore dans sa prison, ruminant la tristesse et l'échec.

Aménophis III eût-il désigné pour lui succéder un de nos ennemis hittites, il n'aurait pu nous causer plus de tort que ce maudit hérétique. »

Tii, l'épouse du sage Aï, était une femme menue, aux traits délicats, qui resplendissait de santé malgré ses soixante ans. Aï l'avait épousée après le décès de sa première femme, la mère de Néfertiti, lorsque cette dernière avait un ou deux ans, et elle lui avait donné une fille, Mout Nédjémet. Plus tard, lorsque Néfertiti devint reine, elle choisit de nommer Tii première dame de sa suite. Si elle ne l'avait pas aimée, elle n'aurait pas agi ainsi. Cela prouvait donc que Tii avait entouré Néfertiti de ses soins et de son affection, et n'avait jamais été pour elle une marâtre au sens commun du terme...

Je fis part à mon hôtesse des informations que j'avais glanées jusque-là quant aux événements qui m'intéressaient, et précisai, affable :

« Si vous ne voyez rien à ajouter ni à rectifier, il est inutile de nous répéter. Je ne voudrais pas vous importuner ni abuser de votre temps.

— Je ne fréquentai guère le roi, commença-t-elle, bien que je fusse très proche de son épouse, et sans doute ne m'adressa-t-il la parole qu'en de rares occasions. Cependant un tel charisme ne s'oublie pas. Nous entendions souvent parler de lui par l'intermédiaire de mon époux, Aï, qui avait été chargé de son éducation. Son opinion sur le dieu Amon et son penchant pour Aton nous confondirent, et plus encore ce que l'on dit par la suite de sa découverte d'un autre dieu. En vérité, seules ma fille Mout Nédjémet et moi-même en fûmes déconcertées, car Néfertiti, elle, réagit différemment. Mais permets-moi de te parler d'elle : c'était une fille intelligente, à l'âme impétueuse, amoureuse de beauté, passionnée d'énigmes religieuses et d'une maturité précoce, à tel point que je prédis un jour à Aï qu'elle serait prêtresse !

Entre elle et Mout Nédjémet éclataient les querelles et conflits fugitifs naturels à deux jeunes sœurs, mais elle l'emportait toujours – je ne me souviens pas qu'elle ait jamais eu tort – et elle se réconciliait avec sa cadette comme un adulte le fait avec un enfant. En matière d'éducation, elle lui était si supérieure que j'en vins à redouter pour ma fille d'irréparables conséquences. Elle se mit à admirer les discours du prince héritier et à partager avec lui son engouement pour Aton, puis elle nous stupéfia en nous avouant sa foi en un dieu unique.

« Le prince blasphème ! s'emporta Mout Nédjémet.

— Il a entendu la voix de son dieu, rétorqua Néfertiti avec conviction.

— Et toi, tu blasphèmes aussi ! » s'écria-t-elle...

Elle avait une très belle voix, et combien nous nous réjouissions de l'entendre chanter !

*Que vais-je dire à ma mère,  
Moi qui chaque jour lui rapporte un gibier ?  
Aujourd'hui je n'ai pas jeté mes filets  
Ton amour m'a envoûté...*

Après sa conversion, elle se mit à invoquer seule dans le jardin son nouveau dieu, plus aucun de nous ne voulant l'accompagner de notre instrument, mais j'entends encore sa voix qui me parvint un matin dans ma chambre, tandis que je peignais ma chevelure :

*Ô Vivant !  
Ô Très Beau, ô Puissant !  
Par Toi triomphe la joie  
Et l'univers baigne dans la lumière...*

Ainsi notre demeure fut-elle la première à retentir des odes au nouveau dieu... Nous fûmes alors conviés aux festivités marquant les trente années de règne d'Aménophis III, et il nous fut permis d'emmener nos deux filles aux cérémonies données dans le palais du pharaon. Je les parai dans l'espoir de les voir séduire quelque noble prétendant, les vêtis de longues robes

transparentes, ceignis leurs épaules d'une courte cape brodée et les chaussai de sandales à lanières dorées. Nous pénétrâmes dans une salle aussi vaste que notre palais tout entier, illuminée d'une multitude de chandeliers, et où avaient été disposés en demi-cercle les sièges des invités, face au trône royal que flanquaient les fauteuils des hôtes princiers. De-ci de-là jouaient des troupes de musiciens et évoluaient des danseuses nues, tandis que des esclaves déambulaient dans la foule en agitant des encensoirs et en proposant les boissons et les mets les plus raffinés. Je parcourus des yeux le groupe des jeunes célibataires et, pensant à mes filles, jetai secrètement mon dévolu sur Horemheb, l'officier prometteur, et Bek, le talentueux sculpteur. Or je m'aperçus que bien des regards du fleuron de la cour convergeaient sur Néfertiti, qu'il s'agît d'Horemheb, de Nakht, de Bek ou de May, surtout lorsque les demoiselles de la noblesse furent invitées à se produire devant le couple royal. Ma bien-aimée dansa avec une grâce envoûtante et chanta d'une voix mélodieuse, digne d'une musicienne professionnelle. Peut-être cette nuit-là partageai-je la jalousie silencieuse de ma fille Mout Nédjémet, mais je me consolai en songeant que si Néfertiti se mariait, elle laisserait à sa demi-sœur le champ libre et lui permettrait de briller dans toute sa splendeur. Par curiosité, j'observai Néfertiti pour deviner où se portait son choix, et je fus stupéfaite de constater qu'elle était attirée de tout son être vers son maître spirituel, le prince héritier ! Je le dévisageai, atterrée par sa silhouette bizarre, par son androgynie délicate et étrange. Lorsque mon regard croisa celui de Néfertiti, elle murmura : « J'imaginais un colosse ! »

Mais sa fascination l'emporta sur sa stupeur... Elle ne se doutait pas du sort que lui réservait la destinée.

« Les prétendants ne tarderont pas à se bousculer à notre porte, dis-je à Aÿ lorsque nous fûmes rentrés chez nous. Prépare-toi !

— Les dieux dictent à chacun son destin... », répondit-il avec son calme habituel.

Un ou deux jours plus tard, Aÿ nous annonça que la reine Tiÿ désirait rencontrer Néfertiti. La nouvelle nous renversa.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? m'inquiétai-je.

— Peut-être veut-elle lui proposer une fonction au palais, suggéra-t-il après une courte hésitation.

— Tu dois sûrement en savoir plus !

— Comment pourrais-je savoir ce qui passe par la tête de la grande épouse royale ? » rétorqua-t-il.

Il se mit à chapitrer sa fille sur les règles de conduite à observer à la cour.

« Qu'Amon te bénisse et te guide ! l'encourageai-je à mon tour.

— C'est au dieu unique que je demande sa bénédiction et son aide, répliqua-t-elle d'un ton ferme.

— Garde-toi de dire des sottises en présence de la reine ! » gronda Aÿ.

Et Néfertiti s'en alla. Lorsqu'elle revint, elle était au comble de l'émotion et elle se jeta à mon cou en sanglotant. Quant à Aÿ, il dit simplement :

« La reine l'a promise au prince héritier ! »

La nouvelle fit chavirer nos cœurs et nos esprits. On en oublia notre jalousie et nos ressentiments. Voilà quelle nous ouvrait les portes de la chance et nous liait au sort de la royauté ! Son ombre protectrice s'étendrait sur nous et nous élèverait au-dessus du commun des mortels. Mout Nédjémet et moi la félicitâmes du fond du cœur. Elle entreprit de nous raconter son entrevue avec la grande épouse royale, mais j'étais si émue que je ne prêtai guère attention aux détails, aussi n'en ai-je plus souvenir... Qu'importaient les mots en regard du dénouement ! Les noces furent célébrées avec un faste comparable, selon la rumeur, à celles d'Aménophis III. Nous entrâmes dans la famille royale, et ma bien-aimée m'élut première dame de sa suite, fonction qui me hissait à la qualité de princesse ! Par cette union, Néfertiti et le prince devinrent une entité indivisible que seule la mort viendrait défaire. Elle partagea ses joies et ses peines presque jusqu'à la fin, prit en main les affaires d'État avec une maîtrise digne d'une femme née pour régner, et le soutint dans sa prophétie comme si elle avait été élue prêtresse par la voix même du dieu unique. Crois-moi, ce fut une grande reine dans tous les sens du terme. C'est pourquoi je fus sidérée d'apprendre qu'elle avait subitement quitté son époux au plus

dur de l'épreuve. Ce fut sans doute la seule décision qu'elle prit sans m'en avertir, et je me précipitai à son chevet pour me jeter à ses pieds, secouée de sanglots. Elle ne sembla pas s'émouvoir de ma détresse et me dit avec calme :

« Pars en paix...

— Ils l'abandonnent pour le sauver ! plaidai-je.

— Pars en paix, répéta-t-elle froidement.

— Et toi, maîtresse ? m'inquiétai-je.

— Je ne quitterai jamais ce palais », dit-elle avec simplicité.

J'ouvris la bouche, mais elle m'interrompit d'un ton péremptoire :

« Pars en paix, te dis-je. »

Je la quittai donc, et j'étais la plus malheureuse femme sur terre... J'ai longuement réfléchi à ce qui a pu la pousser à s'exiler ainsi, et je n'ai trouvé qu'une seule explication plausible, c'est que redoutant d'être témoin de la défaite du roi et de son dieu, elle résolut de s'enfuir dans un bref moment de désespoir, décidée à lui revenir lorsque tous les autres seraient partis. Et je ne doute pas qu'elle tenta de le faire, mais en fut empêchée par la force. Ne crois à aucune autre explication à ce sujet. Tu entendras des propos contradictoires, et chacun t'assurera de la véracité de sa version, quand seule la passion parlera par leur bouche. La vie m'a appris à ne faire confiance à personne, et à ne croire personne. Le temps passe, et je ne cesse de me demander si mon maître Akhénoton méritait une si malheureuse fin. Il était la noblesse, la loyauté, l'amour et la bonté, pourquoi le peuple ne s'était-il montré ni noble, ni loyal, ni aimant, ni bon envers lui ? Pourquoi s'était-il jeté sur son pharaon avec férocité, pourquoi l'avait-il déchiqueté comme s'il s'agissait d'un ennemi mortel ? Il y a quelques années, je l'ai vu en rêve étendu à terre, son sang jaillissant d'une plaie béante à la gorge, et j'ai eu l'intime conviction qu'on l'avait assassiné. »

Elle se tut, promenant alentour un regard chagrin, puis murmura :

« Nous avons eu le privilège de vivre aux côtés d'un être exceptionnel. »

Âgée d'une quarantaine d'années, mince et belle, avec des yeux de miel brillant d'intelligence, Mout Nédjémet m'apparut distante dès le premier instant, et je sus qu'existait entre nous un infranchissable fossé. Fille d'Aÿ et de Tiï, et demi-sœur de Néfertiti, elle vivait dans une aile du palais paternel qui lui était réservée. Son plus grand mystère était qu'elle ne s'était jamais mariée, malgré les nombreux prétendants qui s'étaient présentés.

À peine étais-je assis devant elle et avais-je lissé mes feuillets qu'elle se mit à parler.

« Le destin voulut que nous partagions le malheur d'Akhénaton l'hérétique. Mon père fut chargé de son éducation, et ramena chez nous ses idéaux et ses propos. Je m'en méfiai dès le début et doutai qu'il fût sain d'esprit, soupçons qui se vérifièrent par la suite. Néfertiti pensait tout autrement, et si mes parents se montrèrent surpris de cet état d'esprit, moi, il ne m'étonna pas. Elle avait toujours cherché à se démarquer par des attitudes qu'elle voulait provocantes, et adorait se livrer à des discussions houleuses avec les membres de son entourage. Il est vrai qu'elle était intelligente, mais elle n'était ni franche ni honnête, et c'est ce qui la séduisit dans le culte d'Aton, au détriment de celui d'Amon, et la conduisit finalement à rejeter toutes nos divinités et à adorer un dieu qui nous était inconnu. Je l'entendis un jour dire à notre père :

« Fais savoir au prince héritier que je crois en son dieu.

— Tu es folle, Néfertiti, et tu n'imagines pas les conséquences que cela peut avoir ! » la morigéna-t-il.

Je redoutais que son hérésie n'attire sur nous toutes les malédictions. Rien ne pouvait ébranler ma foi en nos dieux ancestraux, et elle demeurerait vivante en mon cœur. Certes, plus tard, je prétendis croire au nouveau dieu, afin de m'intégrer à la

famille royale et dans le but de mettre à profit cette auguste position pour défendre les divinités sacrées auxquelles j'avais juré fidélité... Je vis l'hérétique pour la première fois lors de la célébration des trente années de règne d'Aménophis III, et je m'étonnai de l'analogie frappante qui existait entre ses idées perverses et son physique ingrat, à la fois débile et hideux. Ne prends donc jamais au sérieux ce que tu pourrais entendre sur le noble amour qui liait les cœurs d'Akhénaton et de la grande épouse royale Néfertiti, car je la connais fort bien, je sais à quoi ressemblait l'idole dont elle berçait ses rêves d'adolescente, et il n'avait rien à voir avec ce garçon malingre, laid et impuissant, né mi-homme, mi-femme. Ils prétendaient vivre dans la vérité, mais lui vivait dans la folie, et elle vivait dans le mensonge et la trahison, n'aimant que le trône et le pouvoir. Elle révéla sa vraie nature lors de cette fameuse fête, galvauda sa beauté comme une fille de joie, et jeta ses filets sur Horemheb, mais il n'avait que faire d'une femme aussi vulgaire. Lorsque nous, les demoiselles de la noblesse, fûmes invitées à comparaître devant le couple royal, je dansai avec retenue et choisis un poème dédié au pharaon :

*Tu es nourriture et tu nous rassasies,  
Tu es étoffe et tu nous vêts,  
Tu es un ciel serein après l'orage,  
Tu réchauffes celui qui a froid...*

Quant à Néfertiti, elle atterra l'audience par sa danse indécente, ne ravissant que les vicieux – et dieu sait s'ils sont nombreux, puis elle entonna ce chant lascif :

*À ta santé !  
Bois jusqu'à l'ivresse,  
Ne te lasse pas du bonheur,  
Tu es venu tendre ton piège,  
Ouvrons-le ensemble,  
Seuls, toi et moi.  
Qu'il est doux de te sentir là !*

Mon père baissa la tête, ma mère balbutia quelque vague excuse, et les almées murmurèrent qu'une telle recrue ne les déparerait pas... À l'aube, sur le chemin du retour, elle rêvait de voir Horemheb frapper bientôt à notre porte, mais le destin nous réservait une autre surprise, à nous, à l'Égypte et à l'empire. La mâtine fut invitée à comparaître devant la grande épouse royale, et revint fiancée au prince héritier ! Je demandai à ma mère si celui-ci n'était pas tenu par la loi d'épouser une femme de sang royal, mais elle répondit :

« Lorsque le pharaon jouit d'un pouvoir indompté, la chose est sans importance, et si Aménophis III a accepté de marier son fils à une fille du peuple, c'est parce qu'il a lui-même agi ainsi auparavant... »

Puis elle m'embrassa et murmura à mon oreille :

« Sois raisonnable, Mout Nédjémet, il est clair que tu vaux bien mieux qu'elle, mais nous n'avons aucune prise sur le destin. Réjouis-toi d'être bientôt princesse et d'avoir le monde à tes pieds, pour autant que tu saches prouver à ta sœur ta loyauté !

— Je saurai être sage, affirmai-je avec franchise, mais je préserverai mon honneur et mon intégrité. »

Et c'est ce que je m'astreignis à faire, en ne m'écartant jamais du droit chemin... Lorsque je fus seule avec Néfertiti, je l'interrogeai :

« Est-ce qu'il te plaît vraiment ?

— De qui parles-tu, Mout Nédjémet ? fit-elle benoîtement, et bien qu'elle sût très bien de qui il s'agissait.

— De ton promis.

— Pour l'humanité, c'est un être miraculeux ! dit-elle avec emphase.

— Sera-t-il aussi miraculeux en tant qu'époux ? m'obstinai-je.

— L'époux est indissociable du prêtre ! » éluda-t-elle confusément.

Je lus dans ses pensées, comme à l'accoutumée. Elle lui disputerait le trône, à la fois reine et prêtresse, et triompherait sans peine de celui qui se vouait tout entier à la vie et à l'amour. Elle s'y employa en toute impunité – la virilité défaillante de son époux la disculpant devant sa conscience – en profitant de sa

politique fondée sur l'amour et le rejet du châtement et de la violence, à l'abri donc de toutes représailles de sa part, comme le reste des débauchés qui l'entouraient. L'impuissance relative et la perversion du pharaon me furent confirmées par les liens étroits que j'entretenais avec le harem. Là sont souvent révélées des vérités qui échappent aux plus proches des hommes d'État. Là, chacun se gaussait de sa sexualité. Là fut découverte la relation perverse qui existait entre lui et sa mère, la seule femme entre les bras de laquelle son impuissance cédât, et la seule qui lui eût donné une fille. Jamais nous n'avions connu de telle perversité, et j'acquis la certitude que les ténèbres guettaient notre pays. Je promis, en mon âme et conscience, de toujours demeurer fidèle à ma vérité... Aménophis III mourut, et Néfertiti succéda à Tiÿ dans le rôle de grande épouse royale. Nous vécûmes de tristes jours à Thèbes, puis nous émigrâmes à Akhétaton, la plus belle ville jamais construite de mémoire d'homme. Le destin nous gratifia dès lors d'années de joie, de triomphe et de paix. Les dieux se montrèrent cléments envers le pharaon, le laissèrent renier leur existence et saisir leurs biens, lui favorisèrent la victoire et lui accordèrent la sérénité, au point que tout ignorant pouvait croire que le nouveau dieu et son illusoire message d'amour et de paix allaient l'emporter. Je m'en inquiétai auprès de mon père dans l'intimité.

« Que font les dieux ? Pourquoi ne s'offensent-ils pas de ce qui leur arrive ?

— Ne répète pas les propos d'un clergé rancunier ! me tançait-il.

— Mais en la circonstance, quel est ton devoir, père ?

— Je n'ai nul besoin qu'on me rappelle à lui, Mout Nédjémet ! » rétorqua-t-il d'un ton méprisant.

Une autre fois, j'interrogeai Néfertiti.

« Ne fais-tu rien pour défendre ton trône ? »

Elle me répondit avec un enthousiasme qui ne me convainquit pas.

« Nous nous consacrons corps et âme au trône du dieu unique. »

Elle n'était pas honnête. Elle n'a jamais su ce qu'est l'honnêteté. Elle redoutait qu'en avertissant son mari des

conséquences de son obstination, elle ne perde sa confiance et l'incite à choisir une autre épouse qui la supplanterait dans son rôle de reine et de prêtresse. Or, au cours de mes prudentes investigations, je découvris un allié en la personne de Toutou, le vizir chargé de la correspondance, et un dialogue s'établit entre nous jusqu'à ce que nous eussions pleinement confiance l'un dans l'autre et qu'il devînt mon intermédiaire auprès du grand prêtre d'Amon. Ce fut une épreuve pénible que je subis dans le plus grand tourment. Je dus choisir entre ma loyauté envers ma nouvelle famille et ma fidélité au pays et aux dieux. Je choisis donc, et payai en souffrance et tourment le prix de ce choix. Ainsi me ralliai-je au parti adverse, au mépris de mon intérêt personnel et de mon bonheur familial.

Un jour, Toutou me dit :

« Le grand prêtre te somme de convertir la reine à notre cause.

— J'ai tenté de le faire bien avant qu'il me le demande, mais je me suis aperçue que la reine est aussi folle que l'hérétique. »

Devant un tel aveu, le grand prêtre dépêcha la reine Tiÿ à Akhétaton, puis il vint en personne sermonner une dernière fois les hommes de la cité. Toutou y était radicalement opposé. Il proposait de lancer l'assaut sans autre mise en demeure, de mettre tout le monde aux fers, et de brûler la ville parjure. Moi, je voulais gagner Horemheb, le chef de la garde royale, à notre cause, car il représentait la véritable force de la cité et avait toujours fait montre de fermeté et de droiture. Au fil des événements qui nous rapprochèrent, je perçus entre lui et nous une certaine communauté de vue, qu'il dissimulait par prudence, et je devinai sa soif d'une confiance mutuelle. Lorsque le spectre de la guerre civile se profila à l'horizon, je lui dis :

« Nous devons reconsidérer notre position. »

Comme il me lançait un regard interrogateur, j'expliquai avec franchise :

« Nous ne pouvons laisser l'Égypte se consumer jusqu'à être réduite en cendres.

— N'en as-tu pas parlé à ta sœur ? railla-t-il.

— Elle est aussi folle que le roi ! rétorquai-je avec une sincérité qui l'atterra.

— Et que proposes-tu ? s'enquit-il, soudain attentif.

— Tout est permis pour sauver l'empire ! » fis-je avec aigreur.

S'ensuivit le dénouement que tu connais. Un drame plus tragique encore que l'invasion des Hyksos survenue quelques siècles auparavant. Un drame né de l'accession au trône d'un pauvre fou qui exerça ses lubies au mépris des traditions sacrées de la royauté. Quant à Néfertiti, il ne fait aucun doute qu'elle fut plus coupable que lui, car bien qu'intelligente et retorse, elle ne se préoccupa que d'elle-même et de ses ambitions, et lorsque l'étoile d'Akhénaton ternit, elle l'abandonna aussitôt, prétendant ainsi se rallier à ses ennemis et se désignant *ipso facto* comme nouvelle souveraine. Mais sa ruse ne trompa personne, et elle s'enterra dans une noire solitude, pour y ruminer sa peine et ses regrets. »

La quarantaine, mince, la peau cuivrée, le regard assombri par l'épreuve subie, Mérirê vivait dans une modeste maison, sans compagnon ni serviteur, lui qui avait été un jour grand prêtre du dieu unique, à Akhétaton, ville de lumière. Je lui rendis visite dans son village de Dishasha, situé à plusieurs jours de marche au nord de Thèbes.

Lorsqu'il eut parcouru la missive de mon père, il me demanda en souriant :

« Pourquoi te donnes-tu tant de mal ?

— Pour découvrir la vérité, répondis-je avec franchise.

— C'est heureux de voir une personne au moins s'en préoccuper », fit-il en hochant tristement la tête.

Puis il ajouta :

« Je fus sans doute le seul à être arraché de force d'Akhétaton, lorsque j'eus refusé d'abandonner mon maître... La voix divine s'est tue et le temple est détruit, mais le temps n'a pas encore dit son dernier mot. »

Il promena longuement sur moi ses yeux châtons, puis reprit :

« Jeune, je me réjouissais d'avoir la chance d'appartenir à la cour du prince, car j'affectionnais comme lui les questions spirituelles, et nous étudiâmes ensemble le culte d'Amon et celui d'Aton. Il me fascinait, comme il fascinait beaucoup d'autres, et je fus ensorcelé par ses propos, émerveillé par la nature exceptionnelle de sa maturité précoce. Il me fit don du savoir qui ralliait à lui les cœurs de ses disciples, et me dit un jour : « Je t'aime, Mérirê... Aime-moi en retour sans compter ! »

Son amour s'infiltra dans mon cœur qu'aucun sentiment n'avait jamais atteint, et il m'accorda le privilège de partager sa retraite, sur les berges du Nil, chaque fois que je le voudrais. Elle était située à l'ouest du palais et surplombait le fleuve, tonnelle soutenue par quatre colonnes, ceinte de jujubiers et de

palmiers et jonchée d'une herbe luxuriante sur laquelle étaient disposés une natte verte et un coussin. Il se levait à l'aube, gagnait ce lieu pour y attendre le lever du soleil, et entonnait des chants en l'honneur de l'astre qui naissait à l'horizon des terres cultivées. Sa voix douce résonne encore en ma poitrine, irradiant tout mon être comme les volutes d'un parfum sacré.

*Tu brilles de mille feux sur le mont de lumière des deux,  
Ô Aton, ô vivant et premier à avoir été,  
Lorsque tu te lèves sur le mont de lumière d'orient  
Tu diffuses ta splendeur en tout lieu,  
Tu es beau, tu es grand,  
Tu scintilles par-delà toute chose,  
Tes rayons étreignent l'Égypte  
Et tout ce que tu as créé.  
Tu es loin, mais tes feux baignent intimement la terre...*

Il fondait d'émotion, et son beau visage ruisselait de lumière.  
« Il n'y a de vrai plaisir que dans la prière », soupirait-il lorsque nous nous promenions dans les jardins royaux.

Car sa vie ne manquait pas de déceptions.

« Mon père s'obstine à vouloir faire de moi un assassin, Mérirê ! » se plaignait-il.

L'échec de son expérience militaire ne laissait pas de lui infliger une douleur cuisante. Il se regardait dans un miroir ceint d'or pur et murmurait en souriant amèrement : « Ni force, ni beauté... »

Quant à la mort de son frère aîné Touthmosis, elle creusa au plus profond de lui une plaie béante qui ne se referma peut-être que lorsqu'il fut blessé plus cruellement encore par le décès de sa fille bien-aimée Mikétaton. Cette disparition le confrontait à l'image même de la mort, dans toute son obscure intransigeance.

« Qu'est-ce que la mort, Mérirê ? » me demanda-t-il.

Je demeurai coi, redoutant de lui donner une réponse dont la banalité l'aurait froissé.

« Aÿ lui-même l'ignore. Seul le disque solaire réapparaîtra à l'aube, mais Touthmosis, lui, ne renaîtra jamais à cette existence ! »

Ainsi déclara-t-il une guerre éternelle à la faiblesse, la laideur, la tristesse. Il poursuivit son chemin méconnu, tel un rayon de soleil, chaque jour dévolu à l'imminent éclat, jusqu'à ce matin où je le découvris dans sa retraite, à l'aube, pâle et le regard fixe, l'âme résolue, et où il me dit, sans me rendre mon salut :

« Le soleil n'est rien, Mérirê. »

Comme je ne comprenais pas, il m'invita à partager sa natte, et reprit :

« Écoute la vérité, Mérirê. La nuit dernière, je m'enivrai sans boire, par la seule force de ma méditation, et l'obscurité prit forme, complice et familière, comme une fiancée révélée. Une ivresse triomphante me fit tournoyer dans l'espace, et là, au cœur de mille et une chimères, la vérité se fit plus claire en moi que toute autre chose visible, tandis qu'une voix plus suave que le parfum des fleurs me parvenait qui m'exhortait : *Remplis de mon souffle la coupe de ton cœur, et chasses-en tout ce qui n'est pas moi. Je suis la puissance dont se nourrissent les forces de l'existence, je suis la source dont la vie jaillit, je suis l'amour, la paix et le bonheur, remplis de moi la coupe de ton cœur, et tous les suppliciés de la terre viendront y boire pour guérir leurs maux.* »

Si lumineuse était l'aura qui se dégageait de lui que je me renversai, ébloui.

« Ne crains rien, Mérirê, dit-il. Ne te dérobe pas face au bonheur !

— Un si vibrant éclat..., balbutiai-je, haletant.

— Viens vivre la vérité ! » m'exhorta-t-il avec une douce simplicité.

Je me redressai.

« Je suis avec toi pour l'éternité ! » promis-je.

Dès cet instant béni, il fut le premier prophète du dieu unique, mon maître et seigneur, le guide de tous ceux qui répondraient à l'appel divin.

« Je crois en ton dieu, lui dis-je.

— Très bien ! s'écria-t-il avec ferveur. Tu seras donc le premier grand prêtre en son temple. »

Il s'ouvrit de sa foi nouvelle à son entourage, sans rejeter immédiatement les autres divinités. Tant qu'il était prince, et sous la coupe de son père, il lui était impossible d'agir. Il s'y employa plus tard, de manière progressive, en dénonçant d'abord les faux dieux, puis en les neutralisant en les dépossédant de leurs biens pour les distribuer aux nécessiteux. Il épousa Néfertiti alors qu'il était encore prince héritier, et le mariage lui procura une joie immense, même si son plus grand bonheur lui vint de sa foi sincère en son dieu. Ce fut à Akhétaton que j'exerçai vraiment mes fonctions de grand prêtre du dieu unique, et lorsque mon maître ordonna la fermeture des autres temples, je m'en inquiétai.

« Tu défies un pouvoir qui exerce depuis longtemps une forte influence sur le peuple, de la Nubie au Delta, lui dis-je.

— Les prêtres sont tous des charlatans, rétorqua-t-il avec conviction. Ils asservissent les faibles, diffusent des sornettes, et font main basse sur les biens de la nation. Leurs temples sont des lieux de perdition et leurs cœurs sont ivres de matérialisme... »

« Je découvris ainsi en lui une force réelle, que son physique malingre démentait, et un courage dont ne pouvaient se prévaloir ni Horemheb, le chef de la garde royale, ni May, le général des armées aux frontières. Certains virent en lui une énigme insoluble, mais il était pour moi aussi limpide que la lumière du soleil. Il se sublima dans l'amour de son dieu et son dieu l'aima en retour. Il consacra sa vie à le servir, oublieux des conséquences, jamais ambigu dans ses décisions ni dans ses prises de position. Je ne m'étonnai point de son comportement lors de son célèbre voyage dans les provinces de l'empire, je ne m'étonnai point de son obstination à prêcher son message d'amour et de paix même en les circonstances les plus périlleuses, et je ne m'étonnai point de son ultime décision lorsque l'abandonnèrent ses proches. Il vivait dans l'intimité de son dieu et exécutait ses ordres, au-delà peu lui importait ce qui advenait de lui, et en effet, comment un être voué corps et âme à la vérité se serait-il préoccupé des stratagèmes des politiques ou

des ruses de l'armée ? Certains l'ont qualifié d'halluciné, de rêveur, de fou, mais c'était lui qui vivait dans la vérité, et eux dans l'illusion, le rêve et la folie, plongés dans les chimères d'un monde corrompu... Le trône ne l'intéressait pas comme un souverain ordinaire, et je me souviens que lorsqu'il fut appelé à régner, à la mort de son père, son visage s'assombrit et il me dit :

« Crois-tu que les affaires du royaume me distrairont de l'adoration de mon dieu ?

— Au contraire, répondis-je avec un enthousiasme sincère, tu es appelé, maître, à mettre la puissance du trône au service du vrai dieu, de la même manière que tes ancêtres ont été tenus de servir leurs prétendues divinités. »

Rassérééné, il murmura :

« Tu dis vrai, Mérirê, et de même qu'ils sacrifiaient à leurs dieux de pauvres malheureux, je sacrifierai au mien les forces du mal, brisant les chaînes qu'ils ont passées aux mains des impuissants. »

Il monta sur le trône pour engager la plus violente des batailles qu'ait jamais livrée un roi, mais en faveur de l'amour, de la paix et du bonheur des hommes, et il démontra en prenant un tel risque qu'il était dix fois plus fort que Touthmosis III lui-même. C'était Néfertiti qui réglait les affaires courantes, tandis que lui s'attachait à éduquer son peuple, afin qu'il mérite enfin la bonté divine et la noblesse humaine. Son charme se révéla plus puissant que jamais lorsqu'il prêcha son message de par les provinces. Le peuple l'adula, s'enivra à la coupe de ses mots, et jeta à ses pieds son amour tressé de fleurs et d'aromates... »

Mérirê se tut, et soupira profondément avant de poursuivre :

« Puis les nuages s'amoncelèrent, l'un après l'autre, poussés par le vent de la haine qui soufflait sur le pays et sur l'empire. Chacun les assumait selon la vigueur de sa foi, et mon maître, insouciant, répétait :

« Mon dieu ne m'abandonnera pas. »

Un jour, au temple, il me lança :

« Mes hommes me conseillent de transiger, mon dieu m'ordonne de croire en lui, qui dois-je écouter, Mérirê ? »

Cette question narquoise n'appelait pas de réponse... Mais lorsque la crise s'intensifia, ce fut au tour d'Horemheb de venir me trouver.

« Ô grand prêtre, tu es l'homme le plus proche du pharaon..., commença-t-il.

— C'est une des faveurs que m'accorde notre dieu, dis-je, présument de la suite.

— La tournure des événements oblige à une réforme politique, reprit-il avec franchise.

— N'écoute que la voix de la vérité ! » dis-je d'un ton ferme.

Il fronça le sourcil, comme irrité.

« J'espérais une réponse intelligente !

— Seuls se comprennent ceux qui croient », rétorquai-je sèchement.

Lorsque j'appris que les proches du pharaon projetaient de l'abandonner, sous prétexte de lui sauver la vie, je dis à Aÿ qu'il n'était pas question pour moi de renier ma foi nouvelle. Mon maître, lui, refusa d'un bloc de faire marche arrière, mais il avait conçu un plan pour éviter la guerre civile. Il avait résolu d'affronter seul le peuple et les armées rebelles, et avait toute confiance en son pouvoir de les ramener au bercail de la foi. Cependant les membres de sa cour étaient persuadés qu'il finirait par être tué et qu'eux subiraient le même sort en châtiment de leur loyauté. Tout le monde donc l'abandonna. On me contraignit à me joindre au cortège des exilés, et on ordonna à la garde de museler le pharaon par tous les moyens s'il s'entêtait à vouloir s'adresser au peuple. Ainsi fut fait. Il se retrouva seul, emprisonné dans son palais, abandonné de tous, même de Néfertiti, et il se désola de la fragilité d'une foi qu'il avait passé sa précieuse vie à insuffler et affermir. On nous raconta plus tard que la maladie l'avait frappé et emporté. En réalité, je crois plutôt que des mains assassines l'ont assailli dans sa solitude et ont ravi son âme pure et éternelle. Il est mort sans savoir qu'on m'a arraché à lui par la force, comme Néfertiti sans doute, dont je ne peux imaginer qu'elle l'ait quitté de son plein gré. »

Il s'interrompit pour soupirer à nouveau, me considéra longuement, puis reprit :

« Mais il n'est pas mort, il ne peut pas mourir, il est la vérité pérenne, l'espoir renouvelé, et il triomphera tôt ou tard. Notre dieu n'a-t-il pas juré de ne jamais l'abandonner ? »

Il se pencha sur un coffret, en tira un rouleau de papyrus et me le tendit en disant :

« Voici son message et ses chants, lis-les, jeune homme, nourris-en ton cœur avide de vérité, car tu n'as pas entrepris ce périple sans raison... »

Je rejoignis May aux confins de l'empire, où ses troupes étaient cantonnées. Chef des armées frontalières à l'époque d'Akhénaton, il continuait d'exercer cette charge avec une grande compétence. C'était un colosse dans la force de l'âge, aux traits graves, assez imbu de lui-même. Lorsqu'il eut parcouru le message de mon père, il s'écria avec émotion, heureux de pouvoir s'épancher :

« Cet hérétique, ce bâtard, dont l'excentricité fit ployer l'échine des meilleurs de nos hommes, fit taire les tambours de guerre et mettre en berne l'étendard de la gloire, pour que sa bouche de femelle au visage disgracieux déguisée en homme berce de chants et de musique le glorieux trône du pharaon ! Je fus contraint, moi qui étais chargé de défendre l'empire, de rester de glace, alors que les provinces se déchiraient, qu'elles tombaient aux mains des rebelles et de l'ennemi, et que les appels à l'aide de nos alliés fidèles se perdaient dans les nues. Ce dément bafoua notre honneur de soldats, nous fit la risée de nos assaillants, et la proie facile des bandits de grand chemin. J'eus la chance d'être indépendant de sa cour, et mon devoir ne m'imposait de revenir à Akhétaton que de loin en loin, or chaque fois je m'étonnai de l'aveuglement d'hommes comme Aÿ, Horemheb ou Nakht devant cet être immature et difforme, de leur stupéfiante dévotion à sa cause, autant au palais que dans les temples. Je demeurais fidèle aux dieux de mon pays, aux traditions dont nous avons hérité et, lorsque j'appris son hérésie, une violente colère me secoua, et je me promis de me joindre aux vrais croyants s'ils venaient à se rebeller contre lui. Le jour où furent prononcées la fermeture des temples et la dispersion du clergé, j'eus la conviction que la plus grande des malédictions allait s'abattre sur nous et frapperait le peuple tout entier, sans distinction entre braves et scélérats. Lors d'un de

mes séjours à Thèbes, le grand prêtre d'Amon vint me voir, une nuit.

« Vois-tu quelque inconvénient à cet entretien ? s'enquit-il.

— C'est un honneur pour moi, répondis-je avec une franchise qui l'étonna, et mon palais est à ta disposition. »

Il me remercia, puis reprit :

« Tu es de la génération des justes, May, vois comme le peuple a perdu l'honneur et la paix ! Les gens de notre province adoraient pieusement leur dieu, lui présentaient leurs offrandes, demandaient secours aux prêtres dans l'épreuve, et les prenaient pour guides dans la vie comme dans la mort. Aujourd'hui, ils ne sont que brebis égarées...

— À quoi bon gémir ! m'écriai-je avec colère. Ne vois-tu pas que notre devoir est de l'éliminer ? »

Il réfléchit un instant.

« Cela, objecta-t-il enfin, nous mènerait à une guerre destructrice.

— N'y a-t-il aucune solution ?

— Nous rallier ses proches ! martela-t-il avec conviction.

— Quel espoir ténu !

— Nous ne recourrons à un acte désespéré que lorsque nous aurons tout tenté, dit-il prudemment.

— L'armée frontalière sera à vos côtés au moment opportun », promis-je.

Mais le succès de la campagne de sédition fut long à venir. Le pays ne put éviter la catastrophe, et il ne nous resta plus qu'à sauver de la ruine ce qui restait à sauver. Beaucoup s'interrogèrent sur le secret de ce drame. J'affirme qu'il résulta de la faiblesse de l'hérétique, sa faiblesse physique et mentale. Sa mère le gâta à outrance, ce qui le rendit d'une sensibilité malade et souligna son infériorité par rapport à de brillants congénères comme Horemheb, Nakht ou Bek. Il dissimulait sa honte derrière un fin rideau de modestie féminine et de bonté impuissante, alors qu'il complotait traîtreusement contre tous les forts, qu'ils soient dieux ou prêtres, afin de faire le vide autour de lui, n'écoutant que la voix du dieu qu'il s'était choisi, et sa secrète force infinie. Par ailleurs, sa faiblesse se transmuta en un irrésistible attrait, et les courtisans affluèrent, non parce

qu'ils le redoutaient, mais parce qu'ils chérissaient sa tare. Ainsi les seigneurs de l'empire firent-ils mine de croire à sa prophétie, et lorsqu'ils se rebellèrent, il leur envoya des mots d'amour au lieu d'armées. Ainsi des hommes tout à fait sains d'esprit comme Aÿ, Horemheb et Nakht, et des femmes retorses comme Néfertiti adoptèrent-ils sa foi. Sa faiblesse fut l'appât qui attira à lui les hypocrites, les envieux, les voleurs et les pervers. Ils chantèrent en chœur dans son temple, dépossédèrent le clergé d'Amon de ses biens, exploitèrent les croyants, jusqu'au jour où le spectre de la mort les menaça. Alors ils l'abandonnèrent et se joignirent à ses ennemis en emportant leurs trophées. Aussi fis-je part de mes réticences au grand prêtre lorsque, la crise s'intensifiant, il voulut transiger.

« Ne va pas à Akhétaton, ne les préviens pas, laisse-moi les surprendre et les exterminer, afin que justice soit faite ! »

Toutou me soutint avec une ferveur redoublée, mais le grand prêtre était d'un tempérament rêveur et haïssait le sang.

« Nous avons assez souffert comme ça », objecta-t-il.

Je devinai ce qu'il avait en tête. C'était un homme rusé qui voyait loin. Il imagina sans doute que s'il me permettait de lancer l'assaut, et si j'en finissais avec l'hérétique et ses hommes, je me poserais en héros et aurais d'excellentes raisons de prétendre au trône. Alors aurait régné un roi puissant face auquel il n'aurait pas fait le poids. Il préféra donc préserver la paix et choisit d'introniser un jeune innocent qu'il modèlerait à sa guise au fil des ans. Aujourd'hui, le grand prêtre, Aÿ et Horemheb s'empressent autour du pharaon, à l'affût de ses défaillances. Ainsi vont les choses en Égypte où la loyauté n'a plus cours.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui vaut mieux qu'hier. L'hérétique, livré à sa faiblesse, a péri d'affliction, et la putain, elle, attend sa fin, seule dans les ruines de la cité impie. »

May avait achevé son récit, mais je me permis d'insister.

« Parlez-moi encore de Néfertiti !

— C'était une belle femme, née pour la prostitution, mais qui eut la chance de pouvoir exercer ses charmes du haut du trône. Ne crois rien de ce qu'on pourrait te dire de ses compétences, car si elle avait eu la moindre aptitude à régner, le pays n'aurait

pas succombé sous son joug à la corruption et à la ruine. Elle abandonna le roi au moment précis où il perdit son influence, mais ne parvint pas à se hisser sur la nouvelle barque en partance pour le pouvoir ! »

Mahou vivait dans un village, au sud de Thèbes, et travaillait la terre, lui qui avait été un jour chef de la police du pharaon, à Akhétaton. Âgé d'une quarantaine d'années, il était de stature robuste, avec un visage grossier percé de deux petits yeux au regard triste. Lorsqu'il sut l'objet de ma venue, il croisa les mains sur son crâne et commença, évoquant avec amertume les souvenirs qui affluaient :

« Dieu te pardonne, ô Égypte ! mais à la mort d'Akhénaton, les sources de la joie se tarirent... Notre amitié naquit grâce à un concours de circonstances exceptionnel – jamais un homme comme moi n'eût rêvé d'une telle chance. Simple soldat de la garde d'Aménophis III, j'apercevais de loin en loin le prince héritier dans les jardins du palais, or un matin je le vis s'avancer vers moi comme s'il me découvrait pour la première fois. Je me pétrifiai. Il me dévisagea longuement, au point que son regard sembla se couler dans mes veines et épouser le rythme de ma respiration.

« Quel est ton nom ? me demanda-t-il abruptement.

— Mahou.

— D'où viens-tu ?

— Du village de Fina.

— Que font tes parents ?

— Ils sont paysans.

— Pourquoi Horemheb t'a-t-il incorporé à la garde royale ?

— Je ne sais pas.

— Il choisit toujours les plus courageux. »

Je demeurai silencieux, le cœur débordant de bonheur.

« Tu es un garçon sincère, Mahou », reprit-il avec conviction.

Je choisis de me taire. Le plaisir me donnait des ailes.

« Accepterais-tu mon amitié ? me demanda-t-il soudain.

— Ce me serait un immense honneur, murmurai-je, éperdu de stupéfaction.

— Nous nous verrons souvent, l'ami ! » conclut-il avec un sourire.

Et il s'en alla.

L'anecdote est véridique. Ainsi choisissait-il ses hommes... Plus tard nous parvint l'écho de sa dévotion à Aton, puis celui de la révélation du nouveau dieu. Nous entendîmes s'élever ses chants, et mon cœur s'ouvrit à sa prophétie. Son charme puissant et mon amour profond se conjuguèrent pour m'attirer vers lui. Sans doute ne comprenais-je que peu de chose de ce que j'entendais, sans doute m'étonnai-je longtemps de ce dieu obscur qu'aucune statue ne représentait et qui prêchait l'amour et le rejet du châtiment, sans doute ne reniai-je point Amon, mais je crus par amour pour mon maître, le meilleur des hommes, le plus brave et le plus miséricordieux. Il vivait dans l'amour, pour l'amour, ne faisant jamais de mal à un homme ni à un animal, ne souillant jamais sa main de sang, ne punissant jamais quiconque. Lorsqu'il monta sur le trône, il me fit venir et me dit :

« Je ne t'oblige à rien qui te soit odieux, Mahou, tu gagneras ta vie d'une manière ou d'une autre, mais acceptes-tu de croire en un dieu unique et omnipotent ?

— Je déclare ma foi en ton dieu, maître, répondis-je sans hésiter, et j'affirme être prêt à mourir pour lui.

— Tu seras donc chef de la police, dit-il avec douceur, toutefois je ne te demande pas de sacrifier ta précieuse existence ! »

J'étais prêt à lutter contre le clergé lui-même, ce clergé qui m'avait pourtant bercé de ses prêches et nourri de son amour et de ses bénédictions dès ma plus tendre enfance. Cependant, tout le temps que j'exerçai cette fonction, jamais mon bras ne châtia personne, sauf une fois où le coup partit involontairement. Le jour de ma nomination officielle, il me fit la recommandation suivante :

« Que ton arme soit désormais un ornement. Soumets le peuple par l'amour comme je te l'ai appris, et à ceux que

l'amour n'aura pu soumettre, offre un surcroît d'amour et ils se soumettront. »

Lorsque nous arrêtons des voleurs, nous rendions les biens dont ils s'étaient emparés, leur attribuions une tâche aux champs, et leur transmettions notre message d'amour et de paix. Quant aux assassins, nous les envoyions travailler dans les mines, où ils pouvaient gagner leur vie tout en méditant sur leur sort, et à leurs heures de loisir nous leur enseignions la nouvelle religion. Nous dûmes souvent subir les assauts des mécréants et des traîtres, mais la ferveur du pharaon ne faiblissait jamais et il répétait : « Vous verrez bientôt l'arbre de l'espérance s'alourdir de fruits. »

Sa foi était puissante, profonde, provocante, inébranlable et pérenne, la foi d'un roi extraordinaire qui insuffla la joie à la cité de la lumière, et enivra de ses chants les cœurs des humains et des animaux. Il ne se comportait en rien comme ses ancêtres pharaons, et il priait dans la solitude, prêchait du haut de la terrasse du palais, chantait dans les temples, se promenait dans les rues d'Akhétaton avec son épouse, sans garde, se mêlant à la foule, brisant les barrières traditionnelles qui séparaient le roi du peuple, en appelant partout à la dévotion et à l'amour et, des vizirs aux éboueurs, chacun proclamait sa loyauté au dieu unique.

Or, un matin, un de mes subordonnés vint me voir et me dit :

« À en croire les rumeurs qui courent dans nos rangs, les nouvelles sont mauvaises ! »

Le voile se leva sur la corruption des fonctionnaires, les souffrances des paysans, la rébellion des provinces de l'empire. La vermine rampa hors de son trou et la trahison empoisonna les eaux du Nil. Mon cœur s'assombrit à la vue des soucis qui pesaient sur mon maître, cependant les événements ne firent qu'affermir sa résolution, sa foi et sa confiance dans la victoire. Sa dévotion à l'amour ne faiblit point, au contraire, elle en fut renforcée, comme si les ténèbres ne s'abattaient que pour mieux le faire renaître à la lumière prochaine. En ces jours noirs, un tueur à la solde des prêtres se glissa jusqu'à sa retraite pour l'assassiner dans l'obscurité complice, et il eût triomphé si je ne l'avais arrêté d'une flèche en plein cœur. Alarmé par cette

intervention, mon maître se précipita pour scruter le visage de l'assassin qui rendait l'âme, et il demeura un long moment silencieux, la mine sombre, avant de me dire d'un ton las :

« Tu as fait ton devoir, Mahou...

— Je sacrifierais ma vie pour mon maître ! m'écriai-je au comble de l'émotion.

— N'aurais-tu pu le capturer vivant ? s'enquit-il de la même voix lasse.

— Non, maître ! dis-je sincère.

— Les scélérats sont punis d'avoir voulu commettre un acte qui répugne au créateur, mais en échouant ils ont fait de nous des assassins ! soupira-t-il désespéré.

— Parfois, seul le sabre peut vaincre le mal ! m'écriai-je avec ferveur.

— C'est ce qu'ils croient, raila-t-il, et c'est la méthode qu'ils se sont employés à appliquer depuis l'aube des temps, mais ont-ils aboli le mal pour autant ?... » Puis avec une ivresse soudaine : « Quand les hommes verront-ils l'orient et l'occident sous une même lumière ? »

Les choses allèrent de mal en pis, les hommes de l'entourage du pharaon se révélèrent être des spectres vides, sans foi ni loi, que les vents d'automne dispersèrent, feuilles jaunies et sèches, et qui s'employèrent à mentir jusqu'au dernier moment, en abandonnant le pharaon sous le fallacieux prétexte de lui sauver la vie. Horemheb m'ordonna brutalement de quitter la ville à la tête de ma garnison, sans me laisser le loisir d'argumenter et sans même me permettre de faire mes adieux à mon maître. Je regagnai Thèbes, ployant sous le poids d'un remords qui ne m'a plus quitté, révoquai les officiers qui lui étaient demeurés fidèles, et retournai dans mon village, le cœur à jamais brisé. Des bribes de l'existence recluse de mon maître nous parvinrent de temps à autre, puis on nous annonça qu'il avait succombé à la maladie, et je ne doutai pas un instant qu'il avait été assassiné. Comment ce beau rêve s'est-il si vite dissipé ? Comment son dieu a-t-il pu l'abandonner après lui avoir fait entendre sa voix sacrée ? Comment, comment, ô monde insensé ? »

Il se tut, au comble de l'émotion, et je respectai un instant son silence avant de l'interroger.

« À votre avis, quel genre d'homme était-ce ?

— L'essence même de la bonté et de la pureté, répondit-il hésitant, mais je ne peux dire de lui davantage que ce qu'en révèlent les faits que j'ai rapportés.

— Et Néfertiti ?

— Elle était la beauté et la majesté faites femme.

— Les avis sont très partagés à son égard..., objectai-je après une courte hésitation.

— Je peux affirmer en tant que chef de la police que jamais elle ne commit de geste répréhensible, et bien que j'aie souvent surpris dans l'œil d'Horemheb, de Nakht ou de May certains regards concupiscent, lourds des plus vils désirs, à ma connaissance, elle les tint toujours à distance.

— Pourquoi, selon vous, a-t-elle quitté le pharaon ?

— Cela m'est encore une énigme, avoua-t-il perplexe.

— En ce qui vous concerne, il me semble que vous avez renié le dieu de votre maître ?

— Je ne crois plus à aucun dieu ! » rétorqua-t-il, la mine sombre.

De taille moyenne, le visage pâle veiné de rouge, la mine plus austère qu'aucun de ses semblables, Nakht devait avoir lui aussi quarante ans. Il vivait désormais dans la province dont il était originaire, au cœur du Delta. Descendant d'une vieille famille, il avait été vizir d'Akhénaton, et s'il n'exerçait aucune fonction au sein du nouvel État, on sollicitait de temps à autre son opinion, en cas de crise grave. Il m'accueillit en louant les liens anciens qui unissaient nos deux familles, puis il me donna sa version des faits en passant sur les événements que je connaissais déjà.

« Je t'avoue que je suis malheureux, dit-il. Car n'ayant pu assumer comme je l'aurais dû mes responsabilités, j'ai laissé perdre mon roi et l'empire s'est déchiré sous mes yeux. Je me suis retiré de la vie publique, mais mon cœur est lourd de soucis, et lorsque le chagrin m'écrase, je me demande quel homme était vraiment mon maître Akhénaton, celui que l'on appelle aujourd'hui l'hérétique.

Je fus, au même titre qu'Horemheb ou Bek, un de ses compagnons d'enfance, et quoi qu'on puisse dire de sa faiblesse, de sa féminité, de son physique étrange, il parvint à se faire aimer de nous et à forcer notre admiration pour la justesse de son intuition et sa maturité précoce. Il avait pourtant un point faible, que je découvris avant les autres, et c'était que les choses du monde réel ne l'intéressaient pas, l'ennuyaient même et l'indisposaient. Il considérait d'un œil narquois la vie quotidienne de son père et les rituels qui constituaient le noyau dur sur lequel s'appuyaient les coutumes sacrées du trône, comme le réveil à heure fixe, les ablutions, la cérémonie du déjeuner, la prière, l'audience des responsables et la fréquentation des temples, et il marmonnait : « Quel esclavage... »

D'une part il se jouait des traditions, comme un enfant gâté qui prend plaisir à se rebeller et à briser des objets précieux, et d'autre part il aspirait à découvrir le secret de l'univers et à dominer la vie et la mort. Ce désir s'intensifia lors du décès de son frère aîné Touthmosis. Son cœur se brisa, mais il résolut de rendre coup pour coup sans indulgence. Il jouissait d'une imagination fertile, si fertile qu'il finit par en être l'inconscient prisonnier. Nous aussi débordions d'imagination, mais nous savions qu'elle n'était que chimère quand il voulait appliquer ses fantasmes à la réalité. Ainsi le crut-on fou ou stupide. Or s'il n'était ni l'un ni l'autre, ce n'était pas non plus un être ordinaire. Jeune, il fut une source d'anxiété pour ses parents et le clergé, et l'objet de notre perplexité, nous, ses compagnons les plus proches. Il renia Amon, le dieu des dieux, adora Aton, puis nous révéla sa foi blasphématoire en un dieu unique. Je ne doutai point de sa sincérité, comme je ne doutai point de son erreur. Il était probablement sincère parce que c'était dans sa nature de l'être, cependant la voix qu'il entendit ne fut pas celle de son dieu, mais celle de son propre cœur. Eût-il été simple membre du clergé, cela n'aurait eu aucune importance, mais dans la bouche de l'héritier d'Aménophis III, un tel discours ne pouvait laisser indifférent. Au lieu d'étouffer cette voix mystérieuse, il se mit à prêcher autour de lui son message d'amour, de paix et de bonheur, et à s'attaquer à nos divinités, nos temples et notre glorieux empire. Puis le poète devint roi, le rêveur fit abstraction de la réalité, l'équilibre chavira, et ce fut le drame. Peu après son intronisation, il nous fit venir pour nous exposer sa nouvelle religion. Comme j'avais la ferme intention de la rejeter, je dis à Horemheb, dans l'espoir de le rallier à moi :

« Peut-être reviendrait-il de son égarement s'il se retrouvait seul ? »

— Il choisira d'autres subordonnés, bons à rien et sans expérience, qui conduiront le pays à sa perte.

— N'est-il pas probable que l'empire s'effondre, même si nous sommes là ? »

Il eut un sourire railleur.

« Il est trop faible pour se passer de nos conseils... » Puis, avec un haussement d'épaules et dans un murmure : « Il détient les mots, et nous, nous détenons la force... »

Ainsi déclarai-je me rallier à sa foi. Il me nomma vizir, et mes craintes s'évanouirent – ou presque. Je le voyais chaque jour, à Thèbes comme à Akhétaton, lui exposais les affaires administratives, financières et agricoles, ou les problèmes de sécurité, et il demeurait silencieux, laissant la reine, qui était d'une habileté extraordinaire, présider à la destinée du pays, tandis qu'il ne parlait que de son dieu et de sa prophétie, et des mesures nécessaires en ce domaine. Nous nous heurtâmes une première fois quand il voulut rendre publique sa position quant aux divinités traditionnelles et, lorsque je le mis en garde des conséquences d'une telle décision, il s'écria d'un ton réprobateur : « Quel homme de peu de foi ! »

Il m'entraîna vers la terrasse qui dominait la foule, assemblée sur laquelle il exerçait un charme magique, et il annonça sa résolution avec une brutalité effrayante. Or les acclamations du peuple retentirent jusqu'aux cieux, et il me sembla que je n'étais plus rien, et que cette carcasse malingre recelait une force inconnue qui nous laissait désarmés. Quant à Néfertiti, malgré sa sagesse, elle se pliait à la prophétie de son époux et s'en émerveillait comme si elle en était elle-même l'auteur, ce qui ne manquait pas de me stupéfier. Je me disais que cette femme était soit sa véritable sœur spirituelle, soit la plus habile actrice qu'ait jamais connue l'humanité, et je pense que s'il triompha, c'est parce qu'il ne rencontra jamais aucune opposition sinon la mienne. En effet, Horemheb ne se dévoila que lorsque la crise fut à son paroxysme, et Aÿ, son conseiller, l'encouragea constamment dans son hérésie en manifestant ferveur, piété et dévotion envers le nouveau dieu. Je dois t'avouer que j'accuse cet homme vil et retors d'avoir échafaudé un plan pour se hisser sur le trône, et voici selon moi comment il s'y prit. Chargé de l'éducation du prince héritier, il exacerba toutes ses faiblesses. C'est lui qui l'orienta vers le culte d'Aton, lui qui lui insuffla l'idée du dieu unique et la conviction d'en être le prophète. C'est lui qui fut l'instigateur de son mariage avec sa fille, bien qu'il le sût impuissant, et lui qui persuada cette dernière de faire

semblant de croire en ce nouveau dieu. Il se lia ainsi à la famille du pharaon, et s'imposa comme sage d'Égypte et conseiller royal. Puis il l'incita à renier nos divinités pour lui mettre à dos le peuple et le clergé, ce qui devait aboutir à l'isoler ou à le faire assassiner, si sa fragilité naturelle ne le tuait pas auparavant. Plus d'un facteur le désignait pour lui succéder sur le trône : il appartenait à la famille royale, il en était le conseiller, et il était assez âgé pour que les autres prétendants ne désespèrent pas de prendre un jour sa place. Sans doute avait-il également projeté d'épouser sa propre fille Néfertiti, afin d'asseoir sa légitimité et de permettre à cette dernière de demeurer reine. Ce point de vue ne relève pas de ma seule imagination, mais s'appuie sur ce que certains observateurs m'ont rapporté... Cependant son plan échoua, en raison d'abord de la loyauté du peuple envers son souverain, puis du fait qu'au plus fort de la crise le clergé choisit d'élire Toutankhamon. Toutefois, je demeure certain qu'Aÿ rumine encore ce vieux rêve.

S'il me fut impossible de me confier à quiconque, je m'employai à prodiguer mes conseils au roi.

« Il ne fait aucun doute que ton dieu est le dieu de la vérité, lui dis-je, et si tu lui ériges un temple dans chaque province, il finira par triompher, mais laisse au peuple ses divinités et épargne au pays les maux d'une guerre civile ! »

Il m'eût été plus facile d'ébranler les pyramides que d'influencer une décision d'Akhénaton, et il se contenta de me traiter à nouveau de mécréant. Cependant j'insistai, pour sauver la patrie de la corruption et l'empire de la ruine.

« Défendre son pays est un droit légitime, qui n'est pas incompatible avec l'amour et la paix.

— Même les Hittites finiront par se soumettre à la magie de l'amour, répliqua-t-il avec son étrange enthousiasme. L'amour est plus fort que le sabre de l'arrogance ! »

Lorsque de noirs nuages s'amoncelèrent à l'horizon, je convoquai le grand prêtre d'Amon et le général May, et leur dis :

« Il nous faut agir, ou nous perdrons notre mérite et notre honneur. »

Comme ils me regardaient, l'air interrogateur, je repris :

« Il faut que le clergé cesse d'attiser la rébellion à l'intérieur du pays, et que May conduise ses armées aux frontières pour sauver l'empire !

— Sans ordre du pharaon ? s'écria May.

— Absolument..., fis-je, très calme.

— Et après ? s'enquit le grand prêtre, lui qui de nous trois était le plus puissant.

— Lorsque May aura triomphé, nous demanderons au roi de rétablir la liberté de culte.

— Ce plan n'est pas très sage, objecta soudain le grand prêtre, car les chefs de garnison pourraient bien se rebeller contre May, s'ils apprenaient devoir combattre sans ordre du pharaon. »

Puis il fronça les sourcils et la colère empourpra son visage.

« Tu agis pour ton maître, Nakht, explosa-t-il, et non pour nous ! Sans doute t'a-t-il parlé du succès que notre campagne rencontre en province, et tu as décidé d'éloigner les troupes qui nous sont fidèles ! »

J'encaissai le coup avec rage, et je les quittai convaincu que chacun ne se préoccupait que de ses propres intérêts, que l'Égypte était perdue, livrée aux mains de bandits, et que la responsabilité de sa ruine incombait à chacun de nous, allié ou adversaire d'Akhénaton, et non à ce dernier qui au contraire avait peut-être entre tous la conscience la plus claire et les intentions les plus pures. Des traîtres s'étaient joués de lui et avaient élaboré un plan audacieux pour satisfaire sous sa protection leurs vils désirs et hériter par la suite de son royaume. Or il avait cru à leurs mensonges, et cette foi avait engendré une force insoupçonnée qui les avait dominés un temps, gagnant les cœurs avec un charme étrange, avant de voler en éclats sous les assauts d'une réalité dure et impitoyable, laissant libre cours aux drames, aux ruines et aux larmes. Ces insatiables opportunistes saisirent alors au dernier moment une bouée de secours, laissant leur admirable victime sombrer seul, lui qui ne voulait pas croire que son prétendu dieu l'avait vraiment abandonné. Tous jetèrent le masque, Aÿ et Néfertiti en tête, et si leurs destins différèrent, pas un ne fut puni comme il le méritait, sauf le malheureux hérétique, et dans une certaine mesure Néfertiti, dont le clergé rejeta le repentir factice. Quant

à l'Égypte, elle souffrit des erreurs de tous et compta ses innombrables plaies... »

Le vizir demeura un long moment silencieux, puis il murmura avec un désespoir profond :

« Telle est cette allégorie de la trahison et de l'innocence, à jamais entachée de mélancolie. »

Bantou avait été le médecin personnel d'Akhénaton et continuait d'exercer cette charge auprès de Toutankhamon. Âgé d'une soixantaine d'années, d'allure noble, on devinait en lui des racines nubiennes. Je lui rendis visite dans son fastueux palais, au cœur de Thèbes, et découvris un homme de nature placide mais énergique, à la voix posée, à la mise élégante. Il se mit à parler, livré au flot des souvenirs.

« Quoi qu'on ait dit d'Akhénaton, le souvenir de celui que l'on traite aujourd'hui d'hérétique réchauffe le cœur, ses talents défient notre mémoire, et on se demande si un tel homme a réellement vécu parmi nous. Voua-t-il vraiment son existence à l'amour ? Laissa-t-il vraiment derrière lui cet ouragan de haine et de rancœur ?... Je ne peux l'évoquer sans évoquer de même l'angoisse qu'il fit naître, dès son plus jeune âge, dans son entourage, proche ou lointain.

« Pourquoi est-il si faible, Bantou ? » m'interrogeait Tiÿ, la grande épouse royale.

Comme ce mystère me tourmentait ! Il n'était pas malade, mais il était maigre, frêle, pâle, et semblait ne pouvoir résister au moindre mal ni au moindre incident, au contraire de son frère, le beau, le solide Touthmosis. Il n'aimait ni le sport ni la bonne chère. Je priai Thot, le dieu de la sagesse, de me guider, moi, son humble serviteur. Rien n'y faisait, ni les infusions de plantes, bénies par des incantations à la déesse Isis, ni les amulettes dédiées à Thot, messenger des dieux. Mes craintes décuplèrent lorsqu'une année, à l'époque du khamsin, la maladie s'empara des deux frères et les cloua au lit, dans une même chambre.

« Vois comme ils sont pâles ! s'alarma Tiÿ.

— La poitrine est fiévreuse et le ventre distendu, dis-je après les avoir examinés. Il faut leur administrer un purgatif, puis

préparer un mélange de bière douce et de farine et le laisser reposer toute la nuit, avant de le leur donner quatre jours durant. »

Quatre jours n'étaient pas passés que le solide Touthmosis avait succombé, et que son malingre cadet était sauvé. Le pauvre garçon chercha son frère dans tous les recoins du palais, le cœur brisé. Et chaque fois qu'il me voyait, il me considérait d'un œil lourd de reproche et m'accusait :

« Tu as laissé mourir mon frère ! »

Il m'interrogea avec ferveur.

« Touthmosis ne peut-il revenir un jour, un seul jour ?

— Remercie les dieux de t'avoir sauvé, lui dis-je, mais de la mort, on ne revient jamais, et elle nous attend tous.

— Pourquoi ? s'écria-t-il d'une voix dure.

— Souviens-toi des odes que ton frère et toi chantiez, le consolai-je.

*Ceux dont on se transmet les dires,  
Où sont-ils aujourd'hui ?  
Ils semblent ne jamais avoir existé.  
Jouis de la vie pour que ton cœur oublie,  
Car Osiris n'entend point tes plaintes,  
Et jamais pleurs ne sauraient nous sauver  
Du royaume des morts.*

La tristesse le tortura longtemps, au point qu'il me sembla souffrir plus encore que sa mère de la disparition de son aîné. Un jour où je lui prodiguais mes soins, il me dit :

« Pourquoi tant d'efforts, puisque nous mourrons tous ? »

Un sourire effleura mes lèvres, et comme je poursuivais ma tâche sans répondre, il insista.

« Pourquoi souris-tu comme si tu ne devais jamais mourir ?

— Interroge Aÿ, ton précepteur, éludai-je.

— Il n'en sait pas plus que toi ! » fit-il, méprisant.

Sa maturité, en regard de sa maigreur et de son jeune âge, avait de quoi ébranler les âmes les plus aguerries. Je suivis son aventure spirituelle d'un œil attentif, plein d'une admiration sans borne, et songeais que ce jeune homme possédait un talent

mystérieux inouï, insaisissable, propre à semer le trouble, menaçant de par la force tapie en lui. Que lui réservait le destin s'il accédait un jour au trône de ses ancêtres ? Son énergie, autant que sa faiblesse, avait de quoi stupéfier. Il dormait peu, priait autant qu'un prêtre, lisait autant qu'un sage, et ne se lassait pas de poser des questions et d'argumenter. Son père s'irritait de cette attitude, et répétait avec amertume :

« Je suis sûr qu'il est bon à tout, sauf à régner ! »

Un jour où je le vis lancer au pharaon un regard qui me déplut, je le chapitrai.

« Tu comprends bien des choses, pourtant tu ne perçois pas encore la grandeur de ton père.

— La manière dont il s'empiffre me dégoûte ! » rétorqua-t-il avec humeur.

Il haïssait les êtres dominés par leurs appétits et, à moi qui pensais qu'un corps sain était à la base d'un esprit sain, il démontra que le contraire était aussi vrai, et qu'un esprit fort pouvait insuffler à un corps faible une force qui le transcendait. Je n'oublierai point ses propos railleurs.

« Tu te préoccupes du corps comme s'il était tout, disait-il, alors que la vraie puissance est tapie en notre âme. Elle est éternelle, tandis que le corps n'est qu'un support lâche, abject et obscène, qui se détériore rapidement à la moindre piquûre d'insecte... »

Puis il s'écria, comme s'il avait tout à fait oublié ma présence :

« Je ne sais pas ce que je veux, mais je brûle de vouloir... Sinon, que la longue nuit serait triste ! »

Il s'agenouillait dans l'obscurité, à l'affût du lever du soleil, et dès que la lumière brillait il rayonnait de bonheur. Jusqu'au jour où au flot lumineux de l'aube se joignit la voix du dieu unique, et où l'effroi balaya le cœur paisible de Thèbes.

« Ce n'est pas une brise de printemps qui souffle sur nous, me dis-je, mais la bise de l'hiver ! »

Le roi et la reine me convoquèrent.

« Qu'est-ce que c'est que cette voix, Bantou ? me demanda Tiÿ.

— Aÿ le sage est sans doute mieux à même de répondre à cette question, répondis-je perplexe.

— C'est le médecin que nous interrogeons ! insista le roi avec anxiété.

— Je ne connais pas d'esprit plus mûr que le sien, dis-je sincère.

— Se moque-t-il de nous ? reprit-il d'un ton sévère.

— Il est franc et honnête.

— On dirait que tu n'as pas d'explications à son comportement !

— C'est vrai, maître.

— Es-tu certain qu'il soit sain d'esprit ? reprit-il, la mine grave.

— Tout à fait certain, maître.

— Est-il possible qu'il s'agisse de la voix d'une puissance maligne ?

— Ce qui importe, c'est ce que dit cette voix, rétorquai-je avec franchise.

— Ce qui importe, s'écria-t-il furieux, ce sont les orages qui menacent de s'abattre sur nous ! »

Puis le prince épousa Néfertiti, et l'espoir renaquit, ses parents comme nous tous pensant que ces noces tempéreraient son exubérance et lui rendraient son équilibre et son sens pratique. Mais l'épouse se révéla prêtresse, et tous deux s'élancèrent sur la même voie jusqu'au bout, sans qu'aucune force au monde ne pût les arrêter. Aménophis III mourut, le prophète lui succéda, chacun sentit l'imminence d'un conflit, et les nerfs se tendirent à se rompre. Le roi me convoqua parmi d'autres, et me fit choisir entre croire à son dieu ou mener ma vie à ma guise, loin de sa cour. Je n'hésitai pas et proclamai ma foi en le dieu unique. Il m'était impossible de me séparer de lui et de me défaire de l'immense attraction qu'il exerçait sur moi, d'autant que j'aimais son dieu et que je le considérais personnellement comme le dieu des dieux, sans renoncer à ma foi en d'autres divinités, comme Thot, le dieu de la sagesse, dont j'utilisais les amulettes et les talismans pour combattre la maladie. Les événements que tu sais se succédèrent, et l'on construisit une cité en l'honneur du nouveau dieu. Nous nous y rendîmes en grand nombre, en chantant à pleins poumons, et le roi, transporté de bonheur, s'écria, le visage rayonnant :

« Nous sommes tes hôtes en cette vertueuse cité qu'aucune adoration profane n'a jamais souillée ! »

Nous coulâmes des jours heureux que nous souhaitions éternels sur cette terre. Je comparais chaque matin ce qu'on nous enseignait au temple avec les rituels dédiés aux anciennes divinités ou les versets du Livre des Morts, et je ne doutais pas un instant qu'une lumière limpide illuminait notre âme et l'enivrait de pureté divine.

Alors survint la mort de la très chère Mikétaton, et ce fut notre premier drame.

« Bantou, sauve ma fille bien-aimée ! » me supplia le roi.

Lorsqu'elle rendit l'âme, il éclata en sanglots, comme Néfertiti et beaucoup d'autres, et fit ouvertement reproche de sa mort à son dieu, au point que Mérirê, le grand prêtre, le rabroua.

« Cesse de pleurer, maître, ou notre dieu pourrait s'en offenser ! »

Mais il se répandit en lamentations, torturé par le chagrin et le remords.

« Ce ne peut être qu'un sort que nous ont jeté les prêtres d'Amon ! » s'écria Néfertiti.

Elle les accusait de la sorte chaque fois qu'elle donnait naissance à une fille et que s'amenuisait sa chance de donner un héritier au trône. Lui partageait sa peine et s'attristait de sa tristesse.

« N'as-tu donc aucun conseil à nous donner pour concevoir un fils ? m'interrogea-t-il un jour.

— Je fais tout ce qui est en mon pouvoir, l'assurai-je.

— Crois-tu à la malédiction du clergé ?

— Nous ne pouvons nier cette possibilité », admis-je à mon corps défendant.

Il réfléchit un court instant, puis déclara, la mine sombre :

« Le dieu unique aura beau triompher et illuminer le monde de bonheur, nous les humains subirons toujours le joug de nos petites misères ! »

Aussi se délesta-t-il bientôt du fardeau de sa peine pour s'immerger dans la lumière de la vérité... Lorsque les troubles s'intensifièrent à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, le grand prêtre m'envoya un émissaire secret qui, après avoir

évoqué mes années studieuses au temple d'Amon, me posa cette question :

« Pouvons-nous compter sur toi pour sauver la nation de la destruction qui la menace ? »

Je compris aussitôt qu'il me suggérait, en ma qualité de médecin, d'assassiner le roi, aussi répondis-je d'un ton catégorique :

« Ma profession s'oppose à tout acte de trahison. »

Je convoquai Mahou, le chef de la police, pour lui recommander de renforcer la surveillance des cuisines, cependant que les choses allaient de mal en pis... »

Bantou se tut, à l'affût d'un léger répit au cœur d'un océan de souvenirs pénibles. Me souvenant des propos contradictoires qu'on m'avait rapportés sur la vie sexuelle d'Akhénaton, et ne sachant si mon interlocuteur y ferait allusion, je finis par l'interroger, poussé par une irrésistible curiosité.

« Son corps, me dit-il, avait les caractéristiques réunies d'un homme et d'une femme, de même que ses traits, mais c'était bien un homme, capable d'aimer et de procréer. »

Une question me brûlait les lèvres et, malgré une longue hésitation, je finis par rassembler tout mon courage et demandai :

« Avez-vous entendu parler des rumeurs concernant ses relations avec sa mère ? »

Son visage s'empreignit de gravité :

« Oui, admit-il, tout comme toi. Mais à mon avis, il ne s'agit là que de calomnies. »

Puis, hésitant, et de plus en plus grave :

« Son problème fut d'être supérieur à tout autre humain, et de prêcher l'émergence d'un royaume divin sans affinité avec la nature humaine. On le jugea donc stupide, on le défia avec une virulence peu commune, et on s'acharna sur lui avec une rage misérable et une haine bestiale.

— Que pensez-vous de Néfertiti ? lui demandai-je encore, encouragé par son indulgence.

— Ce fut une grande reine tout à fait compétente.

— Comment expliquez-vous qu'elle l'ait abandonné ?

— Je n'ai qu'une seule suggestion, c'est que, incapable de supporter les coups qui s'abattaient sur eux, elle sombra dans la dépression et s'enfuit pour cacher sa détresse, repliée sur elle-même... »

Puis, reprenant le fil de son récit :

« Le drame se conclut par son issue fatale et on nous ordonna de l'abandonner. Je demandai à Horemheb la permission de demeurer à ses côtés en ma qualité de médecin particulier, mais il m'informa que le clergé avait décidé de me remplacer par un des leurs ! Cependant, il me permit de l'examiner avant mon départ, si je le souhaitais. Je me rendis aussitôt au palais, qui ne comptait plus que quelques esclaves et un groupe de gardes engagés par les ennemis du souverain, et je le rejoignis dans sa retraite solitaire où il priait en chantant de sa voix douce :

*Tu es beau... Tu es grand...  
Grâce à toi le cœur de l'homme vibre de joie  
L'arbre et la plante verdissent  
L'oiseau bat des ailes  
Et l'agneau bondit.  
Tu vis en mon cœur  
Et nul ici-bas ne t'a reconnu  
Sinon ton fils, Akhénaton.*

Lorsqu'il eut fini, il me regarda en souriant, et je baissai les yeux, le regard brouillé par les larmes.

« Comment as-tu réussi à venir, Bantou ? s'étonna-t-il.

— Ils m'ont permis d'examiner mon maître avant de partir, dis-je d'une voix mal assurée.

— Je vais très bien, m'assura-t-il avec calme.

— Tes fidèles s'indignent de devoir te quitter ! m'écriai-je, désespéré.

— Je sais lesquels partent de leur plein gré et lesquels m'abandonnent malgré eux... », me consola-t-il avec un sourire.

Je me penchai pour lui baiser la main.

« Il m'est pénible de te laisser seul !

— Je ne suis pas seul, mécréant ! » me tança-t-il doucement. Puis, avec une force revigorante : « Ils s'imaginent que mon

dieu et moi sommes vaincus, or mon dieu est invincible et il ne me trahira pas... »

Je le quittai, les yeux pleins de larmes, convaincu que le médecin choisi pour me remplacer l'assassinerait, et ravirait ainsi l'âme la plus noble qu'ait jamais abritée un corps humain.

Je sombrai dès ce jour-là dans une mélancolique solitude, à laquelle je n'ai jamais pu m'arracher. »

Je fus autorisé à entrer dans Akhétaton grâce à l'intervention personnelle du général Horemheb. Des postes de surveillance y étaient déployés à intervalles réguliers tout le long du Nil. Je traversai la moitié nord de la cité, du débarcadère au palais de la reine recluse, précédé d'un des soldats de la garde. Tout au long du chemin m'assaillit un flot d'images, émaillé de souvenirs précieux, entaillé par la stupeur, et sur lequel planaient, menaçants, les corbeaux de la destruction. Le tracé des avenues spacieuses disparaissait sous les amas de poussière, les tas de feuilles mortes des arbres desséchés, et les débris de bois arrachés aux portes et aux fenêtres par la furie des éléments. Les imposants portails étaient fermés, comme des paupières closes sur des yeux larmoyants, les jardins exsangues avaient perdu leur luxuriance et leurs couleurs, et il n'en restait plus que des racines racornies, aussi émaciées que des cadavres momifiés. Sur les édifices vacillants et les murs écroulés s'appesantissait un silence bruissant de sanglots étouffés ; au cœur de la cité culminait un impressionnant amas de gravats, vestige du temple du dieu unique dont les murs avaient autrefois résonné de l'écho des chants sacrés les plus mélodieux. Survivaient la mélancolie, la solitude et la peur, qui promenaient sur ce spectacle un regard haineux et vengeur, et y apposaient le sceau de la mort affublée de son masque d'éternel effroi. C'est en fin d'après-midi que nous atteignîmes le palais de la reine, à l'extrême nord de la cité, et il avait de loin un air altier, serti dans un halo de verdure luxuriante, mais triste cependant, avec ses croisées fermées, à l'exception d'une seule, dont la vue me fit tressaillir. Nous étions au cœur de l'automne, la crue gardait l'exubérance de ses débuts, et l'onde rouge sombre emplissait les lacs artificiels du palais. Mon voyage s'achevait, et mon cœur battait à se rompre, comme si je n'avais

entrepris cette aventureuse croisade que pour rencontrer cette femme esseulée.

Je me retrouvai dans une jolie petite pièce dont les murs étaient décorés de bas-reliefs épigraphiques sacrés, et au centre de laquelle était disposé un fauteuil d'ébène, supporté par quatre lions dorés, auquel faisait face une chaise du même bois, ornée de deux crosses d'or fin. Soudain, telle une apparition, l'étonnante femme surgit, vêtue d'une robe blanche transparente, mince, imposante et belle, l'allure fière malgré le fardeau de quarante années alourdies par l'épreuve et son issue fatale. Elle s'assit et me fit signe de prendre place, puis elle me considéra d'un œil placide qu'embellissait l'ennui. Elle commença par louer mon père, puis me demanda avec amertume :

« Comment trouves-tu la cité de la lumière ? »

Je baissai les yeux, fasciné par sa beauté, et comme je gardais le silence, elle commença son récit.

« Tu as entendu bien des choses sur le pharaon et moi-même, mais écoute aujourd'hui la voix de la vérité. Je suis née et j'ai grandi dans l'amour de la vérité et du monde, grâce à la sagesse de mon père Aÿ. Je ne souffris point de la mort de ma mère, survenue dans ma première année, car je trouvais en Tii un cœur débordant de tendresse, et devenant pour moi une mère adoptive plutôt qu'une marâtre, elle me gratifia d'une enfance heureuse. Sa sagesse était telle que la naissance de ma demi-sœur Mout Nédjémet n'altéra point ses sentiments à mon égard, et elle nous éleva comme deux sœurs aimantes et aimées, même si ma supériorité nous amena par la suite son lot de jalousie et de rivalité, sentiments qui finiraient par empoisonner nos relations. Tii demeura égale dans sa tendresse envers nous, du moins en apparence, et je l'en remerciai lorsque l'occasion m'en fut donnée, en la nommant première dame de ma suite, l'élevant ainsi au rang de princesse...

Un jour, notre père fit venir un de ces saints hommes qui lisent l'inconnu, afin de révéler les secrets de notre avenir.

« Tes deux filles siégeront sur le trône d'Égypte, prophétisa l'homme.

— Les deux ? s'étonna mon père.

— Les deux ! » répéta-t-il avec conviction, assez fort pour que chacun l'entende.

Nous demeurâmes un long moment perplexes, hésitant entre l'étrangeté de la prophétie de cet homme et notre foi en ses pouvoirs, puis je suggérai en riant :

« Peut-être que l'une de nous succédera à l'autre ! »

Tii, troublée par ce que sous-entendaient ces mots, rétorqua d'un ton ferme :

« Oublions tout ça, et remettons notre destin entre les mains des dieux ! »

Nous nous y attachâmes, mais l'oracle revenait nous hanter de temps à autre à l'horizon de nos chimères, jusqu'au moment où il fit brusquement irruption dans notre vie. La première fois que j'entendis parler d'Akhénaton, ce fut par la bouche de mon père qui avait été chargé de son éducation. Lors de nos réunions familiales, il citait d'un ton élogieux son intelligence et sa maturité précoce, et il nous dit un jour :

« Quel personnage étonnant ! Voilà qu'il défie les dieux et le clergé et ne croit plus qu'en Aton ! »

Or, à la différence de ma belle-mère et de ma sœur, ces paroles trouvèrent en moi un écho profond, car j'adorais moi aussi Aton, et j'admirais le rayonnement dont il baignait la terre et le ciel, quand les autres dieux se terraient dans l'obscurité des temples. Aussi déclarai-je avec innocence : « Il a raison, père, tout à fait raison. »

Ma mère et ma sœur s'offusquèrent de cette assertion, mais mon père répliqua en souriant :

« Notre but est de faire de toi une épouse accomplie, pas une prêtresse ! »

Mais j'étais née pour être prêtresse, mère et gardienne de la gloire séculière. Lorsque mon père nous parla pour la première fois de la révélation du dieu unique, nous en fûmes profondément troublés, les sentiments les plus extrêmes nous agitèrent, et le prince héritier s'attira force commentaires acerbes.

« Qu'en pensent le roi et la reine ? s'enquit Tii.

— Le palais traverse une crise sans précédent, commenta mon père, la mine sombre.

— Pourvu qu'on ne t'en croie pas responsable, toi son précepteur ! dit ma mère avec commisération.

— Ses parents connaissent leur fils, et savent qu'il n'est pas du genre à se laisser influencer par quiconque, si puissant soit-il.

— Il est fou, s'écria Mout Nédjémet, et il risque son droit au trône ! N'y a-t-il pas d'autre héritier ?

— Il n'a qu'une sœur aînée malade... », dit mon père.

Tout le temps que dura cette conversation, je me sentis tiraillée par des sentiments si violents que je craignis de m'évanouir. Le prince me semblait incarner une légende qui exerçait sur moi une irrésistible attraction. Mais j'hésitais à prendre parti et j'endurais mille tourments.

Or un soir, je surpris mon père à fredonner un des chants du prince.

*Tu es beau, tu es grand,  
Grâce à toi le cœur de l'homme vibre de joie,  
L'arbre et la plante verdissent,  
L'oiseau bat des ailes,  
Et l'agneau bondit.*

Je l'appris par cœur, avec une ivresse troublante, et me mis à le répéter en baignant mon cœur de son pur nectar. J'étais attirée vers l'être suprême comme un papillon vers la lumière, et le destin voudrait que cette quête me consume. La foi prit possession de tout mon être, avec force et douceur, procession qui scandait son refrain triomphant et promettait la sérénité et la paix.

« Ô mon dieu, murmurai-je, je crois en toi, pour l'éternité ! »

Je révélai ma présence à mon père, en reprenant son chant. Son visage se ferma.

« Tu écoutes aux portes ?

— Que penses-tu de la voix qu'il a entendue ? l'interrogeai-je, éludant ses reproches.

— Je n'en pense rien du tout, rétorqua-t-il froidement.

— Se pourrait-il qu'il mente ? fis-je dans un élan.

— Il ne ment jamais, concéda-t-il après un court silence.

— La voix est donc bien réelle ! »

Il sembla hésiter, troublé.

« Peut-être a-t-il rêvé... »

— Père, avouai-je résignée, je crois en ce dieu unique ! »

Ses traits pâlirent.

« Prends garde, Néfertiti ! Enfouis ce secret en ton cœur jusqu'à ce que tu l'y oublies ! »

Nous fûmes bientôt conviés à la fête du trône, comme tu le sais.

« Il faut que les jeunes nobles d'Égypte vous voient sous votre meilleur jour ! » déclara Tii.

Mais je ne voulais voir qu'un seul être, celui qui m'avait guidée vers la lumière de la vérité. Dans la vaste salle, j'aperçus plusieurs hommes avec qui j'aurais pu traverser l'océan de la vie, pour le meilleur et pour le pire, Horemheb, Nakht, Bek, May et bien d'autres, mais mon cœur ne voyait que mon maître. J'avoue que son physique me choqua profondément. J'avais imaginé une statue de lumière, or je le découvrais maigre, fragile, en un mot décevant. Mais je me remis bientôt de ma déroute passagère, j'oubliai ce physique pitoyable pour ne m'attacher qu'à l'âme qui y était enfouie et que le dieu avait élue pour lui confier son amour et sa prophétie, et je l'assurai en secret de mon éternelle loyauté. Il était assis entre ses parents et suivait les danses et les chants d'un air languide. Je ne le quittai pas des yeux, ce dont beaucoup sans doute s'aperçurent et qu'ils expliquèrent à leur guise, pour l'interpréter différemment plus tard, à la lumière des événements. Je ne puis oublier ce que ma sœur, succombant à un accès de jalousie, me lança :

« Tu t'étais fixé une cible, la voilà atteinte ! »

Je voulais qu'il me regarde. Et il me regarda. Ce fut un regard bref, et nos yeux se rencontrèrent pour la première fois. Son œil las s'apprêtait à glisser sur nous, lorsque soudain il s'arrêta, comme stupéfait. Il semblait émerveillé, ou intrigué, curieux de savoir qui était cette jeune fille qui le dévorait des yeux. Comme mon regard se coulait involontairement vers la reine, je la vis qui m'observait aussi, et mon cœur battit la chamade. Les rêves qui avaient tournoyé à l'horizon lointain de ma conscience n'auraient jamais caressé, malgré leur fougue, cette réalité-là et

la tournure que prenaient soudain les événements. Lorsque nous rentrâmes chez nous, ma poitrine frémissait d'un obscur espoir, tandis que Mout Nédjémet semblait en proie à une profonde affliction. Dès que nous fûmes seules dans ma chambre, elle s'exclama avec émotion :

« Voilà mes craintes confirmées !

— Que veux-tu dire ?

— Il est malade et fou ! »

Je compris aussitôt à qui elle faisait allusion.

« Tu as vu à quoi il ressemble, mais tu n'as pas sondé son cœur ! » objectai-je.

Or, dès le lendemain, Aÿ nous annonçait que la reine Tiÿ désirait me voir ! La nouvelle nous bouleversa, et nous échangeâmes des regards inquisiteurs.

« Sans doute tient-elle à exprimer sa satisfaction ou son admiration..., avança-t-il.

— À mon avis, elle veut t'incorporer à sa suite personnelle », se rengorgea Tiï.

Je partis, en compagnie d'Aÿ. On me conduisit jusqu'au boudoir de la reine, une pièce ouverte sur un patio. Lorsque je me fus prosternée à ses pieds, elle m'invita à m'asseoir sur un banc, à sa droite, et se mit à me dévisager, sans faire cas de mes états d'âme.

« Tu t'appelles Néfertiti... », commença-t-elle.

Comme j'opinais d'un hochement de tête, elle reprit avec douceur :

« Joli nom... »

Je sentis le bonheur irradier ma poitrine.

« Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

— Tu en fais plus !... »

Puis, sur un ton presque badin :

« À ton avis, pourquoi t'ai-je fait venir ?

— Pour me gratifier d'une faveur que je m'efforcerai de mériter, eus-je l'heur de répondre.

— Bien dit !... s'étonna-t-elle avec un sourire. Que t'a-t-on enseigné ?

— La lecture, l'écriture, le calcul, la poésie, l'histoire et la religion, en sus du savoir ménager.

— Que penses-tu de l'Égypte ?

— Elle règne sur le monde, et son roi est le roi des rois.

— Quelle est ta divinité favorite ? reprit-elle avec attention.

— Aton, ma reine ! avouai-je, redoutant de taire la vérité.

— Et Amon ?

— Il a bâti l'empire, mais Aton le parcourt chaque jour.

— Les débordements de l'âme n'ont guère d'importance, il te suffit de reconnaître qu'Amon est le plus grand des dieux.

— Je le reconnais, fis-je résignée.

— Réponds-moi franchement, ton cœur a-t-il connu l'amour ?

— Jamais, ma reine, dis-je sans hésiter.

— Personne n'a encore demandé ta main ?

— Beaucoup l'ont fait, mais aucun n'a su plaire à mon père. »

Elle me dévisagea un court instant, puis reprit :

« Que penses-tu des rumeurs concernant le désenchantement du prince héritier envers Amon ? »

Pour la première fois, ma langue se noua, et comme je demeurais silencieuse, elle m'intima d'un ton princier :

« Réponds avec sincérité ! »

Ma présence d'esprit me sauva.

« Quelles que soient les inclinations de son cœur, il lui faut maintenir les traditions auxquelles se tiennent le trône et le clergé.

— Bien répondu ! » dit-elle en souriant d'un air soulagé.

Puis, se redressant, avec un rien de coquetterie :

« Parle-moi du garçon de tes rêves... À quoi voudrais-tu qu'il ressemble ? »

J'hésitai, embarrassée, puis murmurai :

« J'aimerais qu'il ait la force d'un guerrier et l'âme d'un prêtre. »

Elle éclata de rire.

« Tu es très ambitieuse !... Et si tu devais choisir entre les deux ?

— Je choisirais le second.

— Vraiment ?

— Bien sûr, ma reine.

- Tu n'es pas comme les autres !
- Pour moi, il n'est pas de monde sans religion.
- Et est-il de religion sans monde ?
- Non », admis-je.

Elle se tut un long moment. Je dissimulai mon agitation grandissante.

« As-tu déjà vu le prince héritier ? demanda-t-elle soudain.

— Oui, ma reine. À la fête du trône.

— Et comment le trouves-tu ?

— Il irradie une force secrète qui le met en marge de ses semblables.

— Je voulais dire en tant qu'éventuel époux ! » précisa-t-elle, à mon immense stupéfaction.

D'abord muette de surprise, je finis par répéter sa question, et par bredouiller d'une voix chevrotante :

« Les mots me manquent, Majesté...

— N'as-tu jamais rêvé d'être reine ?

— Mes rêves sont à la mesure de l'humilité de mon cœur !

— Le trône ne te tente pas ?

— Il culmine à des hauteurs où mon âme n'ose s'aventurer. »

Elle observa un court silence, puis déclara :

« Je t'ai choisie pour être l'épouse du prince héritier. »

Je fermai les yeux sous la violence du choc, puis murmurai lorsque j'eus repris contenance :

« Mais il ne me connaît pas et il se désintéresse sans doute de ma personne !

— Le profond amour qu'il me porte fait qu'il se plie à toutes mes volontés », dit-elle avec superbe.

Puis elle poursuivit, hautaine :

« Je lui cherche avant tout une compagne adéquate, or en te voyant j'ai eu l'intuition que tu serais celle-là, et je crois autant à l'intuition qu'à la raison.

— J'espère ne jamais vous décevoir.

— Promets-moi de m'épauler sans restriction ni condition ! m'intima-t-elle, impérieuse.

— Je vous le promets, dis-je sans bien mesurer ce à quoi je m'engageais.

— Je suis sûre que tu sauras tenir parole. »

La gratitude me paralysait l'esprit, mais dès que je l'eus quittée j'eus l'impression qu'elle m'avait enchaînée, qu'elle représentait une force qu'on ne pouvait sous-estimer, et qu'elle serait toujours là à m'épier, de près comme de loin. Je me souvins alors du prince héritier, et j'eus la conviction que, si puissant fût-il, on ne permettrait pas qu'il devînt mon époux, et que je paierais cher le prix de la gloire. La nouvelle stupéfia et enivra les miens. Bien sûr, on imagine aisément les répercussions qu'elle eut au fond sur Mout Nédjémet, sentiments secrets que sa mère partagea. Mais la chance ruisselait sur nous tous et nous inondait de sa crue – même si chacun devait en bénéficier différemment – puisqu'en me promettant le trône, elle élevait mes proches à la dignité de membres de la royauté. Ainsi m'accueillirent-ils sous une pluie de baisers et de vœux les plus chaleureux. Je me souvins des prédictions qu'on nous avait faites, et me demandai si, la première s'étant réalisée, la seconde verrait jamais le jour. L'angoisse m'étreignit. Peut-être Mout Nédjémet s'en souvenait-elle aussi et affûtait-elle sa patience et ses aspirations ; cependant je résolus de chasser mes craintes. Mon père m'appela dans sa chambre et me dit avec tendresse :

« Tu fais aujourd'hui le bonheur de feu ta mère.

— Je l'espère », fis-je tristement.

Il sourit.

« Comment te sens-tu ?

— La réalité dépasse la fiction ! avouai-je, sincère.

— Jamais le destin ne t'accordera une meilleure chance d'être heureuse.

— Crois-tu vraiment que ces noces soient une garantie de bonheur ?

— Le trône t'apportera la gloire, dit-il avec tendresse, quant au bonheur, il relève de la sagesse du cœur.

— Comme tu as raison ! m'écriai-je, profondément émue.

— Je prierai pour ta réussite et ton bonheur », promit-il avec sollicitude.

Les préparatifs des noces s'achevèrent avec une rapidité inhabituelle, et les festivités, à la mesure de la gloire d'Aménophis III, furent sans doute un des ultimes agréments de

son existence. Tii m'accompagna jusqu'à la chambre lambrissée d'or, murmura à mon oreille quelques recommandations utiles, et m'installa sur le lit doré, simplement vêtue d'une robe de voile fin qui laissait deviner mon corps nu. Le prince héritier apparut bientôt dans l'encadrement de la porte, à la lumière des chandeliers qui brillaient aux quatre coins de la pièce. Il défit sa tunique, ne gardant qu'un pagne léger autour des reins, et s'avança vers moi d'un pas leste, l'œil vibrant de tendresse et d'amour. Il me mit debout sur le lit, étreignit mes jambes de ses bras nus, et murmura à mon oreille : « Tu es le soleil de ma vie ! »

Si toute mon âme jouit alors de sa lumineuse aura, mon corps se glaça et se recroquevilla devant sa silhouette étrange. Il reprit, avec une sincérité étonnante :

« Je t'ai aimée dès l'instant où je t'ai aperçue à la fête du trône, et je me suis hâté d'aller trouver ma mère pour lui faire part de mon désir de t'épouser... »

Puis, avec un rire heureux :

« Comme elle me reprochait de vouloir épouser une jeune fille dans les veines de laquelle ne coulait pas une goutte de sang royal, je lui ai fait remarquer qu'elle-même était plébéienne ! Elle a fait mine de me rabrouer, mais s'est empressée de te convoquer et m'a donné son accord sans tarder... »

Me souvenant qu'elle avait prétendu être à l'origine de cette démarche, je réprimai un sourire... Mais c'était à mon tour de parler, et de le faire avec sincérité :

« J'ai cru en ton dieu et en toi bien avant de te rencontrer !

— Grâce à Aÿ ! s'écria-t-il avec bonheur. Tu auras donc été sa première fidèle, Néfertiti !

— Et je serai la première à chanter sa gloire dans son temple, dis-je, afin de retarder encore le moment crucial.

— Je te le promets... » Puis il baisa mes lèvres et murmura : « Mais il te faut donner au trône divin un héritier ! »

Et toutes mes saintes aspirations s'évanouirent pour ne laisser place qu'au dégoût et à l'embarras...

Notre double vie de couple et de croyants s'écoula. Ma vie spirituelle ne cessait d'inonder mon cœur de lumière, au point que je m'attendais à tout instant à entendre notre dieu me

parler comme il lui parlait, et que dans sa générosité il accorde à l'un ce qu'il avait eu la bonté d'accorder à l'autre. Mais mon corps, lui, demeurait figé dans un désarroi silencieux. Il en porta bientôt les stigmates, ma santé s'altéra, mon teint jaunit, et ceux qui me voyaient se gaussaient de mon joli corps devenu si malingre. Or mon maître vivait dans la vérité, s'y dévouait tout entier, défiait pour elle les forces du monde entier, et il n'était pas de vice qu'il ne haït davantage que le mensonge. Je me demandai donc avec anxiété ce que je lui répondrais s'il me demandait un jour si je l'aimais. Je n'aurais pas le courage de le tromper, d'autant que j'avais appris grâce à lui à aimer la vérité et à honnir le mensonge, aussi préparai-je la réponse suivante : « L'amour viendra en temps voulu, pardonne-moi... Comme toi, je déteste mentir. »

Ces quelques mots détruiraient peut-être tous mes rêves, et sonneraient le glas de la gloire et de la lumière. Cependant, jamais il ne me posa la question tant redoutée, et il demeura sur ce point vaguement mystérieux, tandis que me consumait l'anxiété. Un jour la reine Tiÿ me convoqua dans son boudoir, se mit à m'examiner sous toutes les coutures et dit en souriant :

« Prends soin de toi, car la vie qui couve en ton sein appartiendra bientôt à l'histoire de ce pays.

— Prie pour moi, ma reine, dis-je, devinant qu'elle faisait allusion à un éventuel prince héritier.

— Tu as la vie devant toi, ajouta-t-elle, confiante.

— Je ne peux rien à ces choses-là ! m'écriai-je avec appréhension.

— Ne laisse pas la peur dominer tes pensées, me rabroua-t-elle.

— Je n'aspire point à ce qui ne relève pas des pouvoirs humains, me défendis-je.

— Une reine n'est pas un être humain comme les autres ! » rétorqua-t-elle.

Elle me désarmait, me privait de tous mes moyens de défense. C'était une femme forte et rusée, que mon père disait puissante à juste titre. Mon époux l'aimait de manière inquiétante, et il me semblait qu'elle me tenait encore enchaînée. Bientôt se répandit au sein du clergé la nouvelle de

la révélation du dieu unique et l'atmosphère se gâta. C'est à ce moment de notre vie commune que je découvris la force que mon époux dissimulait derrière son physique malingre. Je devinai la fermeté de son âme, la vigueur de sa détermination, l'intensité de son courage, sa capacité à relever tous les défis.

« Toutes les pierres des pyramides ne sauraient me détourner de mon but ! me dit-il un jour.

— Je suis à tes côtés pour le meilleur et pour le pire, promis-je, sensible à sa ferveur.

— Notre dieu ne nous trahira pas ! » s'écria-t-il.

Ses parents eux-mêmes ne pouvaient ébranler ses convictions. La reine me convoqua de nouveau, et ce fut un des jours les plus périlleux de mon existence.

« La grossesse te fait-elle oublier les malheurs de Thèbes ? me tança-t-elle.

— Ses malheurs sont les nôtres, rétorquai-je en fourbissant mes armes.

— Tes précieux conseils n'auraient-ils aucun effet sur lui ? s'enquit-elle, roublarde.

— Les recommandations divines sont les plus fortes, répliquai-je hardiment.

— Tu ne sembles ni triste ni inquiète », fit-elle avec appréhension.

Je brisai enfin mes chaînes.

« Je crois en ce qu'il prêche, ma reine ! »

Ainsi avouai-je la prédominance de mon amour du dieu sur mon amour du trône, et recouvrai-je ma liberté.

Ses grands yeux s'élargirent de stupeur.

« Tu crois vraiment en ce nouveau dieu ?

— Oui, ma reine.

— Mais alors, tu renies les autres divinités d'Égypte !

— Il est unique et omnipotent, affirmai-je avec ferveur.

— Le peuple n'a-t-il pas le droit d'adorer ses dieux ? demanda-t-elle avec un accent rageur.

— Le prince ne lui impose rien.

— Mais un jour il sera roi, et sera tenu de servir toutes les divinités !

— Nous ne servons qu'un seul dieu.

— Ne pressens-tu pas les conséquences d'une telle rébellion ! s'écria-t-elle.

— Notre dieu ne nous trahira pas, dis-je avec une conviction sincère.

— Ne m'as-tu pas promis de m'épauler sans restriction, ni condition ! rugit-elle, amère.

— Vous êtes ma reine, répliquai-je posément, cependant notre dieu est au-dessus de tout. »

Je regagnai mes quartiers, les yeux pleins de larmes, incertaine de mon destin, mais le cœur en paix. Le prince reçut peu après l'ordre de partir en mission dans les provinces de l'empire. La rumeur courut qu'on voulait par là le dompter et lui enseigner les réalités de la vie, en espérant qu'il reviendrait ainsi sur le droit chemin. Pour ma part, il me sembla que Tiÿ se vengeait de moi en me privant de mon époux peu avant ma délivrance. Ce départ me précipita dans les affres d'une épreuve à laquelle je n'avais jamais songé. Que se passa-t-il alors ? La lumière du monde s'éteignit, et le soleil lui-même ne projetait plus que son ombre. Je devins la proie d'une solitude terrible et étouffante que ne distrayaient plus les soins de Tiï, ni les chants et les danses des esclaves de ma suite. La morosité m'étreignit et m'enlisa dans son linceul.

Mon maître me manquait, où que j'aile, et quelle que soit l'heure du jour et de la nuit. Je n'avais jamais pensé qu'il occupait une telle place dans ma vie, or je découvrais qu'il était le secret de mon existence et la clé de mon bonheur, non seulement en tant que maître, mais en tant qu'époux et amant. Je pleurai de remords devant mon aveuglement et mon ignorance, et aspirai de toute mon âme à son retour, pour pouvoir enfin jeter mon cœur à ses pieds. Le palais connut alors des événements qui l'égayèrent un temps, puisque la reine et moi accouchâmes à peu de jours près, moi d'une fille, Méritaton, et elle de jumeaux, Séménékhkarê et Toutankhamon. Certes, lorsque j'appris que j'avais une fille, la déception et la tristesse m'accablèrent, et j'eus la conviction que ma situation allait s'affaiblissant devant la forte femme du palais. Le bruit courut dans le harem que j'étais victime du sortilège du clergé, et que jamais je ne pourrais avoir de fils.

À la même époque arriva à Thèbes Tadoukhépa, la fille du roi du Mitanni. Aménophis III avait entendu louer sa beauté et l'avait demandée en mariage sous prétexte de renforcer les liens fraternels qui nous unissaient à ce royaume allié. La reine Tiÿ devinait les véritables motivations de son époux, cependant ce qu'il y avait en elle de grande épouse royale l'emportait toujours sur les sentiments de la femme, et elle dominait avec une vigueur prodigieuse sa jalousie, en consacrant le plus clair de son temps à régner. Tadoukhépa fit donc une entrée fastueuse à Thèbes, escortée par trois cents esclaves. La nouvelle me divertit de ma solitude et de mon chagrin ; Tiï me décrivit longuement la beauté de la princesse et la magnificence du cortège royal, mais ajouta qu'aucun soleil ne brillerait jamais plus que le nôtre.

On raconta dans tous les coins du palais que le vieux roi usé par la maladie était tombé passionnément amoureux de la nouvelle venue – qui avait l'âge de ses petits-enfants, et qu'il vivait une énième lune de miel. Mais son répit fut de courte durée, car d'alarmants rapports concernant la tournée du prince héritier troublèrent bientôt sa sérénité et son bonheur. Convoquée par le couple royal, je fus choquée avant tout par la fragilité du roi, stigmaté d'une dévotion sans mesure à l'amour et à l'oisiveté. Il semblait toutefois acariâtre et féroce, et se mit à rugir :

« Quel jeune écervelé !

— Nous pouvons encore restaurer notre prestige en déployant nos armées aux quatre coins de l'empire, tempéra Tiÿ.

— L'insensé a perdu tous ses atouts de futur souverain, et il ne les recouvrera jamais, quoi que nous fassions. »

J'hésitai un bref instant.

« Ne peut-il séduire le peuple par sa bonté ? avançai-je.

— Tu es aussi folle que lui ! me vilipenda-t-il.

— Tu aurais pu le raisonner, renchérit la reine, roublarde.

— Comment aurais-je pu réussir là où vous-même avez échoué ? rétorquai-je en dissimulant mon émotion.

— Tu l'as encouragé, et tu l'approuvais ! » m'accusa-t-elle encore.

Aménophis leva une main vengeresse. « Désormais, il devra choisir entre la soumission ou la destitution ! »

Je replongeai dans ma détresse, consumée par le désespoir... Or, le matin suivant, Tiï me réveilla en murmurant à mon oreille :

« Le pharaon n'est plus, maîtresse ! »

L'angoisse oppressa ma poitrine. Je réfléchis à notre avenir et me demandai si le roi avait mis sa menace à exécution avant son trépas. Tiÿ avait-elle pu sacrifier ainsi son fils adoré ? Or, lorsque le corps fut remis aux mains expertes des embaumeurs, la reine me fit venir et m'annonça, les yeux rougis par les larmes :

« Sache que le clergé m'a proposé d'introniser Séménékhkarê ou Toutankhamon, et d'assurer la régence jusqu'à leur maturité. »

Je ne doutai pas en cet instant qu'elle voulût ainsi m'infliger le plus lourd et le plus cruel châtiment, et je murmurai, résignée :

« Tes décisions sont toujours dictées par la sagesse... Je m'y soumettrai.

— Tu es sincère ? s'enquit-elle d'un ton cassant.

— Comment faire autrement ? avouai-je avec la lassitude du désespoir.

— L'amour l'a emporté sur ta raison, et tu as rejeté chacune de mes propositions ! » persifla-t-elle.

Comme je soupirais profondément, trop anéantie pour parler, elle s'écria, railleuse :

« Contente ?

— Oui, Majesté, dis-je, la conscience en paix. Je hais le mensonge et j'agis pour la vérité.

— Me promets-tu de défendre à l'avenir la raison et les traditions ?

— Je ne le peux ! » murmurai-je, le cœur déchiré.

Prise d'une rage haineuse, elle s'écria :

« Tu mérites d'être châtiée, mais tu forces aussi mon admiration !... Vivez donc tous deux votre destin à votre guise, et que la volonté des dieux s'accomplisse ! »

Elle me congédia, le geste impérieux et la mine sévère, et je regagnai mes quartiers, heureuse malgré le deuil, pour couvrir de baisers le petit visage de Méritaton. Mon bien-aimé revint bientôt de sa tournée, silhouette mince et longue dont la féminité déchaînait les sarcasmes ; je me précipitai à sa rencontre et l'étreignis de toute la force de mon amour. Il me dévisagea un court instant, puis s'écria, radieux :

« Tu m'aimes enfin, Néfertiti ! »

Sa remarque me surprit, et me réconforta.

« Je t'ai aimé avant même de te voir », bredouillai-je.

Il sourit.

« Mais tu m'aimes seulement aujourd'hui comme une femme son mari ! »

Je gardai le silence, bouleversée par tant de perspicacité... Il alla se recueillir sur le corps de son père, avant l'inhumation, et lorsqu'il revint, les yeux rougis par les larmes, il soupira avec regret :

« La mort m'a toujours secoué... Et puis je ne l'ai pas aimé comme je l'aurais dû... »

Nous montâmes sur le trône dans un climat lourd d'expectatives et de menaces, mais bien vite le talent secret de mon bien-aimé se révéla tout-puissant. Il prêcha d'abord sa religion parmi ses hommes et leur intima de se convertir. Je ne doute pas que certains furent aussi sincères que moi, mais l'histoire établira que la plupart mentaient, ou que leur foi n'était pas assez forte pour justifier un sacrifice, à l'exception de Mérirê, le grand prêtre. Je sais aujourd'hui que la lucidité d'Akhénaton ne le trahit point et qu'il lut au fond de leurs cœurs, mais il demeura convaincu que l'amour seul lui garantirait finalement de rallier à lui ses fidèles, et qu'ils troqueraient avec le temps leur foi superficielle pour la foi véritable, à l'image de notre expérience conjugale. Or certains d'entre eux étaient persuadés qu'il était incapable de régner, et qu'ils lui succéderaient en temps opportun, j'ai nommé Horemheb, ainsi que mon propre père, Aÿ. Sache que ces réflexions ne relèvent pas de simples soupçons, mais de déductions pertinentes reposant sur des incidents ou des propos édifiants qui émaillèrent les années de crise. Voilà pourquoi je

fus soulagée de voir le clergé leur préférer Toutankhamon, bien que je ne fusse pas certaine que ces ambitieux aient renoncé pour autant, et qu'ils ne caressent encore le rêve de réussir, d'une manière ou d'une autre... Quoi qu'il en soit, et malgré le climat de tension qui troublait ce début de règne, nous étions heureux, Méritaton grandissait, et une autre promesse naissait en mon sein, fruit d'un amour sans partage, mon époux n'honorant jamais d'autre femme, bien qu'il eût hérité du harem de son père, et de Tadoukhépa, la jolie princesse du Mitanni.

Or, un jour, la reine mère annonça sa visite, et je pressentis quelque drame à venir. Mes craintes étaient fondées.

« Ô roi, lui dit-elle en ma présence, tu négliges ton harem !

— Je suis exclusif en amour comme en religion ! rétorqua-t-il en riant.

— Mais tu dois être juste, reprit-elle avec sérieux. N'oublie pas que Tadoukhépa est la fille de notre fidèle allié Dushratta, et qu'elle mérite ton attention, par égard pour son père... »

Ses yeux se posèrent sur moi, et je détournai le regard, au comble de l'émoi.

« Néfertiti, qui nous démontre chaque jour son aptitude à gouverner, se range sans doute à mon opinion... » ajouta-t-elle, finaude.

Je me murai dans mon silence, réprimant ma colère, tandis qu'elle continuait de gloser sur les devoirs des reines... Plus tard cependant, je ne pus résister au violent désir de visiter le harem, non par courtoisie comme je le prétendis, mais pour voir de mes yeux la jolie princesse. Jolie, elle l'était en effet, mais elle n'ébranla pas ma confiance en moi. Nous échangeâmes quelques formules de convenance, et nous nous séparâmes ennemies déclarées. Le lendemain, je rejoignis mon bien-aimé sous la tonnelle du jardin et l'interrogeai.

« Que comptes-tu faire du harem ?

— Je n'en veux pas, dit-il simplement.

— La reine mère ne se préoccupe guère de ce que tu veux ou ne veux pas, objectai-je.

— Elle est esclave des traditions ! s'emporta-t-il, la mine sombre.

— Tandis que tu en es le premier ennemi », martelai-je.

Il partit d'un rire heureux.

« Tu as raison, ma chérie ! »

Il me semble qu'eut lieu à cette époque-là ma rencontre éminente avec le grand prêtre d'Amon, à la requête de ce dernier, et par l'entremise de mon père.

« Maîtresse, commença-t-il, sans doute devinez-vous ce que j'ai à vous dire ?

— Je t'écoute, grand prêtre, fis-je sans ambiguïté.

— Le roi peut adorer le dieu de son choix, mais toutes les divinités, et à leur tête le dieu Amon, méritent son attention, reprit-il d'un ton presque suppliant.

— Nous ne désirons en léser aucune.

— J'espère vivement que Votre Majesté prendra notre défense si cela s'avère nécessaire, susurra-t-il.

— Je ne peux promettre que ce que ma loyauté agréée, répondis-je, sincère.

— Votre père était un des nôtres, lança-t-il au désespoir, et les liens d'amitié qui nous lient sont indestructibles !

— Je suis heureuse de te l'entendre dire ! »

L'homme s'en fut, et je ne doutais pas qu'il me vouait désormais une haine féroce. Le pharaon se consacra tout entier à sa prophétie, prêcha l'amour pour l'amour, dénonça la violence, la rancœur et le châtement, et allégea les charges des pauvres, au point que chacun crut voir s'installer en Égypte une ère nouvelle de bonté. Vint la naissance de Mikétaton, ma deuxième fille, et je perdis pour la seconde fois l'espoir de donner à l'empire un héritier. On reparla des sortilèges du clergé, mais mon époux, charmé par cette enfant dès le premier regard, me réconforta.

« Le prince héritier viendra à son heure, pas avant. »

La construction à Thèbes d'un temple dédié à notre dieu unique s'acheva, mais lorsque nous nous rendîmes en procession à son inauguration, des voyous à la solde du clergé obstruèrent notre passage en chantant à la gloire d'Amon. Le palais s'alarma de ce défi ouvert, et le pharaon harangua son peuple du haut de sa terrasse, avec une sévérité inhabituelle.

« Ô Thèbes, ville du péché et des pécheurs, refuge d'un dieu trompeur et d'un clergé pervers, dès à présent je te renie ! »

Le dieu unique lui ordonna alors d'ériger une cité nouvelle, et Bek partit à la tête de quatre-vingt mille architectes et ouvriers pour réaliser ce projet. Nous vécûmes dans la félicité de notre bonheur personnel, tandis qu'un climat de tension extrême nous cernait de toutes parts. Je donnai naissance à deux autres filles, soumise à la volonté contraire du créateur. Le moment venu, nous partîmes pour Akhétaton, accompagnés de Séménékhkarê et de Toutankhamon, la reine Tiÿ s'obstinant à demeurer à Thèbes, aux côtés des prêtres d'Amon, afin de maintenir le dernier lien entre le trône et le clergé.

Lorsque je découvris la splendeur de la cité de la lumière et l'unité qui se dégageait de son architecture harmonieuse, une vague de bonheur déferla sur moi et je m'écriai avec ivresse et innocence :

« Béni sois-tu, mon dieu, pour tant de beauté ! »

La ville fut inaugurée par une prière au temple, et j'entonnai les chants à la gloire du nouveau dieu, d'une voix plus suave qu'aucune autre en aucun autre sanctuaire, puis le roi fit son premier sermon universel, et assigna Mérirê à la fonction de grand prêtre. Le fleuve de la vie s'écoula, porteur des bénédictions de la félicité et de la victoire, jusqu'à ce jour où mon bien-aimé revint de sa retraite solitaire les traits marqués par la gravité et la détermination, et me dit :

« Notre dieu m'enjoint de n'adorer que lui en ce pays ! »

Je compris aussitôt ce que cela sous-entendait.

« Et les autres divinités ? »

Il répondit d'un ton ferme, l'œil luisant :

« Je vais donner l'ordre de fermer leurs temples et de saisir leurs biens. »

J'en fus réduite au silence.

« Tu n'as pas l'air contente, Néfertiti ? s'étonna-t-il.

— Tu défies tous les prêtres du pays ! dis-je à la hâte.

— J'en ai le pouvoir », rétorqua-t-il simplement, sûr de son fait.

J'hésitai un court instant.

« Ceci ne te conduira-t-il point à user de violence, toi qui prêches l'amour et la paix ?

— Jamais je n'y aurai recours, aussi longtemps que je vivrai !

— Et en cas de révolte ?

— Je distribuerai les biens du clergé aux pauvres, et je ne châtierai pas les rebelles, car je suis convaincu que mon peuple aspire à n'adorer qu'un dieu et à désertier les temples idolâtres. »

À ces mots, mes craintes s'envolèrent, et je l'embrassai en disant : « Ton dieu ne t'abandonnera pas ! »

L'ordre fut promulgué. Et contre toute attente tout se fit dans le plus grand calme. Grâce à notre dieu, et à l'ascendance du trône sur les âmes. Notre confiance s'affermir, ne sut plus de limites. Chaque après-midi, nous nous promenions aux rênes de notre attelage royal dans les rues spacieuses d'Akhétaton, à l'ombre des palmiers et des peupliers, au milieu d'une foule enthousiaste, sans escorte, renversant les barrières fictives dressées entre la cour et le peuple. Nous connaissions presque tous nos sujets, certains de vue, d'autres par leur métier, d'autres encore de nom ; l'amour l'emportait sur les vieilles peurs, et l'on fredonnait les plus suaves des cantiques sacrés.

« Je crains que vous ne discréditiez la royauté, murmura un jour Aÿ à mon oreille.

— Nous vivons dans la vérité, père ! » répondis-je en riant.

Nous partîmes en croisade dans les provinces de l'empire, prêchant sans répit le message du dieu unique, allant de victoire en victoire, au grand étonnement de nos adversaires – et de nos alliés –, et sans nous soucier de ce que Mahou, le chef de la police, nous rapportait sur les machinations secrètes des membres du clergé et les efforts assidus qu'ils déployaient pour nous mettre le peuple à dos. Le comportement de mon maître ne surprenait plus personne, tant il se confondait avec son univers sacré, tandis que j'en étonnais beaucoup qui finirent par ne plus voir en moi qu'une insoluble énigme. Car comment pouvais-je idolâtrer un être ainsi livré à son monde sacré, malgré ma connaissance parfaite de la réalité des affaires administratives et financières du royaume ! Sans doute ne croyaient-ils pas que ma foi et ma ferveur religieuses pussent égaler la sienne. Or je partageais sa vie dédiée à la vérité et croyais chaque mot que sa bouche sincère, jamais souillée par le

mensonge, proférait. Il me dit un jour où nous nous enivrons de notre triomphe absolu :

« Lorsque les esprits seront purifiés, les oreilles pourront enfin s'ouvrir à la voix divine, et chacun vivra dans la vérité. »

Tel était son rêve, que le peuple tout entier vive dans la vérité.

Mais à notre retour de voyage, nous trouvâmes Mikétaton clouée au lit, les traits déformés en un rictus que nous ne reconnaissons pas. Akhénaton s'agenouilla à son chevet et se mit à prier, tandis que j'entraînais Bantou, le médecin, dans un coin de la pièce et gémissais :

« La petite se meurt, Bantou !

— J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, avoua-t-il, désespéré.

— Ils jouent de leurs sortilèges pour me priver de la créature la plus chère à mon cœur ! » tempêtai-je, haineuse.

J'entendis mon bien-aimé invoquer son dieu avec ferveur :

« Ô mon dieu, ne fais pas d'elle l'outil de mon supplice ! Je l'aime, et ne pourrais vivre en son absence... Elle est d'une maturité précoce, sa vie entière te sera dévolue... »

Mais son âme échappa peu à peu à l'emprise de nos cœurs et s'envola bientôt vers la voûte étoilée. Nous nous effondrâmes aux pieds du jeune corps et sanglotâmes, livrés aux débordements de notre chagrin.

« Pourquoi, mon dieu ? balbutiait-il. Pourquoi me mettre à l'épreuve avec tant de cruauté injustifiée ? Pourquoi me prouver si violemment que je suis loin de te connaître, pourquoi me maltraiter, toi qui es miséricorde, pourquoi te montrer si sévère, toi qui es amour, si agressif, toi qui es conciliant, si ombrageux, toi qui es lumière, pourquoi avoir gratifié cette enfant de tant de beauté et tant d'intelligence ? Pourquoi nous avoir laissés l'aimer avec autant d'amour, et la préparer à te servir dans ton temple ?... »

Mais de nouveaux soucis nous arrachèrent à notre tristesse, litanie de désordres qui s'acharnaient sur l'intérieur et l'extérieur du pays, et dont tu connais les détails. Malheureux ceux qui guérissent de leur chagrin par la grâce d'un autre chagrin ! Nous reçûmes Nakht, notre vizir, qui nous dépeignit le drame dans toute son ampleur. Je ne nie point que ma

détermination fut ébranlée par l'affliction, et que l'angoisse m'assaillit, mais mon maître, lui, demeura aussi inflexible dans la tempête que la plus haute des pyramides. Il répétait avec une confiance infinie :

« Mon dieu ne m'abandonnera pas, et rien ne saurait me détourner de mon message d'amour. »

Sa force extraordinaire me revigora, mon âme triompha de mes appréhensions et de mes doutes, et je regrettai ma faiblesse passagère. Lorsque la situation s'aggrava, la reine Tiÿ vint à Akhétaton et, après avoir consulté nos hommes dans son palais du sud de la cité, elle nous demanda audience.

« Le ciel est lourd de nuages... », commença-t-elle.

Elle nous dévisagea tour à tour de son œil fier et arrogant.

« J'ai arraché à tes subordonnés la promesse de t'être loyal en toutes circonstances et en tous lieux...

— Doutiez-vous donc d'eux ? m'étonnai-je.

— Les épreuves que nous traversons nous obligent à nous armer de certitudes ! me tança-t-elle.

— Mon dieu se gausse de ces épreuves, rétorqua Akhénaton.

— Nous courons à la guerre civile ! s'écria-t-elle d'une voix dure.

— Mon dieu ne m'abandonnera jamais, éluda-t-il, sûr de lui.

— Je n'ai pas le droit de parler au nom des dieux, ils me sont par trop supérieurs, et je suis bien trop infime, cependant je sais ce qui se trame en ce bas monde.

— Mère, dit-il tristement, tu n'as pas la foi.

— Ne me parle pas de mes rapports avec l'inconnu, parle-moi en tant que roi et écoute-moi qui fus reine, je te dis d'agir avant qu'il ne soit trop tard. Tu as à ta disposition l'armée des frontières sous le commandement de May, ordonne-lui de la déployer dans l'empire. Il te reste aussi ta garde personnelle et ta police, lance-les à l'assaut de la corruption et des traîtres. Hâte-toi avant de perdre tout pouvoir !...

— Je n'ordonnerai jamais qu'une seule goutte de sang soit versée ! fit-il d'un ton cassant.

— Ne me fais pas regretter de t'avoir hissé sur le trône ! supplia-t-elle, au désespoir.

— Le trône ne m'intéresse qu'en tant que moyen de servir mon dieu ! » tempêta-t-il.

Tiÿ se tourna vers moi.

« Parle, reine, car je ne t'ai choisie peut-être que pour cet instant-ci ! »

Je répondis avec la même ferveur que mon maître.

« Majesté, notre dieu ne nous abandonnera pas ! »

Son visage ridé s'assombrit et elle s'écria avec rage :

« Le destin l'emporte, que règne la folie !... »

Elle quitta Akhétaton, malheureuse et souffrante, et avait à peine regagné Thèbes qu'elle rendit l'âme, le cœur brisé. Quelques jours plus tard, ce fut au tour d'Aÿ, de Nakht et d'Horemheb de demander audience au pharaon, et nous les reçûmes aussitôt. En voyant leurs mines graves, Akhénaton sourit.

« Mauvais augure..., dit-il, résigné.

— Nous sommes venus guidés par notre loyauté envers le trône, la patrie et l'empire, commença Aÿ.

— Et qu'en est-il de votre foi en dieu, le créateur de toutes choses ? s'étonna le pharaon.

— Elle est toujours vivace, affirma Aÿ, mais nous sommes responsables du monde où nous vivons, maître.

— Cette responsabilité est sans valeur si elle n'est pas dictée par votre foi...

— L'ennemi s'infiltré partout dans l'empire, interrompit Nakht, les provinces entrent en rébellion, et nous sommes en réalité prisonniers d'Akhétaton !

— Mon dieu ne m'abandonnera pas, martela le roi avec assurance, et il n'est pas question que je me détourne de ma mission !

— Tu nous conduis à la guerre civile ! s'écria alors Horemheb.

— Elle n'aura pas lieu, s'entêta le roi.

— Allons-nous nous laisser égorger comme des moutons ? s'emporta Horemheb.

— J'affronterai moi-même l'armée ennemie, seul et sans arme ! rétorqua le roi.

— Ils te tueront avant de nous tuer, dit Horemheb avec assurance, et puisque tu t'obstines dans ton hérésie, renonce à tes pouvoirs et laisse la place à d'autres !

— Jamais ! Ce serait trahir mon dieu que de renoncer à son trône ! » trancha Akhénoton d'une voix claire.

Puis, en les dévisageant tour à tour :

« Je vous délie dès à présent de votre serment de loyauté.

— Nous accordons à Votre Majesté un délai de réflexion », conclut Horemheb.

Ils s'en furent, après un ultime avertissement. Je n'aurais jamais imaginé qu'un pharaon pût subir un tel opprobre, et me demandais avec une vive inquiétude quand notre dieu nous accorderait enfin la victoire. Je m'émerveillais de la foi profonde de mon bien-aimé et découvrais que, contrairement à ce que je pensais, il avait sur moi plusieurs longueurs d'avance.

Horemheb demanda à me rencontrer seul à seule.

« Fais quelque chose, me supplia-t-il, fais tout ce qui est en ton pouvoir ! Il finira par se faire assassiner, et par un de ses hommes sans doute, s'il s'obstine dans sa décision ! Tu dois agir avant qu'il ne soit trop tard... »

Devant moi se profila le spectre de la mort et de la défaite, ma volonté faiblit, un soupçon de doute fit vaciller mes convictions, et je me demandai avec une perplexité douloureuse comment sauver mon bien-aimé. Il me sembla que si je le quittais, il perdrait un peu de son assurance et se soumettrait à la volonté de ses hommes en renonçant au trône. Certes, il m'accuserait de l'avoir trahi, comme les autres, mais je n'avais pas le choix. Ainsi résolu-je de l'abandonner, lui et sa cour, et me retirai-je dans ce palais du nord d'Akhétaton, l'œil larmoyant et l'âme ensanglantée. Ma sœur Mout Nédjémet vint m'informer que le roi s'étant cantonné dans ses positions, ses hommes avaient décidé de quitter la ville et de faire allégeance au nouveau pharaon, ce qui avait rendu caduque toute incitation à la guerre civile. Puis elle ajouta, malveillante :

« Quand pars-tu pour Thèbes ? »

Comme je lisais très clair dans ses pensées, je rétorquai d'un ton revêche :

« Une prophétie s'est accomplie, reste l'autre... Agis donc sans scrupule, moi je demeure auprès de mon époux et de mon dieu. »

De sombres jours, lourds de souffrance, m'accablèrent, arrachant de mon cœur les heureux souvenirs du passé, comme si de ma vie je n'avais jamais goûté au bonheur. Ployant sous le faix de mon sentiment de culpabilité, j'observais de ma fenêtre la cité de la lumière et ses habitants qui se préparaient à l'exode pour échapper aux serres de la malédiction. Leurs murmures et leurs pleurs montaient jusqu'à moi, sanglots de leurs enfants, aboiements de leurs chiens, et je contemplais leur flux ininterrompu, longues files d'exilés chargés de leurs possessions les moins encombrantes, qui s'égaillaient vers le Nil, le nord ou le sud, scellant à jamais derrière eux portes et fenêtres, et je les poursuivis de mon regard perplexe jusqu'au dernier vivant. Alors une implacable solitude s'abattit sur les maisons, les jardins, les rues, étreignit les arbres, et je vis l'ombre du néant planer dans l'air, bruissant de son ironique présage.

« Akhétaton ! m'écriai-je de tout mon cœur blessé, ô cité de lumière, ô ville de la solitude assassine, ô promesse flouée, ô destinée, où sont les odes et les chants, où sont les baisers de l'amour et de la victoire, où es-tu, ô dieu unique, pourquoi as-tu abandonné tes fidèles ? »

La ville se vida, expira d'heure en heure, et il n'y demeura plus que deux prisonniers, mon bien-aimé et moi-même, sous la surveillance de quelques soldats de la garde ennemie. À quoi songeait-il, que pensait-il de moi, qu'était-il advenu de sa foi ? Je décidai d'aller le voir pour justifier mon attitude, mais on m'interdit de quitter mon palais ou de correspondre avec lui, et je compris que je n'avais plus qu'à attendre la mort, recluse dans ma prison, comme mon maître bien-aimé. J'entrepris de soumettre ma simple et légitime requête au nouveau pharaon, à mon père Aÿ, ou à Horemheb, mais le chef de la garde me répondit d'un ton rude et catégorique que je n'avais pas le droit de communiquer avec l'extérieur.

Je me résignai donc à cette existence solitaire, triste et sans espoir. Je perdis la notion du temps, absorbée dans des réflexions douloureuses et d'incessantes prières, jusqu'à ce que

me revînt ma foi absolue en mon dieu, envers et malgré tout, et mieux, jusqu'à ce que je me persuade que la victoire serait finalement sienne, même si l'attente devait se prolonger. Il m'était difficile d'imaginer que mon bien-aimé, que j'avais connu mieux que personne, pût désespérer, capituler ou perdre confiance en ce dieu qui avait choisi de se révéler à lui plutôt qu'à tout autre être humain. Il avait perdu son trône, ses disciples et son aura divine, mais il demeurerait sans doute fidèle à la vérité et contemplait l'éternité, heureux devant son dieu, ne connaissant ni la solitude ni la souffrance, dévolu à la fraternité, la béatitude et l'amour.

C'est pourquoi lorsque le chef de la garde m'informa de sa voix sèche que le roi hérétique avait succombé à une maladie, et qu'une délégation royale avait présidé au rituel d'embaumement et à l'inhumation, conformément au protocole pharaonique, je n'en crus pas un mot. Aucun mal n'aurait pu venir à bout de mon bien-aimé, et sans doute l'avaient-ils tué pour affermir leur victoire fallacieuse...

Il a quitté ce monde profane pour régner au cœur de l'éternité, mais je l'y rejoindrai un jour, il me saura innocente, il m'accordera son pardon, et m'assiéra à sa droite sur le trône de la vérité. »

La douce voix s'éteignit, usée par l'effort, et mon hôte demeura silencieuse, triste et majestueuse, défiant l'épreuve. Je la saluai avec un respect infini et m'en fus à mon corps défendant, le cœur débordant de souvenirs troublants auxquels se mêlait l'envoûtant parfum de la beauté.

Lorsque je regagnai Saïs, mon père m'accueillit avec fièvre, et m'interrogea longuement sur mon périple. Notre conversation perdura des jours et des jours, chaque question en appelant une autre. Je lui transmis tout mon savoir, à l'exception de deux faits que je tins secrets :

Ma passion grandissante pour les chants sacrés.

Et mon admiration profonde pour la belle recluse.

FIN